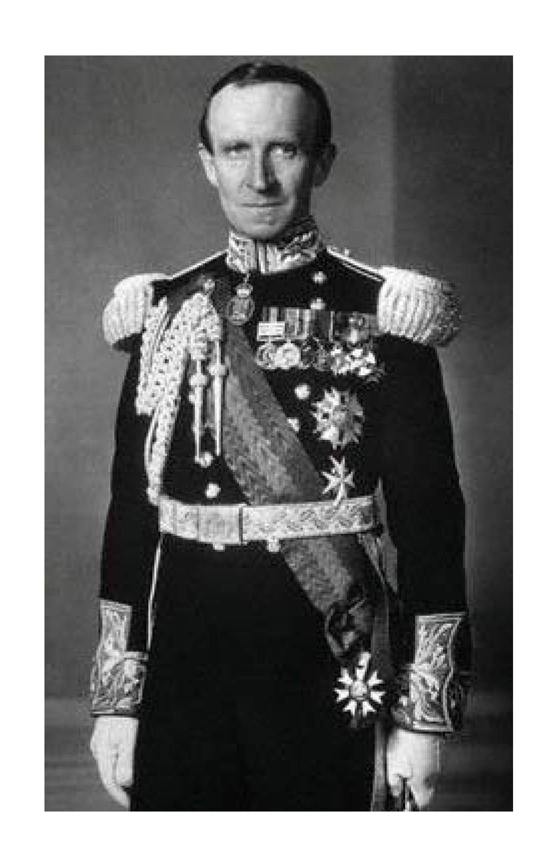
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



John Buchan

LES TRENTE-NEUF MARCHES

(1915)

Traducteur : Théo Varlet

Table des matières

1

L'homme qui mourut

Cet après-midi de mai, je revins de la City vers les 3 heures, complètement dégoûté de vivre. Trois mois passés dans la mère patrie avaient suffi à m'en rassasier. Si quelqu'un m'eût prédit un an plus tôt que j'en arriverais là, je lui aurais ri au nez ; pourtant c'était un fait. Le climat me rendait mélancolique, la conversation de la généralité des Anglais me donnait la nausée ; je ne prenais pas assez d'exercice, et les plaisirs de Londres me paraissaient fades comme de l'eau de Seltz qui est restée au soleil.

– Richard Hannay, mon ami, me répétais-je, tu t'es trompé de filon, il s'agirait de sortir de là.

Je me mordais les lèvres au souvenir des projets que j'avais échafaudés pendant ces dernières années à Buluwayo. En y amassant mon pécule – il y en a de plus gros, mais je le trouvais suffisant –, je m'y étais promis des plaisirs de toutes sortes. Emmené loin de l'Écosse par mon père dès l'âge de six ans, je n'étais pas revenu au pays depuis lors : l'Angleterre m'apparaissait donc comme dans un rêve des Mille et Une Nuits, et je comptais m'y établir pour le restant de mes jours.

Mais je fus vite désillusionné. Au bout d'une semaine j'étais las de voir les curiosités de la ville, et en moins d'un mois j'en avais assez des restaurants, des théâtres et des courses de chevaux. Mon ennui provenait sans doute de ce que je n'avais pas un vrai copain pour m'y accompagner. Beaucoup de gens m'invitaient chez eux, mais ils ne s'intéressaient guère à moi. Ils me lançaient deux ou trois questions sur l'Afrique du Sud, et puis

revenaient à leurs affaires personnelles. Des grandes dames impérialistes me conviaient à des thés où je rencontrais des instituteurs de la Nouvelle-Zélande et des directeurs de journaux de Vancouver, et où je m'assommais au-delà de tout. Ainsi donc, à trente-sept ans, sain et robuste, muni d'assez d'argent pour me payer du bon temps, je bâillais tout le long du jour à me décrocher la mâchoire. Un peu plus et je décidais de prendre le large et de retourner dans le «veld[1]», car j'étais l'homme le plus parfaitement ennuyé du Royaume-Uni.

Cet après-midi-là je venais de tarabuster mon agent de change au sujet de placements, à seule fin de m'occuper l'esprit, et avant de retourner chez moi j'entrai à mon club – un estaminet pour mieux dire, qui admettait des Coloniaux comme membres. Je pris un apéritif à l'eau, en lisant les feuilles du soir. Elles ne parlaient que du conflit dans le Proche-Orient, et il y avait entre autres un article sur Karolidès, le premier ministre de Grèce. Il me plaisait, ce gars-là. C'était sous tous rapports le seul homme en vue considérable ; et, de plus, il jouait un jeu loyal, ce qu'on n'eût pu dire de beaucoup d'autres. J'appris qu'on le haïssait comme une vraie bête noire à Berlin et à Vienne, mais que nous allions le soutenir ; et un journal même voyait en lui la dernière barrière entre l'Europe et la catastrophe. Je me demandai à ce propos s'il n'y aurait pas un emploi pour moi de ce côté. L'Albanie me séduisait, comme étant le seul pays où l'on fût à l'abri du bâillement.

Vers 6 heures, je rentrai chez moi, m'habillai, dînai au café Royal, et entrai dans un music-hall. Le spectacle était inepte ; rien que femmes cabriolantes et hommes à grimaces de singes ; aussi je ne restai guère. La nuit étant douce et limpide, je regagnai à pied l'appartement que j'avais loué près de Portland Place. Autour de moi la foule s'écoulait sur les trottoirs, active et bavarde, et j'enviai les gens pour leurs occupations. Ces trottins,

---

[1] Le bled sud-africain.

ces employés, ces élégants, ces policemen avaient au moins dans la vie un intérêt qui les faisait mouvoir. Je donnai une demi-couronne à un mendiant que je vis bâiller : c'était un frère de misère. À Oxford Circus je pris à témoin le ciel de printemps et fis un vœu. J'accordais un dernier jour à ma vieille patrie pour me procurer quelque chose à ma convenance : si rien n'arrivait je retournais au Cap par le prochain bateau.

Mon appartement formait le premier étage d'un nouvel immeuble situé derrière Langham Place. Il y avait un escalier commun, avec un portier et un garçon d'ascenseur à l'entrée, mais il n'y avait ni restaurant ni rien de ce genre, et chaque appartement était tout à fait indépendant des autres. Comme je déteste les domestiques à demeure, j'avais pris à mon service un garçon qui venait chaque jour. Il arrivait le matin avant 8 heures, et partait d'habitude à 7, car je ne dînais jamais chez moi.

Je venais d'introduire ma clef dans la serrure quand un homme surgit à mes côtés. Je ne l'avais pas vu s'approcher, et son apparition soudaine me fit tressaillir. C'était un individu fluet à la courte barbe brune et aux petits yeux bleus et vrilleurs. Je le reconnus pour le locataire du dernier étage, avec qui j'avais déjà échangé quelques mots dans l'escalier.

– Puis-je vous parler ? dit-il. Me permettez-vous d'entrer une minute ?

Il contenait sa voix avec effort, et sa main me tapotait le bras.

J'ouvris ma porte et le fis entrer. Il n'eut pas plus tôt franchi le seuil qu'il prit son élan vers la pièce du fond, où j'allais d'habitude fumer et écrire ma correspondance. Puis il s'en revint comme un trait.

– La porte est-elle bien fermée ? demanda-t-il fiévreusement.

Et il assujettit la chaîne de sa propre main.

– Je suis absolument confus, dit-il d'un ton modeste. Je prends là une liberté excessive, mais vous me semblez devoir comprendre. Je n'ai cessé de vous avoir en vue depuis huit jours que les choses se sont gâtées. Dites, voulez-vous me rendre un service ?

– Je veux bien vous écouter, fis-je. C'est tout ce que je puis promettre.

Ce petit bonhomme nerveux m'agaçait de plus en plus avec ses grimaces.

Il avisa sur la table à côté de lui un plateau à liqueurs, et se versa un whisky-soda puissant. Il l'avala en trois goulées, et brisa le verre en le reposant.

– Excusez-moi, dit-il. Je suis un peu agité, ce soir. Il m'arrive, voyez-vous, qu'à l'heure actuelle je suis mort.

Je m'installai dans un fauteuil et allumai une pipe.

– Quel effet ça fait-il ? demandai-je.

J'étais bien convaincu d'avoir affaire à un fou.

Un sourire fugitif illumina son visage contracté :

– Non, je ne suis pas fou… du moins pas encore. Tenez, monsieur, je vous ai observé, et je crois que vous êtes un type de sang-froid. Je crois aussi que vous êtes un honnête homme, et que vous n'auriez pas peur de jouer une partie dangereuse. Je

vais me confier à vous. J'ai besoin d'assistance plus que personne au monde, et je veux savoir si je puis compter sur vous.

– Allez-y de votre histoire, répondis-je, et je vous dirai ça.

Il parut se recueillir pour un grand effort, et puis entama un récit des plus abracadabrants. Au début je n'y comprenais rien, et je dus l'arrêter et lui poser des questions. Mais voici la chose en substance :

Il était né en Amérique, au Kentucky. Ses études terminées, comme il avait passablement de fortune, il se mit en route afin de voir le monde. Il écrivit quelque peu, joua le rôle de correspondant de guerre pour un journal de Chicago, et passa un an ou deux dans le sud-est de l'Europe. Je m'aperçus qu'il était bon polyglotte, et qu'il avait beaucoup fréquenté la haute société de ces régions. Il citait familièrement bien des noms que je me rappelais avoir vus dans les journaux.

Il s'était mêlé à la politique, me raconta-t-il, d'abord parce qu'elle l'intéressait, et ensuite par entraînement inévitable. Je devinais en lui un garçon vif et d'esprit inquiet, désireux d'aller toujours au fond des choses. Il alla un peu plus loin qu'il ne l'eût voulu.

Je donne ici ce qu'il me raconta, aussi bien que je pus le débrouiller. Au-delà et derrière les gouvernements et les armées, il existait d'après lui un puissant mouvement occulte, organisé par un monde des plus redoutables. Ce qu'il en avait découvert par hasard le passionna : il alla plus avant, et finit par se laisser prendre. À son dire, l'association comportait une bonne part de ces anarchistes instruits qui font les révolutions, mais à côté de ceux-là il y avait des financiers qui ne visaient qu'à l'argent : un homme habile peut réaliser de gros bénéfices sur un marché en baisse ; et les deux catégories s'entendaient pour mettre la discorde en Europe.

Il me révéla plusieurs faits bizarres donnant l'explication d'un tas de choses qui m'avaient intrigué – des faits qui se produisirent au cours de la guerre des Balkans : comment un État prit tout à coup le dessus, pourquoi des alliances furent nouées et rompues, pourquoi certains hommes disparurent, et d'où venait le nerf de la guerre. Le but final de la machination était de mettre aux prises la Russie et l'Allemagne.

Je lui en demandai la raison. Il me répondit que les anarchistes croyaient triompher grâce à la guerre. Du chaos général qui en résulterait, ils s'attendaient à voir sortir un monde nouveau. Les capitalistes, eux, rafleraient la galette, et feraient fortune en rachetant les épaves. Le capital, à son dire, manquait de conscience aussi bien que de patrie. Derrière le capital, d'ailleurs, il y avait la juiverie, et la juiverie détestait la Russie pis que le diable.

– Quoi d'étonnant ? s'écria-t-il. Voilà trois cents ans qu'on les persécute ! Ceci n'est que la revanche des pogroms. Les Juifs sont partout, mais il faut descendre jusqu'au bas de l'escalier de service pour les découvrir. Prenez par exemple une grosse maison d'affaires germanique. Si vous avez à traiter avec elle, le premier personnage que vous rencontrez est le Prince *von und zu* Quelque chose, un élégant jeune homme qui parle l'anglais le plus universitaire – sans morgue toutefois. Si votre affaire est d'importance, vous allez trouver derrière lui un Westphalien prognathe au front fuyant et distingué comme un goret. C'est là l'homme d'affaires allemand qui inspire une telle frousse à vos journaux anglais. Mais s'il s'agit d'un trafic tout à fait sérieux qui vous oblige à voir le vrai patron, il y a dix contre un à parier que vous serez mis en présence d'un petit Juif blême au regard de serpent à sonnettes et affalé dans un fauteuil d'osier. Oui, monsieur, voilà l'homme qui dirige le monde à l'heure actuelle, et cet homme rêve de poignarder l'Empire du Tzar, parce que sa

tante a été violentée et son père knouté dans une masure des bords de la Volga.

Je ne pus m'empêcher de lui dire que ses juifs anarchistes me paraissaient avoir gagné bien peu de terrain.

– Oui et non, répondit-il. Ils ont progressé jusqu'à un certain point, mais ils se sont heurtés à plus fort que la finance, à ce qu'on ne peut acheter, aux vieux instincts combatifs essentiels à l'humanité. Quand vous allez vous faire tuer, vous dénichez un drapeau et un pays quelconques à défendre, et si vous en réchappez vous les aimez pour tout de bon. Ces sots bougres de soldats ont pris la chose à cœur, ce qui a bouleversé le joli plan élaboré à Berlin et à Vienne. Toutefois mes bons amis sont loin d'avoir joué leur dernière carte. Ils ont gardé l'as dans leur manche, et à moins que je ne parvienne à rester vivant un mois encore, ils vont le jouer et gagner.

– Mais je croyais que vous étiez mort ! interrompis-je.

– *Mors janua vitæ*, sourit-il. (Je reconnus la citation : c'était à peu près tout ce que je savais de latin.) J'y arrive, mais je dois vous instruire d'un tas de choses auparavant. Si vous lisez les journaux, vous connaissez sans doute le nom de Constantin Karolidès ?

Je dressai l'oreille à ces mots, car je venais de lire des articles sur lui cet après-midi même.

– C'est l'homme qui a fait échouer toutes leurs combinaisons. C'est le seul grand cerveau de toute la bande politique, et il se trouve de plus que c'est un honnête homme. En conséquence voilà douze mois qu'on a résolu sa mort. J'ai fait cette découverte sans peine, car elle était à la portée du dernier imbécile. Mais j'ai découvert en outre le moyen qu'ils se proposent d'em-

ployer, et cette connaissance était périlleuse. Voilà pourquoi j'ai dû trépasser.

Il prit un nouveau whisky, et je m'en fis un également, car l'animal commençait à m'intéresser.

– Ils ne peuvent l'atteindre dans son pays même, car il a une garde rapprochée composée d'Épirotes qui tueraient père et mère pour lui. Mais le 15 juin il va venir dans cette ville. Le Foreign Office britannique s'est avisé de donner des thés internationaux, dont le plus marquant est fixé à cette date. Or on compte sur Karolidès comme principal invité, et si mes amis en font à leur guise il ne reverra jamais ses enthousiastes concitoyens.

– Mais c'est bien simple, dis-je. Avertissez-le de rester chez lui.

– Et je jouerais leur jeu ? répliqua-t-il vivement. S'il ne vient pas, les voilà victorieux, car il est le seul qui puisse démêler leur brouillamini. Et si l'on avertit son gouvernement il ne viendra pas, car il ignore toute l'importance que les enjeux atteindront le 15 juin.

– Et pourquoi pas le gouvernement britannique ? fis-je. Nos dirigeants ne vont pas laisser massacrer leurs hôtes. Faites-leur signe, et ils prendront des précautions supplémentaires.

– Mauvais moyen. On peut bourrer la ville de policiers en bourgeois et doubler le service d'ordre, Constantin n'en sera pas moins un homme mort. Mes amis ne jouent pas ce jeu pour des prunes. Ils tiennent à supprimer Karolidès dans une grande occasion, où toute l'Europe ait les yeux sur lui. Il sera assassiné par un Autrichien, et il y aura toutes les preuves voulues pour démontrer la connivence des gros bonnets de Vienne et de Berlin. Le tout d'une fausseté diabolique, bien entendu, mais

l’affaire paraîtra noire à souhait pour le public. Je ne parle pas en l'air, mon cher monsieur. Je suis arrivé à connaître dans le dernier détail cette infernale machination, et je puis vous dire qu’on n'aura pas vu ignominie plus raffinée depuis les Borgias. Mais cela ne se produira pas si un certain individu qui connaît les rouages de l'affaire se trouve encore vivant à Londres à la date du 15 juin. Et cet individu n'est autre que votre serviteur, Franklin P. Scudder.

Il commençait à me plaire, ce petit bonhomme. Ses mâchoires claquèrent comme une attrape à souris, et l'ardeur de la lutte brillait dans ses yeux vrilleurs. S'il me débitait un conte, il était certainement bon acteur.

– D'où tenez-vous cette histoire ? lui demandai-je.

– J'en eus le premier soupçon dans une auberge de l'Achensee, dans le Tyrol. Cela me mit en éveil, et je recueillis mes autres documents dans un magasin de fourrures du quartier galicien à Bude, puis au cercle des Étrangers de Vienne, et dans une petite librairie voisine de la Racknitzstrasse, à Leipzig. Je complétai mes preuves il y a dix jours, à Paris. Je ne puis vous les exposer en détail à présent, car ce serait trop long. Lorsque ma conviction fut faite, je jugeai de mon devoir de disparaître, et je regagnai cette cité par un détour invraisemblable. Je quittai Paris jeune franco-américain à la mode, et je m'embarquai diamantaire juif à Hambourg. En Norvège, je fus un Anglais amateur d'Ibsen réunissant des matériaux pour ses conférences, mais au départ de Bergen j'étais un voyageur en cinéma spécialisé dans les films de ski. Et j'arrivai ici de Leith avec, dans ma poche, quantité d'offres de pâte à papier destinées aux journaux de Londres. Jusqu'à hier je crus avoir suffisamment brouillé ma piste, et j'en étais bien aise. Mais…

Ce souvenir parut le bouleverser, et il engloutit une nouvelle rasade de whisky.

– Mais je vis un homme posté dans la rue en face de cet immeuble. Je restais d'ordinaire enfermé chez moi toute la journée, ne sortant qu'une heure ou deux après la tombée de la nuit. Je le surveillai un bout de temps par ma fenêtre, et je crus le reconnaître… Il entra et parla au portier… En revenant de promenade hier soir je trouvai une carte dans ma boîte aux lettres. Elle portait le nom de l'homme que je souhaite le moins rencontrer sur la terre.

Le regard que je surpris dans les yeux de mon interlocuteur, le réel effroi peint sur ses traits, achevèrent de me convaincre. Je haussai la voix d'un ton pour lui demander ce qu'il fit ensuite.

– Je compris que j'étais emboîté aussi net qu'un hareng mariné, et qu'il me restait un seul moyen d'en sortir. Je n'avais plus qu'à décéder. Si mes persécuteurs me croyaient mort, leur vigilance se rendormirait.

– Et comment avez-vous fait ?

– Je racontai à l'homme qui me sert de valet que je me sentais au plus mal, et je m'efforçai de prendre un air d'enterrement. J'y arrivai sans peine, car je ne suis pas mauvais comédien. Puis je me procurai un cadavre – il y a toujours moyen de se procurer un cadavre à Londres quand on sait où s'adresser. Je le ramenai dans une malle sur un fiacre à galerie, et je fus obligé de me faire soutenir pour remonter jusqu'à mon étage. Il me fallait, voyez-vous, accumuler des témoignages en vue de l'enquête. Je me mis au lit et ordonnai à mon serviteur de me confectionner une boisson soporifique, après quoi je le renvoyai. Il voulait aller chercher un docteur, mais je sacrai un brin, disant que je ne pouvais souffrir les drogues. Le mort était de ma taille, et comme je l'estimai défunt par suite d'excès alcooliques, je disposai çà et là des bouteilles bien en vue. La mâ-

choire était le point faible de la ressemblance, mais je la lui fis sauter d'un coup de revolver. Il se trouvera je suppose demain quelqu'un pour jurer avoir entendu la détonation, mais il n'y a pas de voisin à mon étage, et je crus pouvoir risquer la chose. Je laissai donc le corps dans mon lit, vêtu de mon pyjama, avec un revolver à l'abandon sur les couvertures et un désordre considérable à l'entour. Puis je revêtis un complet que je tenais en réserve à toute occurrence. Je n'osai pas me raser, crainte de laisser un indice, et d'ailleurs il était complètement inutile pour moi de songer à gagner la rue. J'avais beaucoup pensé à vous depuis le matin, et je ne voyais rien d'autre à faire que de m'adresser à vous. De ma fenêtre je guettai votre retour, puis descendis l'escalier à votre rencontre... Et maintenant, monsieur, vous en savez à peu près autant que moi sur cette affaire.

Il s'assit en clignotant comme une chouette, trépidant de nervosité et néanmoins résolu à fond. J'étais à cette heure entièrement persuadé de sa franchise envers moi. Bien que son récit fût de la plus haute invraisemblance, j'avais maintes fois déjà entendu raconter des choses baroques dont j'apprenais plus tard l'authenticité, et je m'étais fait une règle de juger le narrateur plutôt que son histoire. S'il eût prétendu élire domicile dans mon appartement à cette fin de me couper la gorge, il aurait inventé un conte moins dur à avaler.

– Passez-moi votre clef, lui dis-je, que j'aille jeter un coup d'œil sur le cadavre. Excusez ma méfiance, mais je tiens à vérifier un peu si possible.

Il secoua la tête d'un air désolé.

– Je pensais bien que vous me la demanderiez ; mais je ne l'ai pas prise. Elle est restée après ma chaîne, sur la table de toilette. Il me fallait l'abandonner, car je ne pouvais laisser aucun indice propre à exciter des soupçons. Les seigneurs qui m'en veulent sont des citoyens bigrement éveillés. Vous devez me

croire de confiance pour cette nuit, et demain vous aurez bien suffisamment la preuve de l'histoire du cadavre.

Je réfléchis quelques instants.

– Soit. Je vous fais confiance pour la nuit. Je vais vous enfermer dans cette pièce et emporter la clef… Un dernier mot, Mr Scudder. Je crois en votre loyauté, mais pour le cas contraire, je dois vous prévenir que je sais manier un pistolet.

– Bien sûr, fit-il, en se dressant avec une certaine vivacité. Je n'ai pas l'avantage de vous connaître de nom, monsieur, mais permettez-moi de vous dire que vous êtes un homme chic… Je vous serais obligé de me prêter un rasoir.

Je l'emmenai dans ma chambre à coucher, que je mis à sa disposition. Au bout d'une demi-heure il en sortit un personnage que j'eus peine à reconnaître. Seuls ses yeux vrilleurs et avides étaient les mêmes. Il avait rasé barbe et moustaches, fait une raie de milieu et taillé ses sourcils. De plus il se tenait comme à la parade, et représentait, y inclus le teint basané, le vrai type de l'officier britannique resté longtemps aux Indes. Il tira aussi un monocle, qu'il s'incrusta dans l'orbite, et toute trace d'américanisme avait disparu de son langage.

– Ma parole ! Mr Scudder…, bégayai-je.

– Plus Mr Scudder, rectifia-t-il ; le capitaine Théophilus Digby, du 40ème Gourkhas, actuellement en congé dans ses foyers. Je vous serais obligé, monsieur, de vous en souvenir.

Je lui improvisai un lit dans mon fumoir, et gagnai moi-même ma couche, plus joyeux que je ne l'avais été depuis un mois. Il arrive tout de même quelquefois des choses, dans cette métropole de malheur !

Je fus réveillé le lendemain matin par un tapage du diable que faisait mon valet Paddock en s'acharnant sur la porte du fumoir. Ce Paddock était un garçon que j'avais tiré d'affaire là-bas, dans le Selawki, et emmené comme domestique lors de mon retour en Angleterre. Il s'exprimait avec l'élégance d'un hippopotame, et n'entendait pas grand-chose à son service, mais je pouvais du moins compter sur sa fidélité.

– Assez de chahut, Paddock, lui dis-je. Il y a un ami à moi, le capitaine… le capitaine (je n'arrivais pas à retrouver son nom) en train de pioncer là-dedans. Apprête le petit déjeuner pour deux et reviens ensuite me parler.

Je racontai à mon Paddock une belle histoire comme quoi mon ami, « une grosse légume », avait les nerfs très abîmés par l'excès de travail, et qu'il lui fallait un repos et une tranquillité absolus. Personne ne devait le savoir chez moi, ou sinon il se verrait assailli de communications du secrétariat des Indes et du premier ministre, et adieu sa cure de repos. Je dois dire que Scudder joua son rôle à merveille, lors du petit déjeuner. Il fixa Paddock à travers son monocle, tel un vrai officier anglais, l'interrogea sur la guerre des Boers, et me sortit un tas de boniments sur des copains de fantaisie. Paddock n'était jamais parvenu à me dire «sir», mais à Scudder il en donna comme si sa vie en dépendait.

Je laissai mon hôte en compagnie du journal et d'une boîte de cigares et partis pour la Cité. Lorsque j'en revins, à l'heure du déjeuner, le garçon d'ascenseur m'accueillit d'un air solennel.

– Sale affaire ici ce matin, monsieur. Le gentleman du n° 15 s'est flanqué une balle dans la tête. On vient de l'emporter à la morgue. La police est là-haut à présent.

Je montai au n° 15, et trouvai deux agents et un commissaire en train d'examiner les lieux. Je leur posai quelques ques-

tions stupides, et ils s'empressèrent de m'expulser. J'arrêtai alors le garçon qui avait servi Scudder, pour lui tirer les vers du nez, mais je vis tout de suite qu'il ne soupçonnait rien. C'était un type pleurnichard à face de sacristain, et une demi-couronne aida fortement à le consoler.

J'assistai à l'enquête du lendemain. Le gérant d'une maison d'éditions déclara que le défunt était venu lui proposer de la pâte à papier et qu'il le croyait attaché à une entreprise américaine. Le jury conclut à un suicide dans un accès de fièvre chaude, et les quelques effets du mort furent transmis au consul des États-Unis pour qu'il en disposât. Je racontai l'affaire en détail à Scudder, qui s'amusa beaucoup. Il regrettait de n'avoir pu assister à l'enquête, car il eût trouvé cela aussi savoureux que de lire son propre billet de mort.

Durant les deux premiers jours qu'il passa chez moi dans cette pièce de derrière, il se tint fort tranquille. Il lisait, fumait, ou griffonnait abondamment sur un calepin, et chaque soir nous faisions une partie d'échecs, où il me battait à plates coutures. Il tâchait, je crois, d'apaiser ses nerfs, qui venaient d'être soumis à une rude épreuve. Mais le troisième jour je m'aperçus qu'il commençait à redevenir inquiet. Il dressa une liste des jours à courir jusqu'au 15 juin, et les pointa au crayon rouge l'un après l'autre, ajoutant en regard des notes sténographiques. Je le trouvais fréquemment absorbé dans une sombre rêverie, les yeux dans le vague, et ces accès méditatifs étaient suivis d'un grand abattement.

Je ne tardai pas à voir qu'il était de nouveau sur des épines. Il prêtait l'oreille au moindre bruit, et me demandait sans cesse si l'on pouvait se fier à Paddock. Une ou deux fois il se montra fort hargneux, et s'en excusa. Je ne lui en voulus pas. J'étais plein d'indulgence, car il avait entrepris une tâche des plus ardues.

Son salut personnel le préoccupait bien moins que la réussite du plan qu'il avait conçu. Ce petit bonhomme était un vrai silex, sans le moindre point faible. Un soir il prit un air très grave, et me dit :

– Écoutez, Hannay, il me semble que je dois vous mettre un peu plus au courant de cette histoire. Je serais navré de disparaître sans laisser quelqu'un d'autre pour soutenir la lutte.

Et il m'exposa en détail ce qu'il ne m'avait appris qu'en gros.

Je ne lui accordai pas grande attention. Le fait est que ses aventures m'intéressaient plus que sa haute politique. À mon avis Karolidès et ses affaires ne me regardaient pas, et là-dessus je m'en remettais complètement à Scudder. Je retins donc peu de chose de ce qu'il me dit. Il fut très net, je m'en souviens, sur ce point : le danger ne commencerait pour Karolidès qu'avec son arrivée à Londres, et ce danger viendrait des plus hautes sphères, que n'atteindrait pas une ombre de soupçon. Il mentionna le nom d'une femme – Julia Czechenyi – comme associée à ce danger. Elle devait, paraît-il, servir d'appeau, et soustraire Karolidès à la surveillance de ses gardes. Il m'entretint aussi d'une Pierre-Noire et d'un homme qui zézayait en parlant, et il me décrivit très minutieusement un personnage qu'il ne pouvait évoquer sans frémir – un vieillard doué d'une voix juvénile et dont les yeux s'encapuchonnaient à sa volonté comme ceux d'un épervier.

Il parla aussi beaucoup de la mort. Il s'inquiétait excessivement de mener sa tâche à bonne fin, mais ne redoutait point qu'on lui ôtât la vie.

– Mourir ? J'imagine que ce doit être comme de s'endormir après une grande fatigue, et de s'éveiller par un beau jour d'été où la senteur des foins entre par la fenêtre. J'ai souvent remer-

cié Dieu pour des matins de ce genre, jadis dans le pays de l'Herbe-Bleue[2], et je pense que je Le remercierai en m'éveillant de l'autre côté du Jourdain.

Le lendemain il fut beaucoup plus gai, et lut presque toute la journée la vie de Stonewall Jackson[3]. Je sortis pour aller dîner avec un ingénieur des mines que je devais voir au sujet d'affaires, et rentrai vers 10 heures et demie, à temps pour notre partie d'échecs avant de nous mettre au lit.

J'avais le cigare aux lèvres, il m'en souvient, lorsque je poussai la porte du fumoir. L'électricité n'était pas allumée, ce qui me parut étrange. Je me demandai si Scudder était déjà couché. Je tournai le commutateur : il n'y avait personne dans la pièce. Mais j'aperçus dans le coin le plus éloigné un objet dont la vue me fit lâcher mon cigare et m'envahit d'une sueur froide…

Mon hôte gisait étendu sur le dos. Un long coutelas qui lui traversait le cœur le clouait au plancher.

---

[2] Les États-Unis, où abonde l'«herbe bleue», ou Paturin des prés.

[3] Un des généraux sudistes.

2

Où le laitier part en voyage

Je m'assis dans un fauteuil, prêt à défaillir. Cette sensation dura peut-être cinq minutes, et fut suivie d'un accès d'horreur folle : la vue de cette misérable face blanche aux yeux béants m'était insupportable. Je réussis enfin à prendre une nappe que j'étendis dessus ; puis j'allai en titubant jusqu'au buffet et m'emparai du cognac dont j'absorbai plusieurs goulées. Ce n'était certes pas la première fois que je voyais des gens mourir de mort violente ; et j'en avais moi-même occis plusieurs durant la guerre des Matabélés ; mais ce crime, commis de sang-froid et à huis clos, était tout autre chose. Je parvins pourtant à me ressaisir. Je consultai ma montre ; elle marquait 10 heures et demie.

L'idée me vint d'explorer minutieusement toutes les pièces : il n'y avait personne, ni aucune trace de personne. Je fermai alors tous les volets et les fenêtres au verrou et mis la chaîne à la porte.

Cependant je recouvrai mes esprits, avec la faculté de penser. Il me fallut près d'une heure pour mettre la situation au point ; et je ne me hâtai pas, car, à moins d'un retour offensif du meurtrier, il me restait jusqu'à 6 heures du matin pour réfléchir.

J'étais dans le lac – bien évidemment. Toute ombre de doute quant à la véracité de Scudder avait maintenant disparu. La preuve de son histoire se trouvait là sous la nappe. Les individus, sachant qu'il savait ce qu'il savait, l'avaient découvert, et avaient pris le meilleur moyen pour s'assurer de son silence. Soit ; mais il venait de résider quatre jours chez moi, et ses en-

nemis devaient bien supposer qu'il m'avait tout dit. Donc, ç'allait être à mon tour d'y passer. Peut-être cette nuit même, ou demain, ou après-demain, mais de toute façon mon compte était bon.

Soudain je m'avisai d'une autre probabilité. Je pouvais soit aller maintenant à la police, soit me coucher et laisser à Paddock le soin de trouver le corps et d'y aller le matin. Mais de toute façon, que raconterais-je concernant Scudder ? J'avais déjà induit en erreur Paddock à son sujet, et toute l'affaire paraissait déplorablement louche. Si, confessant la vérité, j'avouais à la police ce qu'il m'avait raconté, on se moquerait de moi, tout bonnement. J'avais mille chances contre une pour me voir accusé du meurtre, et les preuves matérielles étaient suffisantes pour me faire condamner à mort. Peu de gens me connaissaient en Angleterre ; je n'avais pas un seul vrai copain susceptible de témoigner en ma faveur. Peut-être ces ennemis secrets comptaient-ils là-dessus. Ils étaient capables de tout, et une prison anglaise était un aussi bon moyen de se débarrasser de moi jusqu'après le 15 juin qu'un coup de couteau dans ma poitrine.

D'ailleurs, si je racontais toute l'histoire, et si par miracle on me croyait, j'aurais joué leur jeu. Karolidès resterait chez lui, et ils n'en demandaient pas plus. En tout cas, la face morte de Scudder m'avait par sa seule vue inspiré une foi définitive en son dessein. Il n'était plus, mais il avait mis sa confiance en moi, et je ne pouvais faire autrement que de poursuivre sa tâche.

On trouvera peut-être ce scrupule déplacé chez un homme en danger de mort, mais telle était ma façon de voir. Je suis un garçon comme tout le monde, pas plus brave qu'un autre, mais je déteste voir un bon champion abattu, et malgré ce long coutelas, tout ne serait pas fini pour Scudder si je pouvais jouer la partie à sa place.

Au bout d'une heure ou deux passées à réfléchir, ma résolution était prise. Il me fallait disparaître d'une façon quelconque, et rester disparu jusque vers la fin de la première quinzaine de juin. À ce moment je devrais par un moyen ou un autre me mettre en rapport avec les gens du gouvernement et leur répéter ce que Scudder m'avait confié. Je regrettai de tout mon cœur qu'il ne m'en eût pas dit davantage, et que je n'eusse pas écouté plus attentivement le peu qu'il m'avait dit. Je ne connaissais rien en dehors des faits essentiels. Il y avait beaucoup de chances, même si j'esquivais les autres dangers, pour que l'on ne me crût finalement pas. Je devais en courir le risque, et souhaiter qu'il survînt quelque incident capable de confirmer mon histoire aux yeux du gouvernement.

Mon premier devoir était de durer encore trois semaines. Comme nous étions au 24 mai, cela signifiait vingt jours à me cacher avant de pouvoir tenter de joindre les problématiques autorités. Je prévoyais que deux catégories de gens me rechercheraient – les ennemis de Scudder, afin de me supprimer, et la police, qui m'accuserait du meurtre de Scudder. Ç'allait être une chasse vertigineuse. Mais cette perspective, loin de m'abattre, me stimulait. J'étais demeuré si longtemps oisif que j'accueillais avec joie toute occasion d'activité. Tant qu'il me fallait rester seul avec ce cadavre et m'en remettre au hasard, je ne valais pas mieux qu'un ver de terre écrasé ; mais du moment où le salut de ma tête dépendait de ma seule intelligence, j'affrontais la lutte avec joie.

Je me posai ensuite la question de savoir si Scudder avait sur lui quelques papiers susceptibles de me renseigner un peu mieux. Je soulevai la nappe et explorai ses poches, car le corps ne m'inspirait plus aucune répugnance. Son visage était merveilleusement calme pour celui d'un homme frappé de mort violente. Il n'y avait rien dans la pochette de côté, et seulement quelques pièces de billon et un porte-cigares dans le gilet. La culotte renfermait un petit canif et de l'argent, et la poche inté-

rieure de la jaquette contenait un vieil étui à cigares en peau de crocodile. Pas la moindre trace du petit calepin noir sur lequel je l'avais vu prendre des notes. Je ne doutai pas que l'assassin l'eût emporté.

Mais en relevant les yeux je vis des tiroirs grands ouverts au secrétaire. Jamais Scudder ne les eût laissés dans cet état, car c'était le plus rangé des mortels. Quelqu'un devait y avoir cherché quelque chose – peut-être le calepin.

Je passai en revue l'appartement, et découvris que tout avait été fouillé – l'intérieur des livres, les tiroirs, les placards, les cassettes, jusqu'aux poches des vêtements dans ma garde-robe, et au buffet de la salle à manger. Nulle part il n'y avait trace de carnet. Fort probablement l'ennemi l'avait trouvé, mais ailleurs que sur le corps de Scudder.

Je pris alors un atlas, et consultai une grande carte des îles Britanniques. Mon dessein était de gagner une région sauvage, où mettre à profit ma science du «veld», car dans une cité je serais comme un rat en cage. L'Écosse me parut convenir le mieux, puisque ma famille était écossaise et que je pouvais passer partout pour un Écossais quelconque. Je songeai d'abord à être un touriste allemand, car mon père avait eu des associés allemands, et l'on m'avait appris à parler couramment cette langue, où je m'étais encore perfectionné grâce à mes trois ans de « prospection » pour le cuivre au Damaraland germanique. Mais je comptai qu'il serait moins voyant d'être un Écossais, outre que la police me repérerait moins facilement. Comme région, je choisis le Galloway. C'était la partie sauvage de l'Écosse la plus proche, autant que j'en pouvais juger, et, à voir la carte, la population n'y abondait pas.

Une recherche dans l'indicateur m'apprit qu'un train quittait la gare Saint-Pancras à 7 heures 10, ce qui me mettrait dans la soirée à une station quelconque du Galloway. C'était parfait,

mais il m'importait davantage de savoir comment arriver à Saint-Pancras, car j'étais trop certain que les amis de Scudder surveilleraient la maison. Ce problème m'arrêta un moment ; puis il me vint une inspiration, sur quoi je me mis au lit et dormis deux heures d'un mauvais sommeil.

Je me levai à 4 heures et ouvris les persiennes de ma chambre à coucher. La jeune lumière d'un beau matin d'été envahissait le ciel, et les moineaux pépiaient déjà. Un grand revirement se fit en moi, et je m'apparus un pauvre insensé. J'inclinai à laisser aller les choses, convaincu que la police anglaise verrait mon cas sous un jour raisonnable. Mais en récapitulant la situation je ne trouvai plus aucun argument pour combattre ma décision de la nuit, et je me résolus enfin, la bouche sèche, à exécuter mon plan. J'éprouvais non pas un trac réel, mais comme une répugnance à aller au-devant des ennuis, si j'ose m'exprimer ainsi.

Je dénichai un complet de cheviotte très usagé, une paire de forts souliers à clous, et une chemise de flanelle à col rabattu. Dans mes poches je bourrai une chemise de rechange, une casquette de drap, plusieurs mouchoirs, et une brosse à dents. J'avais deux jours plus tôt retiré de la banque une bonne somme d'or, pour le cas où Scudder aurait eu besoin d'argent, et je pris là-dessus cinquante livres en « souverains » dans une ceinture que j'avais rapportée de Rhodésie. C'était à peu près tout ce qu'il me fallait. Ensuite je pris un bain, et taillai ma moustache, que je portais longue et retombante, en une courte frange hérissée.

Puis je passai à un autre exercice. D'ordinaire Paddock arrivait ponctuellement à 7 heures 30 et ouvrait lui-même à l'aide d'un passe-partout. Mais vers 7 heures moins 20, comme me l'avait appris une amère expérience, le laitier s'amenait à grand fracas de bidons, et déposait ma provision devant la porte. J'avais vu plusieurs fois ce laitier en sortant pour une promenade matinale. C'était un jeune homme de ma taille à peu près,

à la moustache peu fournie, et qui portait une blouse blanche. Sur lui reposait toute ma combinaison.

Je pénétrai dans le fumoir obscur où les rais du soleil naissant s'insinuaient peu à peu entre les lames des persiennes. J'y déjeunai d'un whisky-soda et de quelques biscuits empruntés au buffet. À ce moment il allait être 6 heures. Je mis une pipe dans ma poche et allai pour emplir ma blague au pot à tabac qui se trouvait sur la table voisine de la cheminée.

En manipulant le tabac, mes doigts rencontrèrent un corps dur, et je ramenai au jour le petit calepin noir de Scudder.

Cela me parut de bon augure. Je soulevai la nappe de dessus le cadavre, et m'étonnai de voir la paix et la dignité de cette face morte.

– Adieu, vieux camarade, lui dis-je ; je vais faire tout mon possible pour toi. Souhaite-moi bonne chance, où que tu sois.

Puis je restai dans le vestibule à attendre le laitier. Ce fut là le plus dur de l'affaire, car je n'en pouvais absolument plus d'être enfermé. 6 heures 30 passèrent ; puis 6 heures 40, et toujours pas de laitier. Cet imbécile avait choisi ce jour entre tous pour venir en retard.

Une minute après 7 heures moins le quart je perçus au dehors le tintamarre des bidons. J'ouvris la porte du palier : notre homme était là, sifflotant, et dégageant mon bidon du faisceau qu'il portait.

Il tressauta un peu à mon apparition.

– Entrez donc un instant, lui dis-je. J'ai deux mots à vous dire.

Et je le fis passer dans la salle à manger.

– Je suis sûr que vous avez l'esprit sportif, repris-je, et j'ai besoin que vous me rendiez un service. Prêtez-moi votre calot et votre blouse pour dix minutes, et ce souverain est à vous.

Ses yeux s'élargirent à la vue de l'or, et il s'épanouit en un sourire.

– Qué jeu c'est-y ? demanda-t-il.

– Un pari, fis-je. Je n'ai pas le temps de vous expliquer, mais pour le gagner il faut que je sois moi-même un laitier pendant dix minutes. Tout ce que vous avez à faire est de rester ici jusqu'à mon retour. Vous vous mettrez un peu en retard, mais cela ne fera de tort à personne, et vous aurez ce jaunet pour vous.

– Ça colle ! fit-il joyeusement. C'est pas moi qui empêcherai jamais la rigolade. Tenez, patron, v'là les frusques.

Je mis son calot bleu et sa blouse blanche, empoignai les bidons, claquai ma porte, et descendis l'escalier en sifflant. Le portier, au bas, me conseilla de « fermer ma boîte », ce qui voulait dire que mon déguisement était congru.

Tout d'abord je pensai qu'il n'y avait personne dans la rue. Puis je découvris un policeman à cent mètres plus loin, et un vagabond qui traînait ses savates sur l'autre trottoir. Un instinct me fit lever les yeux vers la maison d'en face, et à une croisée du premier étage j'aperçus une figure. Le vagabond leva les yeux en passant, et je crus voir qu'on échangeait un signal.

Je traversai la rue, sifflant allègrement, et imitant l'allure faraude du laitier. Mais au premier tournant, je pris une rue transversale et la remontai jusqu'à hauteur d'un terrain vague.

Comme la rue était déserte, je lançai les bidons de lait par-dessus la palissade et envoyai la coiffure et la blouse les rejoindre. Je venais à peine de mettre ma casquette lorsqu'un facteur déboucha du coin. Je lui souhaitai le bonjour et il me répondit d'un air naturel. À ce moment 7 heures sonnèrent à une église du voisinage.

Je n'avais plus une seconde à perdre. Sitôt arrivé dans Euston Road je pris mes jambes à mon cou. À l'horloge d'Euston Station je vis 7 heures 5. À Saint-Pancras je n'eus pas le loisir de prendre un billet, d'autant que j'ignorais encore ma destination. Un porteur me désigna le quai, où j'arrivai comme le convoi s'ébranlait. Deux employés de la gare tentèrent de me barrer le passage, mais je les esquivai et sautai en marche dans la dernière voiture.

Trois minutes plus tard, tandis que le train filait en grondant sous les tunnels du nord, un contrôleur grincheux m'interpellait. Il me délivra un billet pour Newton-Stewart, nom qui m'était revenu tout d'un coup à la mémoire, et il me fit passer du compartiment de première classe où je m'étais établi, dans une troisième « fumeurs », occupée par un marin et une grosse femme avec un poupon. Il s'éloigna tout irrité, et en m'épongeant le front je fis remarquer à mes voisins dans mon écossais le plus épais que c'était une rude affaire d'attraper un train. Je m'étais déjà pénétré de mon rôle.

– Je vous demande un peu, quel malhonnête, ce contrôleur ! prononça la dame, d'un ton acerbe. Heureusement qu'il y a des Écossais pour le remettre à sa place. Voulait-il pas me faire prendre un billet pour cette moucheronne qui aura tout juste un an au mois d'août, et empêcher ce monsieur de cracher !

Le marin l'approuva d'un air flegmatique, et j'étrennai ma nouvelle vie dans une atmosphère de révolte contre l'autorité…

Je me souvins que huit jours plus tôt je trouvais le monde fastidieux.

3

L'aventure de l'aubergiste littérateur

Il faisait ce jour-là un temps admirable pour voyager dans le Nord : un bel azur de mai, avec toutes les haies d'aubépine en fleurs, et je me demandais comment, lorsque j'étais encore un homme libre, j'avais pu rester indéfiniment à Londres, sans jouir de ce pays admirable. Je n'osai affronter le wagon-restaurant, et pris à Leeds un panier-repas que je partageai avec la grosse femme. Par la même occasion je pris les journaux du matin, qui donnaient les pronostics pour le Derby et les premières nouvelles de la saison de cricket, plus quelques entrefilets sur les affaires balkaniques et sur la visite à Kiel de l'escadre anglaise.

Les journaux parcourus, je tirai le petit calepin noir de Scudder et l'examinai. Il était presque tout rempli de notes, principalement de signes algébriques, parmi lesquels se détachait çà et là un nom en caractères ordinaires. Ainsi les mots « Hofgaard », « Lunéville » et « Avocado » revenaient très souvent, et plus encore le mot « Pavia ».

Or, il me répugnait de croire que Scudder eût jamais rien fait sans motif, et je me persuadai qu'il y avait là-dessous un « chiffre ». La cryptographie est un sujet qui m'a toujours intéressé, et j'en ai fait moi-même un peu jadis comme agent de renseignements à Delagoa-Bay, au cours de la guerre des Boers. J'ai des dispositions pour les échecs, la « patience » et les jeux analogues, et je m'estimais de bonne force dans le déchiffrement des cryptogrammes.

Celui-ci m'avait l'air d'appartenir au genre numérique, où des séries de signes correspondent aux lettres de l'alphabet ; mais comme tout homme un peu subtil arrive à trouver la clef de ces documents-là en une heure ou deux de travail, je ne croyais pas que Scudder se serait contenté d'un procédé aussi simple. Je m'attachai donc aux mots en clair, car on peut composer un très bon cryptogramme numérique en se servant d'un mot-clef qui donne la série des lettres.

Je m'y essayai plusieurs heures, mais aucun des mots ne marchait. Je m'endormis et ne m'éveillai qu'à Dumfries, tout juste à temps pour sauter à bas et prendre le tortillard du Galloway. Il y avait sur le quai un homme dont la mine ne me revenait guère, mais il ne m'accorda même pas un coup d'œil, et j'en compris la raison lorsque je m'aperçus dans la glace d'un distributeur automatique. Avec ma figure basanée, ma vieille défroque et ma dégaine pesante, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à l'un de ces paysans de la montagne qui s'entassaient dans les voitures de troisième.

Je voyageai avec une demi-douzaine de ceux-ci dans une atmosphère de gros tabac et de pipes en terre. Ils revenaient du marché, et n'avaient à la bouche que des prix. Je les entendis parler des résultats de l'agnèlement dans les vallées du Cairn, du Deuch, et de dix autres rivières aussi énigmatiques. Une bonne moitié de ces hommes avaient déjeuné copieusement et exhalaient une forte odeur de whisky, mais ils ne firent aucune attention à moi. Nous roulâmes lentement à travers une région de petites vallées boisées, puis ce fut une vaste étendue de bruyère déserte, coupée d'eaux miroitantes, et enclose de hauts sommets bleuâtres à l'horizon du nord.

Vers 5 heures, le compartiment se vida, et je restai seul comme je l'espérais. Je descendis à la première station, un petit patelin dont je ne regardai même pas le nom, située au beau milieu d'un marécage. Je crus revoir l'une de ces petites haltes

perdues au fin fond du Karroo. Un vieux chef de gare bêchait dans son jardin, et ce fut son outil sur l'épaule qu'il accourut au train, prit livraison d'un colis postal, et s'en retourna à ses pommes de terre. Un gamin de dix ans reçut mon billet à la sortie, et je débouchai sur une route qui filait toute blanche parmi la sombre verdure.

C'était un merveilleux soir de printemps, où chaque montagne se détachait avec la pureté d'une améthyste. L'air, malgré la troublante senteur des herbes marécageuses, était vif comme en pleine mer, et il produisit sur moi un effet des plus singuliers. Je me sentis tout à coup le cœur léger. Je me serais cru volontiers un gosse en vacances, au lieu d'un homme de trente-sept ans recherché activement par la police. Je me sentais dans les mêmes dispositions qu'autrefois lorsque je partais pour une grande trotte sur le haut veld par un matin glacé. On me croira si l'on veut, mais je marchai sur cette route en sifflant. Je n'avais en tête aucun plan de campagne, si ce n'est d'aller de l'avant parmi cette adorable contrée montagneuse aux senteurs rustiques, et chaque mille parcouru augmentait ma bonne humeur.

En traversant un bosquet je me coupai une baguette de coudrier, et abandonnai bientôt la grand-route pour un petit chemin qui remontait le cours d'un torrent tumultueux. Je me croyais encore bien à l'abri de toute poursuite et rien ne m'empêchait pour ce soir de m'amuser comme je l'entendais. Je n'avais rien mangé depuis des heures, et la faim commençait à me tenailler, lorsque j'arrivai à une chaumière de paysan nichée dans un creux au bord d'une cascade. Une femme au teint hâlé se tenait devant la porte, et me salua avec la modestie familière en usage sur la lande. Lorsque je lui demandai à loger pour la nuit elle me répondit que je serais le bienvenu « dans le lit du grenier », et elle me servit promptement un frugal repas composé d'œufs au lard, de galettes d'avoine et de lait crémeux.

À la brune son homme rentra de la montagne : un bon géant qui d'une enjambée couvrait la même distance qu'en trois pas un simple mortel. Ils ne me questionnèrent point, car ils avaient le tact parfait de tous ceux qui vivent dans la solitude, mais je vis qu'ils me prenaient pour une sorte de marchand, et je me donnai la peine de les confirmer dans cette opinion. Je parlai beaucoup des bestiaux, sujet peu familier à mon hôte, de qui je tirai, concernant les marchés locaux du Galloway, maints détails que je notai dans ma mémoire pour m'en servir à l'occasion. À 10 heures je vacillais sur ma chaise, et le « lit du grenier » reçut un homme éreinté qui n'ouvrit plus les yeux jusqu'à 5 heures, moment où le lever du soleil mit de nouveau sur pied la petite maisonnée.

Mes hôtes refusèrent toute rétribution, et à 6 heures, ayant déjeuné, je piétonnais de nouveau vers le sud. Mon dessein était de rejoindre la ligne du chemin de fer à une ou deux stations au delà de celle où j'étais descendu la veille et d'y reprendre le train en sens inverse. Je jugeais ce moyen le plus sûr, car la police présumerait naturellement que je m'éloignais toujours de Londres dans la direction de quelque port de l'Ouest. Je croyais avoir encore une bonne avance, car, selon mon raisonnement, il faudrait plusieurs heures pour fixer l'accusation sur moi, et un laps de temps égal pour identifier l'individu qui avait pris le train à Saint-Pancras.

Il faisait encore ce joli temps pur et printanier qui me rendait positivement incapable d'éprouver du souci. Réellement je n'avais pas été d'aussi bonne humeur depuis des mois. Je m'engageai sur une longue bande de bruyère courant au flanc d'une hauteur que le paysan avait appelée Cairnsmore of Fleet. Courlis et pluviers chantaient de toutes parts, et les prés verts au long des torrents fourmillaient de jeunes agneaux. Toute ma veulerie des mois précédents avait disparu et je me sentais jeune comme à dix ans. Sur ces entrefaites je parvins à une

croupe qui dévalait vers un petit cours d'eau, et un mille plus loin sur la lande j'aperçus la fumée d'un train.

En approchant de la station, je la jugeai idéale pour mon dessein. La bruyère moutonnait tout alentour et ne laissait de place que pour la ligne à voie unique, la voie d'évitement, une salle d'attente, un bureau, la maisonnette du chef de gare, et un minuscule carré de groseilliers et d'œillets de poète. Aucune route ne semblait y aboutir, et pour compléter la désolation les vaguelettes d'un étang battaient leur berge de granit à un demi-mille de là. J'attendis caché dans la bruyère haute jusqu'au moment où je vis poindre à l'horizon la fumée d'un train se dirigeant vers l'est. Alors je m'avançai vers le guichet et pris un billet pour Dumfries.

Les seuls occupants du wagon étaient un vieux paysan et son chien – une bête aux yeux sournois dont je me méfiai. L'homme dormait, et sur la banquette auprès de lui s'étalait le Scotsman du matin. Je m'en saisis avidement, dans l'espoir d'y trouver quelque chose.

Il contenait deux colonnes sur l'assassinat de Portland Place, comme on l'appelait. Mon Paddock avait donné l'alarme et fait arrêter le laitier. Ce pauvre diable semblait avoir chèrement gagné son souverain – qui était pour moi de l'argent bien placé – car il avait tenu la police en haleine la plus grande partie de la journée. À la dernière heure je trouvai de nouveaux détails sur l'affaire. Le laitier était relâché, et le vrai criminel, dont la police cachait l'identité, avait, croyait-on, quitté Londres par une des lignes du Nord. Un court entrefilet me signalait comme le locataire de l'appartement. Je vis dans cette insertion une ruse grossière de la police tendant à me persuader que l'on ne me soupçonnait pas.

La feuille ne contenait rien d'autre, rien sur la politique étrangère ni sur Karolidès, rien sur les sujets qui intéressaient

Scudder. Je la reposai, et m'aperçus que nous approchions de la station où j'étais descendu la veille. Le chef de gare déterreur de pommes de terre avait été appelé à une autre occupation, car le train allant vers l'ouest attendait pour laisser passer le nôtre, et il en était descendu trois hommes qui lui posaient des questions. Je devinai qu'ils faisaient partie de la police locale, et que celle-ci, prévenue par Scotland Yard, avait suivi ma piste jusque dans ce pays perdu. Bien rencogné dans l'ombre, je ne les quittais pas des yeux. L'un d'eux, un carnet à la main, prenait des notes. Le vieux déterreur de pommes de terre semblait assez penaud, et le gamin qui avait recueilli mon billet parlait avec volubilité. Tous les cinq regardaient par-dessus la bruyère dans la direction de la route blanche. Je comptais les voir prendre ma piste de ce côté-là.

Notre train quittait la station lorsque mon voisin s'éveilla. Il me lança un regard interrogateur, fit taire son chien d'un coup de pied, et me demanda où nous étions. Évidemment il avait beaucoup bu.

– Voilà ce que c'est d'être de la société de tempérance, conclut-il avec l'amertume du regret.

Je lui exprimai mon étonnement de voir en lui un de ces vaillants ligueurs.

– Si fait, j'en suis, et à fond, dit-il d'un ton agressif. J'ai prêté serment à la Saint-Martin dernière, et depuis je n'ai pas touché une goutte de whisky. Pas même le jour d'Hogmanay[4], et pourtant j'en avais bien envie.

Il allongea ses pieds sur la banquette, et enfonça dans les coussins sa tête ébouriffée.

---

[4] La veille du Nouvel An.

– Et je n'ai que ce que je mérite, geignit-il. Un crâne plus brûlant que le feu de l'enfer, et deux yeux qui regardent chacun de leur côté.

– Qu'est-ce qui vous a valu ça ? demandai-je.

– Le breuvage que l'on nomme eau-de-vie. En ma qualité de tempérant je me suis gardé du whisky, mais j'ai siroté de cette eau-de-vie toute la journée, et je ne m'en remettrai sûrement pas de la quinzaine.

Sa voix se perdit dans un vagissement, et la lourde main du sommeil s'appesantit à nouveau sur lui.

J'avais formé le projet de descendre quelques stations plus loin sur la ligne, mais une meilleure occasion s'offrit bientôt, car le train s'arrêta court à l'orifice d'une tranchée qui dominait un torrent mugissant couleur de bière blonde. Je regardai au-dehors et vis que toutes les fenêtres étaient fermées et que nulle forme humaine ne se montrait à l'horizon. J'ouvris donc la portière et me jetai vivement dans un fourré de coudriers qui longeait la voie.

Tout allait au mieux sans ce satané chien. Persuadé que je décampais avec le bagage de son maître, il se mit à aboyer et faillit me happer le fond de la culotte. Réveillé au bruit, le paysan se dressa dans le cadre de la portière en beuglant que je venais de me suicider. Je me faufilai au travers du fourré, atteignis la berge du torrent, et sous le couvert des buissons m'éloignai d'une centaine de mètres. Puis du fond de ma cachette je regardai en arrière, et vis le chef de train et quelques voyageurs groupés devant la portière ouverte de mon compartiment et regardant dans ma direction. Mon départ eût été moins public si je m'étais retiré clairon sonnant et musique en tête.

Par bonheur le paysan pochard fit diversion. Lui et son chien, qu'il tenait par une laisse attachée à sa ceinture, dégringolèrent soudain à bas du wagon, tête première sur le ballast, et roulèrent à quelque distance jusqu'au bord de l'eau. Au cours du sauvetage qui s'ensuivit, le chien dut mordre quelqu'un, car je perçus un éclat de jurons violents. On finit par m'oublier ; et lorsque je me hasardai, après voir rampé un quart de mille, à jeter un coup d'œil en arrière, le train s'était remis en route et achevait de disparaître dans la tranchée.

Je me trouvais dans un vaste demi-cercle de bruyère, dont la rivière jaune figurait le diamètre, et dont les hauteurs du nord formaient la circonférence. Rien qui révélât une présence humaine, pas d'autre bruit que le ruissellement des eaux et le piaulement continuel des courlis. Et cependant, chose bizarre, pour la première fois la crainte d'être poursuivi s'empara de moi. Ce n'était pas à la police que je songeais, mais bien à ces autres individus qui me savaient en possession du secret de Scudder et qui n'oseraient pas me laisser vivre. J'étais sûr qu'ils me poursuivraient avec une vigilance et une perspicacité inconnues à la justice anglaise, et qu'une fois leurs serres refermées sur moi je n'aurais plus de grâce à espérer.

Je regardai en arrière, mais le paysage était vide. L'acier des rails et les pierres mouillées du torrent luisaient au soleil, et l'on ne pouvait imaginer scène plus pacifique. Néanmoins je me mis à courir. Me dissimulant dans les creux du marais, je courus tant que la sueur finit par m'aveugler. Cette crise de frayeur ne me passa qu'en atteignant l'hémicycle de montagnes, où je me jetai tout pantelant sur une crête dominant de haut la cours naissant de la rivière jaune.

De mon poste d'observation je découvrais toute la lande qui s'étalait jusqu'au chemin de fer, et plus loin dans le sud les vertes cultures succédant à la bruyère. Bien que je possède des yeux d'aigle, je ne découvris dans toute cette étendue aucun ob-

jet mouvant. Je regardai ensuite vers l'est par-dessus la crête et vis un paysage tout autre : de molles vallées verdoyantes, plantées de sapins nombreux, et où de vagues stries poussiéreuses décelaient des routes. Finalement je levai les yeux vers l'azur de mai, et ce que j'y découvris précipita les battements de mon cœur…

Bas sur l'horizon du sud un monoplan s'élevait dans le ciel. Je compris, aussi sûr que si on me l'avait dit, que cet avion était à ma recherche, et qu'il n'appartenait pas à la police. Durant une heure ou deux je le guettai d'un bas-fond de bruyère. Il survola d'abord à faible altitude les sommets des hauteurs, puis décrivit des spires au-dessus de la vallée que j'avais remontée. Après quoi il sembla y renoncer, et s'élevant très haut, retourna vers le sud.

Cet espionnage aérien me déplut, et me donna moins bonne opinion de la contrée que j'avais choisie comme refuge. Ces collines aux végétations rases ne m'abritaient aucunement contre les ennemis d'en haut, et il me fallait chercher un autre genre d'asile. L'aspect verdoyant du pays situé au-delà de l'arête m'inspirait plus de confiance, car par là je trouverais des bois et des maisons de pierre.

Vers 6 heures du soir je quittai la bruyère pour un blanc ruban de route qui suivait le cours encaissé d'une rivière de plaine. Je la suivis, et peu à peu les berges adoucirent leur pente, le ravin se mua en plateau, et j'arrivai enfin à une sorte de col où un toit solitaire fumait dans le crépuscule. La route passait sur un pont, où un jeune homme s'adossait au parapet.

Il fumait une longue pipe en terre et contemplait l'eau à travers ses lunettes. De la main gauche il tenait un petit livre où son doigt marquait la page. Avec lenteur il déclamait :

…Tel un griffon à travers le désert,

De sa marche ailée, par monts et par vaux
Poursuit l'Arimaspien...

Il se retourna brusquement au bruit de mon pas sur les pavés du pont, et me montra un visage d'adolescent, sympathique et hâlé.

– Je vous souhaite le bonsoir, dit-il gravement. Voilà une belle nuit pour courir les routes.

De la maison m'arrivait l'odeur de la tourbe qui brûle, mêlée à celle d'un rôti succulent.

– Est-ce là une auberge ? lui demandai-je.

– À votre service, monsieur, répondit-il poliment. J'en suis le patron, et j'espère que vous allez y passer la nuit, car à vous dire vrai je n'ai pas eu un voyageur depuis huit jours.

Je m'installai sur le parapet du pont et bourrai une pipe. Je devinais en lui un allié.

– Vous êtes bien jeune pour un aubergiste, dis-je.

– Mon père est mort il y a un an, et j'ai repris son commerce. J'habite avec ma grand-mère. C'est un métier bien sédentaire pour un jeune homme, et ma vocation était tout autre.

– Quelle était-elle ?

Il rougit fortement.

– Je voulais écrire des livres, répondit-il.

– Hé, mon ami, que pouvez-vous demander de mieux pour cela ? m'écriai-je. J'ai souvent pensé qu'un aubergiste ferait le meilleur romancier du monde.

– Plus de nos jours, répliqua-t-il avec vivacité. Autrefois peut-être, quand pèlerins et trouvères couraient les routes, avec les voleurs de grand chemin et les malles-poste. Mais plus de nos jours. Il ne vient ici que des autos pleines de grosses dames qui s'arrêtent pour déjeuner, puis quelques pêcheurs au printemps, et les chasseurs en automne. Il n'y a pas grande matière à tirer de là. Ce que je voudrais, c'est voir le monde, voyager, et écrire des choses comme Kipling et Conrad. Mais jusqu'ici j'ai eu tout au plus quelques vers insérés dans le *Chamber's Journal*.

Je considérai l'auberge qui ressortait, dorée par le couchant, sur les collines assombries.

– J'ai pas mal roulé ma bosse par le monde, et je ne mépriserais pas un pareil ermitage. Croyez-vous donc que l'aventure se rencontre seulement sous les tropiques ou parmi les seigneurs en chemise rouge ? L'aventure ! Qui sait si vous n'en frôlez pas une en ce moment même ?

– C'est bien ce que dit Kipling, fit-il, les yeux brillants.

Et il me cita quelques vers de la pièce : «Le roman qu'amena le train de 9 h 15. »

– Eh bien donc voici pour vous un conte véridique, m'écriai-je, et dans un mois d'ici vous pourrez en faire un roman.

Installé sur le pont, dans le doux crépuscule de mai, je lui arrangeai une histoire délicieuse. Elle était vraie dans les grandes lignes d'ailleurs, quoique j'en truquai les détails secondai-

res. Je prétendis être un potentat des mines de Kimberley, qui avait eu de gros ennuis avec l'I. D. B.[5] pour avoir démasqué une bande noire. Celle-ci m'avait poursuivi au-delà des mers, avait tué mon meilleur ami, et se trouvait à cette heure sur mes traces.

Je racontai fort bien l'histoire, même ce qui n'en était pas vrai. Je décrivis ma fuite vers l'Afrique allemande, à travers le Kalahari, les jours embrasés sans une goutte d'eau, les merveilleuses nuits de velours bleu. J'improvisai un attentat contre ma vie durant le voyage de retour, et je fis un chef-d'œuvre d'horreur avec l'affaire de Portland Place.

– Vous cherchiez l'aventure, m'écriai-je ; eh bien ! voici que vous la trouvez. Ces démons sont à ma poursuite, et la police avec eux. C'est une course que j'ai l'intention de gagner.

– Bon Dieu ! souffla-t-il, respirant à peine ; c'est du Ridder Haggard et du Conan Doyle tout purs.

– Vous me croyez donc ? fis-je avec satisfaction.

– Bien entendu je vous crois. (Et il me tendit la main.) Je crois tout ce qui sort de l'ordinaire. Le banal seul mérite de la méfiance.

Il était bien jeune, mais il m'en donnait pour mon argent.

– Je crois les avoir dépistés provisoirement, mais je dois rester caché un couple de jours. Pouvez-vous me garder chez vous ?

---

5 *Illicit Diamond Broking* : trafic illégal de diamants, exercé en Afrique du Sud.

Dans son empressement, il me prit par le bras et m'entraîna vers la maison.

– Vous serez mieux à l'abri ici que dans un creux de mousse. Du reste je veillerai à ce que personne ne jase. Et vous me donnerez encore quelques tuyaux sur vos aventures ?

En montant le perron de l'auberge j'entendis au loin le ronflement d'un moteur. À l'horizon crépusculaire se silhouettait mon ami, le monoplan.

Il me donna une chambre sur le derrière de la maison, avec une belle vue sur le plateau, et mit à ma disposition son propre cabinet de travail, où s'empilaient des éditions à bon marché de ses auteurs favoris. Je ne vis pas la grand-mère, probablement alitée. Une vieille femme du nom de Margaret m'apportait mes repas, et l'aubergiste rôdait autour de moi à toute heure. Afin d'obtenir un peu de répit, je lui donnai de la besogne. Comme il possédait une motocyclette, je l'envoyai au matin chercher le journal qui arrivait dans la soirée avec le courrier. Je lui recommandai d'ouvrir l'œil, et de remarquer toutes les têtes inconnues qu'il verrait, en surveillant spécialement les autos et avions. Puis je me plongeai de toute mon attention dans le calepin de Scudder.

Il revint à midi avec le *Scotsman*. La feuille ne contenait rien d'intéressant pour moi qu'un nouvel interrogatoire de Paddock et du laitier, et une redite de l'affirmation de la veille, que l'assassin avait gagné le Nord. J'y trouvai par ailleurs un long article, emprunté au *Times*, concernant Karolidès et les affaires balkaniques, mais où il n'était pas fait mention de voyage en Angleterre. Je me débarrassai de l'aubergiste pour l'après-midi, car l'étude du cryptogramme me passionnait de plus en plus.

Comme je l'ai dit, c'était un cryptogramme numérique, et une laborieuse série de recherches avait fini par me livrer la signification des zéros et des points. Le hic restait le mot-clef, et quand je songeais aux quelque cent mille mots qu'il avait pu employer, je me sentais prêt à y renoncer. Mais vers 3 heures il me vint une soudaine inspiration.

Le nom de Julia Czechenyi me traversa la mémoire. Scudder voyait en elle la clef de voûte de l'affaire Karolidès, et je m'avisai d'appliquer ce nom au chiffre.

Il marchait ! Les cinq lettres de « Julia » me donnèrent la position des cinq voyelles. A égalait J, dixième lettre de l'alphabet, qui était représenté par X dans le chiffre. E égalait U =XXI, et ainsi de suite « Czechenyi » me donna l'ordre numérique des principales consonnes. Je notai ce résultat sur un bout de papier et m'appliquai à lire les pages de Scudder.

Au bout d'une demi-heure je lisais encore, tout pâle et tambourinant des doigts sur la table.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et vis une grosse voiture de tourisme qui remontait la vallée dans la direction de l'auberge. Elle s'arrêta devant la porte, et il se fit un remue-ménage de gens qui descendent. Ils étaient deux – deux hommes en imperméable et passe-montagne.

Dix minutes plus tard l'aubergiste se glissait dans ma chambre, les yeux brillants d'animation.

– Il y a en bas deux types qui vous cherchent, me dit-il à voix basse. Je les ai laissés dans la salle à manger devant des whiskies-sodas. Ils ont demandé de vos nouvelles, et prétendu vous avoir donné rendez-vous ici. Ah ! c'est qu'ils vous ont décrit joliment bien, sans oublier vos bottines ni votre chemise. Je leur ai raconté que vous étiez arrivé ici hier soir et reparti ce

matin à motocyclette, et là-dessus l'un des types a juré comme un matelot.

Je me fis expliquer par lui de quoi ils avaient l'air. L'un était un garçon mince aux yeux noirs avec des sourcils touffus ; l'autre souriait sans cesse et zézayait en parlant. Aucun des deux n'était étranger : sur ce point mon jeune ami fut catégorique.

Je pris un bout de papier où j'écrivis ces mots en allemand et comme s'ils avaient fait partie d'une lettre :

« ...Pierre-Noire. Scudder possédait ce tuyau, mais il ne pouvait agir de toute une quinzaine. Je me crois incapable de rien faire d'utile pour l'heure, d'autant que Karolidès n'est pas fixé sur ses projets. Mais si M. T. le désire je ferai du mieux... »

Je calligraphiai la page proprement, afin qu'elle eût l'air empruntée à une lettre personnelle.

– Portez ceci en bas ; dites-leur que vous l'avez trouvé dans ma chambre, et priez-les de me le rendre s'ils me rattrapent.

Trois minutes plus tard j'entendis l'auto se remettre en marche, et de derrière le rideau je pus voir les deux individus. L'un était mince, l'autre bedonnant ; à part cela je ne les reconnaissais pas.

L'aubergiste reparut, très surexcité.

– Votre papier les a grouillés, dit-il en riant. Le brun est devenu pâle comme la mort et a juré des milliards de dieux, et le gros a sifflé et tiré une sale tête. Ils m'ont donné un demi-souverain pour leurs consommations et sont partis sans attendre la monnaie.

– Voilà maintenant ce que vous allez faire, dis-je. Prenez votre moto et filez à Newton-Stewart trouver le commissaire principal. Donnez-lui le signalement des deux hommes, et dites-lui que vous les soupçonnez de n'être pas étrangers à l'assassinat de Londres. Vous saurez bien trouver des motifs. Tous deux reviendront, n'ayez crainte. Pas ce soir, car ils vont courir derrière moi sur la route, l'espace de quarante milles, mais demain matin à la première heure. Prévenez la police de se trouver là sans faute.

Il s'en alla, docile comme un enfant, tandis que je piochais les notes de Scudder. À son retour nous dînâmes ensemble, et je ne pus moins faire que de me laisser interroger. Tout en le documentant copieusement sur la chasse au lion et la guerre des Matabélés, je songeais quelle affaire anodine représentaient ces aventures en comparaison de celle où je me trouvais englobé à cette heure. Quand il partit se coucher, je restai levé pour en terminer avec Scudder. Il me fut impossible de dormir, et je restai jusqu'au jour dans un fauteuil, à fumer des pipes.

Vers 8 heures du matin, j'assistai à l'arrivée de deux agents et d'un brigadier. Sous la direction de l'aubergiste, ils garèrent leur auto dans une remise, et entrèrent dans la maison. Vingt minutes plus tard, je vis de ma fenêtre une seconde voiture arriver sur le plateau, de la direction opposée. Au lieu de s'arrêter à l'auberge, elle stoppa deux cents mètres plus loin, à l'ombre d'un boqueteau. Je remarquai que ses occupants prirent soin de la tourner avant de la quitter. Au bout de deux minutes, j'entendis leurs pas grincer sur le cailloutis, au-dessous de ma fenêtre.

Je m'étais proposé de rester caché dans ma chambre en attendant les événements. Je me disais que, si je pouvais mettre aux prises la police et mes autres persécuteurs plus redoutables, il en sortirait peut-être quelque chose d'avantageux pour moi. Mais il me vint alors une meilleure inspiration. Je griffonnai deux lignes de remerciements pour mon hôte, ouvris la fenêtre

et me laissai tomber sans bruit sur un massif de groseilliers. Sans être vu je franchis la rivière, me faufilai sur la berge d'un ruisseau tributaire, et rejoignis la grand-route de l'autre côté du boqueteau. Le véhicule était là, tout battant neuf sous le soleil matinal, en dépit de la poussière de la route qui dénotait une longue randonnée. Je mis en marche, m'installai au volant, et filai en douceur sur le plateau.

Presque tout de suite la route dévala de telle sorte que je perdis de vue l'auberge, mais le vent m'apporta les éclats de voix furieuses.

4

L'aventure du candidat radical

Me voici donc, par ce radieux matin de mai, faisant donner à cette voiture de 40 chevaux tout ce qu'elle pouvait, sur les routes raboteuses de la bruyère. Au début je lançais des coups d'œil en arrière par-dessus mon épaule et surveillais avec anxiété le prochain virage ; mais bientôt je conduisis d'un œil nonchalant, juste assez attentif pour rester sur la chaussée. Car je songeais éperdument à ce que j'avais trouvé dans le calepin de Scudder.

Le petit bonhomme m'avait raconté un tas de bourdes. Tous ses contes au sujet des Balkans et des juifs-anarchistes et de la conférence du Foreign Office étaient simple fumisterie, de même pour Karolidès. Pas tout à fait cependant, comme on va le voir. J'avais accordé une foi entière à son histoire, et il m'avait mis dedans : son calepin me donnait une version tout autre, et au lieu de me dire : «Une fois passe, deux fois lasse», j'y croyais sans restriction.

Pourquoi, je l'ignore. Cela sonnait terriblement vrai, et la première version était, si j'ose dire, malgré sa fausseté, aussi vraie dans le fond. Le 15 juin devait fixer le sort, un sort plus important que le meurtre d'un Levantin. Vu cette importance je ne pouvais blâmer Scudder de m'avoir tenu en dehors de ce jeu, afin de jouer sa partie à lui seul. Je ne doutais aucunement que ce fût là son intention. Ce qu'il m'avait raconté paraissait déjà assez gros, mais la réalité était si démesurément plus énorme que, l'ayant découverte, il tenait à la garder pour lui. Je ne lui en voulus pas. Ce qu'il recherchait par-dessus tout, en somme, c'était le danger.

Les notes renfermaient l'histoire complète – avec des lacunes, bien entendu, qu'il comptait remplir de mémoire. Il désignait ses sources, d'ailleurs, et par une manie singulière leur attribuait à toutes des valeurs numériques, dont il faisait la somme, laquelle correspondait au degré de crédibilité de chaque développement de l'histoire. Les quatre noms inscrits en caractères ordinaires étaient ses références, et il y avait encore un certain Ducrosne qui obtenait cinq sur un maximum possible de cinq ; et un autre qui arrivait à trois. Le calepin renfermait toutes les données principales de l'affaire – et en outre de celles-ci une expression bizarre qui revenait une dizaine de fois entre guillemets. « Trente-neuf marches », telle était cette expression ; et la dernière fois qu'il l'employait il la complétait ainsi : « Trente-neuf marches, je les ai comptées ; marée haute à 22 h 17. » Je ne voyais rien à tirer de là.

La première chose que j'appris fut qu'il ne pouvait être question d'empêcher la guerre. Celle-ci viendrait, aussi sûrement que la fête de Noël : on l'avait décidée, affirmait Scudder, déjà depuis février 1912. Elle éclaterait à l'occasion de Karolidès. Son compte était réglé d'avance, et on l'enverrait *ad patres* le 14 juin, deux semaines et quatre jours après ce matin de mai. Je conclus des notes de Scudder que rien au monde ne pouvait l'empêcher. Son histoire de gardes épirotes qui tueraient père et mère était une vaste galéjade.

En second lieu, cette guerre serait une surprise complète pour l'Angleterre. La mort de Karolidès mettrait les Balkans en feu, sur quoi Vienne lancerait un ultimatum. Ce que n'admettrait pas la Russie, et il s'ensuivrait un échange de gros mots. Mais Berlin jouerait au pacificateur, et verserait de l'huile sur les vagues, jusqu'au moment où trouvant soudain un bon prétexte à querelle, il s'en emparerait, et en cinq heures nous tomberait dessus. Et ce plan, certes, était parfaitement combiné. Le miel des beaux discours, et puis un coup de traîtrise. Cependant que nous parlerions du bon vouloir et des bonnes intentions de

l'Allemagne, nos côtes seraient subrepticement encerclées de mines, et des sous-marins guetteraient chacun de nos vaisseaux de guerre.

Mais tout cela dépendait d'une troisième chose, qui devait arriver le 15 juin. Je n'y aurais jamais rien compris s'il ne m'était arrivé jadis de faire la connaissance d'un officier de l'état-major français, revenant d'Afrique occidentale, qui m'avait raconté un tas de choses. Celle-ci entre autres, qu'en dépit de toutes les absurdités dites au parlement, il existait une vraie alliance effective entre la France et l'Angleterre, que les deux grands états-majors se rencontraient de temps à autre, et prenaient des mesures pour le cas de guerre en vue d'une action combinée. Or, en juin, un très grand manitou devait venir de Paris, et ce qu'on allait lui remettre n'était rien de moins que les plans de mobilisation de la flotte britannique. Du moins je compris qu'il s'agissait de quelque chose d'analogue ; en tout cas, d'un document de la plus haute importance.

Mais à la date du 15 juin il se trouverait d'autres personnages à Londres – et sur ceux-là je ne pouvais faire que des conjectures. Scudder se bornait à les appeler collectivement la « Pierre-Noire ». Ils représentaient non pas nos alliés, mais nos ennemis mortels ; et c'était dans leurs poches qu'allait passer le document destiné à la France. Or celui-ci devait, qu'on ne l'oublie pas, se transformer à l'improviste, huit ou quinze jours plus tard, dans les ténèbres d'une nuit d'été, en coups de canons et en torpilles véloces.

Telle était l'histoire que je venais de déchiffrer dans une chambre d'auberge rustique, ayant vue sur un carré de choux. Telle était l'histoire qui me bourdonnait dans le cerveau tandis que je lançais de vallon en vallon la puissante voiture de tourisme.

Ma première impulsion avait été d'écrire une lettre au premier ministre, mais un peu de réflexion me fit voir l'inanité de cette démarche. Qui donc croirait à mon récit ? Je devais pour cela montrer un signe, une preuve à l'appui, et Dieu sait si j'en étais capable. Avant tout il me fallait durer moi-même, et me trouver prêt à agir quand le moment serait venu ; et cette tâche ne serait déjà pas si aisée avec la police des îles Britanniques sonnant l'hallali derrière moi, et les sectateurs de la Pierre-Noire courant sur mes traces, invisibles et rapides.

À défaut d'un but bien déterminé, je dirigeais ma course vers l'est d'après le soleil, car la carte m'avait appris qu'en allant au nord j'arriverais dans une région de mines de houille et de villes industrielles. Je ne tardai pas à quitter les hauteurs de bruyère pour m'engager dans une large vallée. Sur un parcours de plusieurs milles je côtoyai en vitesse la muraille d'un parc, où j'aperçus un grand château par une éclaircie des ramures. Je passai par de vieux villages à toits de chaume, et par-dessus de paisibles cours d'eau, et devant des jardins éclatants d'aubépine et de jaune cytise. Une paix si profonde enveloppait la terre que je croyais difficilement que, quelque part derrière moi, il y avait des gens acharnés contre ma vie ; et voire, en outre, que d'ici un mois, sous la seule réserve qu'une chance inouïe ne me favorisât, ces faces rondes de villageois seraient défaites et altérées, et des cadavres joncheraient les campagnes d'Angleterre.

Vers midi, j'arrivai dans un long village isolé, où je fus tenté de faire halte pour manger. Au beau milieu de la rue se trouvait le bureau de poste, sur les marches duquel se tenait la receveuse penchée sur un télégramme en compagnie d'un policier. Ils eurent un haut-le-corps en m'apercevant, et le policier leva le bras et me cria de stopper.

Je faillis commettre la sottise d'obéir. Mais j'entrevis dans un éclair que le télégramme me concernait ; que mes bons amis de l'auberge s'étaient entendus et réunis dans le même désir de

faire ma plus ample connaissance, et qu'il leur avait été bien facile de télégraphier le signalement de ma personne et de l'auto dans les trente villages par lesquels je pouvais passer. Je lâchai les freins, mais il n'était que temps : le policier avait agrippé la capote, et il ne quitta prise qu'après avoir reçu mon poing gauche dans l'œil.

Je compris que ma place n'était pas sur les grandes routes, et que je devais me cantonner dans les chemins de traverse. Ce n'était pas facile sans carte ; je risquais de tomber sur un chemin de ferme qui m'enverrait dans une mare aux canards ou dans une cour d'écurie, et je ne pouvais m'offrir un retard de ce genre. Je vis enfin quelle gaffe j'avais commise en volant l'auto. Cette grosse machine verte était le plus sûr moyen de me faire repérer sur toute l'étendue de l'Écosse. Et si je l'abandonnais pour continuer à pied, on la découvrirait au bout d'une heure ou deux, et je perdais mon avance dans la poursuite.

La première chose à faire était d'emprunter les routes les plus désertes. Ces routes, je les trouvai bientôt quand j'eus rencontré l'affluent d'une grande rivière et me fus engagé dans une gorge enclose de parois abruptes, puis au-delà sur une route en zigzag qui grimpait à un col. Je n'y rencontrai personne, mais comme elle me conduisait trop au nord, j'obliquai vers l'est par un mauvais sentier et rencontrai finalement une grande ligne de chemin de fer à double voie. Derrière celle-ci et sous mes pieds je découvris une autre vallée assez large, et m'avisai qu'en la traversant je pourrais trouver une auberge isolée où passer la nuit. Le soir tombait, et la faim me torturait, car je n'avais rien mangé depuis le matin que deux brioches achetées à la voiture d'un boulanger.

À ce moment précis un vrombissement me fit lever la tête, et patatras ! cet infernal aéroplane était là, volant bas, à une dizaine de milles dans le sud et arrivant sur moi en vitesse.

J'eus la présence d'esprit de me rappeler que, sur la lande nue, j'étais à la merci d'un avion, et que mon unique espoir était d'atteindre le couvert des arbres, dans la vallée. Du haut en bas de la colline je filai comme un tonnerre, détournant la tête chaque fois que je l'osais, pour surveiller cette sacrée machine volante. J'arrivai bientôt sur une route enclose de haies, qui plongeait dans le ravin encaissé d'un cours d'eau. Puis vint un petit bois touffu où je ralentis l'allure.

Soudain sur ma gauche j'entendis le coup de sirène d'une autre auto, et vis avec effroi que j'allais arriver à la hauteur d'un portail par où un chemin privé débouchait sur la grand-route. Ma corne émit un beuglement désespéré, mais il était trop tard. Je bloquai les freins, mais la vitesse acquise m'emporta, et devant moi une autre auto jaillit en travers de mon chemin. Une seconde de plus et c'était l'écrabouillement. Je fis la seule chose possible, et me jetai en plein dans la haie à droite, comptant trouver quelque chose de mou par-derrière.

Vain espoir ! Ma voiture entra dans la haie comme dans du beurre, et piqua de l'avant en un plongeon vertigineux. Voyant ce qui se passait, je bondis sur mon siège, afin de sauter à bas. Mais une branche d'aubépine m'attrapa en pleine poitrine, me souleva et me retint, cependant qu'une tonne de métal coûteux filait par-dessous moi, faisait panache, et déboulait avec un fracas formidable d'une hauteur de cinquante pieds dans le lit du ruisseau.

Peu à peu la branche céda. Elle me déposa délicatement, d'abord sur la haie, puis de là sur un berceau d'orties. Comme je reprenais pied, une main me saisit par le bras, et une voix compatissante et tout effrayée me demanda si j'étais blessé.

Je me trouvai en présence d'un grand jeune homme en lunettes d'automobiliste et paletot de cuir, qui sans arrêt maudis-

sait sa maladresse et se confondait en excuses. Pour ma part, dès que je fus un peu remis de mon alerte, j'éprouvai plutôt de la joie. C'était là une façon comme une autre de me débarrasser de la voiture.

– C'est ma faute, monsieur, lui répondis-je. Je me félicite de n'avoir pas ajouté un homicide à mes autres folies. Voilà la fin de mon tour d'Écosse automobile, mais ç'a failli être aussi la fin de ma vie.

Il tira sa montre et se livra dessus à un calcul.

– Vous êtes un type de la bonne espèce, dit-il. J'ai un quart d'heure à perdre, et mon logis est à deux minutes d'ici. Je vais m'occuper de vous rhabiller, de vous faire manger et de vous donner un lit. Où est votre bagage, entre parenthèses ? Est-il tombé au fond du ravin avec la voiture ?

– Le voici dans ma poche, répliquai-je, en exhibant une brosse à dents. Je suis un colonial et ne m'encombre pas en voyage.

– Un colonial ! s'écria-t-il. Bon Dieu ! vous m'êtes envoyé par le ciel ! Seriez-vous, par un hasard miraculeux, libre-échangiste ?

– Je le suis, répondis-je, sans la moindre idée d'où il voulait en venir.

Il me tapota l'épaule et me poussa dans sa voiture. Trois minutes plus tard, nous stoppâmes devant un pavillon de chasse d'aspect cossu et caché parmi les pins, où il me fit entrer. Il me mena d'abord dans une chambre à coucher et étala devant moi une demi-douzaine de ses complets, car le mien était réduit en lambeaux. J'en pris un commode, de serge bleue, qui différait totalement de mes nippes précédentes, et lui empruntai un col

raide. Puis il me remorqua vers la salle à manger, où les restes d'un repas garnissaient la table, et me déclara que j'avais exactement cinq minutes pour me repaître.

– Vous n'avez qu'à prendre un sandwich dans votre poche, et nous trouverons à souper en rentrant. Il faut que je sois pour 8 heures à la loge maçonnique, faute de quoi mon agent électoral me tirera les oreilles.

J'arrosai d'une tasse de café un morceau de jambon froid, tandis qu'il bavardait, debout sur le tapis de cheminée.

– Vous me voyez dans un sacré embarras, monsieur... À propos, vous ne m'avez pas encore dit votre nom. Twisdon ? Un parent du vieux Twisdon de 1860 ? Non ? Eh bien ! sachez-le, je suis candidat libéral pour cette partie du monde, et je viens d'assister cet après-midi à une réunion, à Brattleburn – ma ville capitale, et l'odieuse forteresse du parti tory. J'ai obtenu de Crumpleton, l'ex-premier ministre colonial, qu'il vienne parler pour moi ce soir, et il a fait afficher partout la réunion et vous a amorcé l'endroit à fond. Or, cet après-midi, je reçois une dépêche du bougre me disant qu'il a attrapé l'influenza à Blackpool, et me voilà en plan et obligé de faire tout moi-même. J'avais l'intention de parler dix minutes, et à présent il me faut en dégoiser quarante ; or, j'ai eu beau me fouler les méninges pendant trois heures pour trouver quelque chose à dire, je me sens incapable de tenir le coup. Mais vous allez être assez gentil pour m'aider. Puisque vous êtes libre-échangiste, vous saurez exposer à nos gens quelle fichaise représente aux Colonies le protectionnisme. Tous les types comme vous ont la langue bien pendue – ce qui n'est, – hélas ! pas mon cas !... Je vous en serai éternellement reconnaissant.

J'avais très peu d'idées sur le libre-échange dans un sens ou dans l'autre, mais je ne voyais pas d'autre moyen d'en venir à mes fins. Mon jeune gentleman était beaucoup trop absorbé par

ses propres soucis pour s'aviser de l'incongruité qu'il y avait à prier un inconnu, qui venait d'échapper à la mort de l'épaisseur d'un cheveu et de perdre une auto de mille guinées, de prendre la parole à sa place dans une réunion sans y être préparé. Mais la nécessité m'interdisait de m'appesantir sur des incongruités, aussi bien que de choisir mes auxiliaires.

– Entendu, répliquai-je. Je ne suis pas fameux orateur, mais je leur raconterai quelque chose sur l'Australie.

Mes paroles semblèrent délivrer ses épaules d'un fardeau séculaire, et ses remerciements furent enthousiastes. Il me prêta une ample peau de bique de chauffeur – pas un seul instant il ne s'était avisé de me demander pourquoi j'avais entrepris un périple en auto sans me munir d'un pardessus – et tandis que nous filions sur les routes poudreuses, il me déversa dans l'oreille l'ingénu récit de son existence. Orphelin, il avait été élevé par son oncle – j'ai oublié le nom de cet oncle, mais il faisait partie du cabinet, et chacun a pu lire ses discours dans les journaux. Il fit le tour du monde après sa sortie de Cambridge, puis, comme il cherchait une carrière, son oncle lui conseilla la politique. Il m'avoua qu'il n'avait pas de préférence de parti.

– Il y a de braves types dans les deux, me dit-il d'un ton cordial, et des tas de pignoufs aussi. Je suis libéral parce que dans ma famille on a toujours été « whig ».

Mais malgré sa tiédeur en politique, il avait des aperçus bien arrêtés sur d'autres sujets. Il découvrit que je m'y connaissais un peu en chevaux, et s'étendit longuement sur les partants du Derby ; puis il me confia ses projets pour l'amélioration de sa chasse. Au demeurant un très honnête, convenable et naïf jeune homme.

Comme nous traversions une petite ville, deux policiers nous arrêtèrent, et braquèrent sur nous deux lanternes.

– Excusez, sir Harry, dit l'un d'eux. Nous avons reçu l'ordre de rechercher une auto, dont le signalement correspond à peu près à la vôtre.

– Ça va bien, répliqua mon hôte, tandis que je remerciais la Providence pour les voies retorses qui m'avaient procuré le salut.

Après cela il cessa de parler, car son discours tout proche commençait à le travailler fortement. Ses lèvres s'agitaient sans cesse, son regard errait, et je m'attendais presque à une nouvelle catastrophe. Je tâchai de penser à ce que j'allais dire moi-même, mais j'avais la cervelle plus aride qu'un caillou. Soudain je m'aperçus que nous étions dans une rue, arrêtés devant une porte, et accueillis par de démonstratifs messieurs, des rubans à la boutonnière.

La salle contenait environ cinq cents personnes, dont beaucoup de femmes, une collection de crânes chauves, et deux ou trois douzaines de jeunes gens. Le président, un pasteur à figure chafouine et à nez rubicond, déplora l'absence de Crumpleton, épilogua sur son influenza, et me délivra un certificat de « maître incontesté de la pensée australienne ». Il y avait à la porte deux agents de police, et j'espérai bien qu'ils prenaient note de ce témoignage. Après quoi sir Harry commença son discours.

Je n'ai jamais ouï rien de pareil. Il ignorait le premier mot de l'art oratoire. Il avait devant lui une montagne de notes dont il lisait des passages, et lorsqu'il s'en écartait il tombait dans un bégaiement prolongé. De temps à autre lui revenait une phrase apprise par cœur, et bombant la poitrine, il la débitait à l'instar de Henry Irving[6], puis tout aussitôt il se courbait en deux, ronronnant, sur ses paperasses. C'était d'ailleurs un galimatias effa-

[6] Célèbre acteur anglais (1838-1905).

rant. Il parla de la « menace allemande », et la qualifia de simple invention des tories pour dépouiller le pauvre peuple de ses droits et refouler la vaste marée des réformes sociales ; heureusement le « prolétariat conscient et organisé » s'en rendait compte et riait de ces méprisables tories. Il émit la proposition de réduire notre marine, en gage de notre bonne foi, puis d'envoyer à l'Allemagne un ultimatum lui enjoignant d'avoir à nous imiter, faute de quoi nous lui tomberions dessus. Il affirma que, sans les tories, l'Allemagne et la Grande-Bretagne travailleraient en frères dans la paix et le progrès... Je songeai au petit calepin noir, dans ma poche ! Ah ! ils s'en souciaient bien, de la paix et du progrès, les amis de Scudder !

Pourtant, d'une certaine façon, le discours me plut. On pouvait voir la loyauté de ce garçon briller à travers le galimatias dont on l'avait gavé. Et puis, de l'entendre m'ôta un poids de dessus l'esprit. Je ne valais pas grand-chose comme orateur, mais j'étais quand même supérieur de mille pour cent à sir Harry.

Quand vint mon tour, je ne m'en tirai pas si mal. Je racontai simplement tout ce que je pus me rappeler sur l'Australie – concernant son parti socialiste et ses services d'émigration et autres. Je ne crois pas m'être avisé de faire mention du libre-échange, mais j'affirmai qu'en Australie nous n'avions pas de tories, et rien que les partis travailliste et libéral. Cela souleva une acclamation, qui devint de l'enthousiasme quand je leur exposai l'avenir merveilleux qui selon moi était réservé à l'Empire si nous nous décidions enfin à en mettre un bon coup.

Bref, j'imagine que ce fut plutôt un succès. Toutefois le pasteur ne m'apprécia pas, et en proposant un vote de félicitations, il déclara « digne d'un homme d'État » le discours de sir Harry, et le mien « éloquent à la manière d'un prospectus d'émigration ».

Lorsque nous reprîmes place dans la voiture, mon hôte ne se tenait plus de joie d'en avoir fini avec la corvée.

– Rudement à la hauteur, votre discours, Twisdon, dit-il. Et maintenant vous allez revenir à la maison avec moi. Je suis tout seul, et si vous consentez à rester un jour ou deux, je vous montrerai à pêcher convenablement.

On nous servit un souper chaud – dont j'avais le plus grand besoin –, après quoi nous bûmes des grogs dans un vaste et gai fumoir, devant un feu de bois crépitant. Je jugeai l'heure venue de mettre cartes sur table. Les yeux de cet homme me disaient que je pouvais me fier à lui.

– Écoutez-moi, sir Harry, commençai-je. J'ai quelque chose de très important à vous dire. Vous êtes un charmant garçon, et je serai franc avec vous. Où diantre avez-vous pris le fétide galimatias que vous venez de débiter ce soir ?

Ses traits se décomposèrent.

– Était-ce donc si mauvais que ça ? demanda-t-il, navré. Cela ne me paraissait qu'un peu faible. J'en ai tiré le plus gros du *Progressive Magazine* et de brochures que mon agent électoral ne cesse de m'envoyer. Mais vous ne croyez réellement pas que l'Allemagne irait jamais nous faire la guerre ?

– Posez la même question dans six semaines et vous n'aurez pas besoin de réponse, fis-je. Si vous voulez bien me prêter votre attention une demi-heure, je vais vous raconter une histoire.

Je crois voir encore cette pièce claire avec ses murs garnis de trophées de chasse et de vieilles estampes, sir Harry debout et trépidant sur le devant de cheminée, et moi-même allongé dans un fauteuil, en train de parler. Je me figurais être dédou-

blé, debout à côté de moi-même, écoutant ma propre voix comme celle d'un étranger, et me demandant avec impartialité quel degré de croyance méritait mon récit. C'était la première fois que je disais à quelqu'un l'exacte vérité, ainsi qu'elle m'apparaissait, et cela me fit un bien énorme en donnant à mes yeux plus de consistance à la chose. Je n'omis aucun détail. Il sut tout concernant Scudder, et le laitier, et le calepin, et mes faits et gestes dans le Galloway. Mon récit l'empoignait de plus en plus, et il arpentait sans arrêt le devant de cheminée.

– Comme vous le voyez, terminai-je, vous avez reçu chez vous l'homme que l'on recherche pour l'assassinat de Portland Place. Votre devoir est d'envoyer votre auto chercher la police et de me livrer. Je ne pense pas en avoir pour fort longtemps en prison. Comme par hasard, j'attraperai bien un coup de couteau entre les côtes une heure ou deux après mon arrestation. Néanmoins c'est là votre devoir, en tant que citoyen respectueux de la loi. Peut-être d'ici un mois le regretterez-vous, mais vous n'avez aucune raison de prévoir le cas.

Il me considérait de son regard brillant et assuré.

– Quel était votre emploi en Rhodésie, Hannay ? demanda-t-il.

– Ingénieur des mines, répondis-je. J'ai réalisé là-bas une jolie fortune, et cette occupation m'a valu de bonnes heures.

– Une profession qui n'amollit pas trop les nerfs, n'est-ce pas ?

Je me mis à rire.

– Oh ! quant à ça, mes nerfs sont assez solides.

Je pris un couteau de chasse sur une étagère du mur, et exécutai le tour bien connu des Mashuanas, qui consiste à le jeter en l'air et à le rattraper entre les dents. Ce qui exige un cœur rudement chevillé.

Il me regarda en souriant.

– Je n'ai pas besoin de preuves. Je puis n'être qu'une bourrique à la tribune, mais je sais apprécier un homme. Vous n'êtes pas plus un assassin qu'un idiot, et je crois que vous m'avez dit la vérité. Je veux vous seconder. Voyons, que puis-je faire pour vous ?

– Primo, je désire que vous écriviez une lettre à votre oncle. Il faut que je me mette en rapport avec le personnel du gouvernement à une date antérieure au 15 juin.

Il se tortilla la moustache.

– Ça ne vous servira guère. Cette affaire regarde le Foreign Office, et mon oncle refusera de s'en occuper. D'ailleurs, vous ne le persuaderiez jamais. Non, je ferai mieux que cela. Je vais écrire au secrétaire permanent du Foreign Office. C'est mon parrain, et le meilleur qui soit. Que faut-il lui dire ?

Il se mit à une table et écrivit sous ma dictée. Je disais en substance que si un homme du nom de Twisdon (autant garder le pseudonyme) se présentait chez lui avant le 15 juin, il eût à lui faire bon accueil. Ledit Twisdon prouverait son identité en donnant le mot de passe « Pierre-Noire » et en sifflant l'air d'« Annie Laurie ».

– Bon, dit sir Harry. C'est là le style qui convient. Entre parenthèses mon parrain – il s'appelle sir Walter Bullivant – passera les fêtes de la Pentecôte à sa maison de campagne. Elle est voisine d'Artinswell-sur-Kennet… Voilà qui est fait. Et ensuite ?

– Vous êtes à peu près de ma taille. Prêtez-moi le plus vieux costume de cheviotte que vous ayez. N'importe quoi, pourvu que la teinte soit complètement différente de celle des vêtements que j'ai abîmés tantôt. Puis montrez-moi une carte de la région et expliquez-moi la configuration du pays. Enfin, si la police vient me chercher ici, vous n'avez qu'à montrer la voiture au fond du ravin. Si ce sont les autres, racontez-leur que j'ai pris l'express du sud après vous avoir vu.

Il fit, ou promit de faire, tout cela. Je rasai ce qui me restait de moustache, et m'introduisis dans un vieux complet de la teinte qu'on nomme, je crois, « mélange bruyère ». La carte me donna une idée de ma situation géographique, et m'instruisit de deux choses que je voulais connaître : où l'on pouvait rejoindre la grande voie ferrée du sud, et quelles étaient à proximité les régions les plus sauvages.

À 2 heures, mon hôte me tira du somme que je faisais dans le fauteuil du fumoir, et me conduisit, encore mal éveillé, sous la sombre nuit d'étoiles. Ayant déniché dans un hangar à outils une vieille bicyclette, il me la mit en mains.

– Première route à droite tout au bout de la sapinière, me recommanda-t-il. Au lever du jour, vous vous trouverez en pleine montagne. Là, je vous conseille de flanquer la bécane dans un fossé et de gagner la bruyère à pied. Vous pouvez passer huit jours au milieu des bergers, aussi en sûreté qu'au fin fond de la Papouasie.

Je pédalai activement sur les affreuses routes en gravier de la montagne, jusqu'à l'heure où l'aube fit pâlir le ciel. Quand le soleil se dégagea des brumes, je me trouvai dans un vaste monde de verdure, où des torrents dégringolaient de toutes parts, et que fermait un lointain horizon bleu. Là, du moins, je serais vite averti de l'approche de mes ennemis.

5

L'aventure du cantonnier à bésicles

Je m'assis sur le faîte même du partage des eaux, afin de me rendre compte de ma position.

Derrière moi la route s'élevait dans une longue crevasse de la montagne, qui formait la vallée supérieure de quelque cours d'eau considérable. Devant, c'était une étendue plate de peut-être un mille, toute piquetée de trous marécageux et hérissée de touffes d'herbe, au delà de laquelle la route dévalait abruptement par un autre ravin jusque dans une plaine dont les lointains s'estompaient dans un vague bleuté. À gauche et à droite, j'avais de verts sommets aux contours arrondis et aussi lisses qu'un crâne chauve, mais au sud – c'est-à-dire à main gauche – s'entrevoyaient au delà de hautes cimes couvertes de bruyère, où je reconnus le massif de montagnes que, d'après la carte, j'avais choisi comme retraite. J'étais sur le mamelon central d'un vaste pays surélevé, et je pouvais voir à plusieurs milles le moindre objet mouvant. Dans les prairies, à un demi-mille au-dessous de la route, derrière moi, fumait la cheminée d'une cabane, mais c'était là l'unique signe de vie humaine. Par ailleurs, rien que les appels des pluviers et le murmure de petits torrents.

Il était alors près de 7 heures, et comme je restais là immobile, je perçus une fois de plus le vrombissement aérien de mauvais augure. Je compris alors que mon poste d'observation pouvait tout aussi bien devenir une chausse-trape. Il n'y avait pas de quoi cacher une mésange, parmi ces vertes solitudes.

Immobile et résigné, j'entendis le ronflement se rapprocher. À la fin, je vis un aéroplane surgir de l'horizon sud. Il vo-

lait haut, mais sous mes yeux il s'abaissa de quelques cents pieds et se mit à décrire des orbes toujours plus étroits alentour du massif montagneux, exactement comme un faucon tourne avant de s'abattre. Son altitude décroissait toujours, et bientôt l'observateur du bord m'aperçut. Je vis l'un des deux occupants braquer sur moi ses jumelles.

Tout à coup il se mit à monter rapidement en spirale, et je ne tardai pas à le voir s'enfoncer de nouveau dans l'est et se réduire à un point dans l'azur du matin.

Cela m'inspira des réflexions cruelles. Mes ennemis m'avaient repéré, et ils ne tarderaient pas à me cerner. J'ignorais de quelles forces ils disposaient, mais ces forces ne pouvaient manquer d'être suffisantes. L'aviateur avait vu ma bicyclette, et il devait en conclure que je tenterais de fuir par la route. En ce cas, il me restait un espoir dans la bruyère, à droite ou à gauche. Je roulai la bécane à quelques cents mètres de la route, et la projetai dans une mare où elle s'enfonça parmi les roseaux et les renoncules aquatiques. Puis je grimpai sur un tertre d'où l'on découvrait les deux vallées. Rien ne bougeait sur le long ruban blanc qui y sinuait.

J'ai dit qu'il n'y avait pas de quoi cacher une souris dans tout le pays. À mesure que le jour s'avançait, la jeune lumière le baignait d'un éclat plus chaud, au point de me rappeler le veld sud-africain et sa touffeur embaumée. En autre temps, ce pays m'aurait plu, mais pour l'heure j'y étouffais. La libre bruyère n'était que les murs d'une prison, et l'air vif des montagnes, l'haleine d'un cachot.

Je jetai en l'air une pièce de monnaie : face, à droite ; pile, à gauche ; elle tomba face, et je me dirigeai vers le nord. En peu de temps j'arrivai sur le bord d'une arête qui formait la muraille terminale du plateau. Je découvrais la grand-route sur un espace de dix milles peut-être, et tout là-bas je crus voir un objet

mouvant, que je pris pour une auto. Par-delà l'arête s'étalait, onduleuse, la verte bruyère, qui se perdait dans des vallons boisés. Or, l'existence du veld m'a donné des yeux de lynx, et je vois des choses que la plupart des gens ne voient qu'à la lunette... Tout au bas de la pente, à une couple de milles, plusieurs hommes s'avançaient, en ligne comme des rabatteurs à la chasse. Je me renfonçai hors de vue derrière la ligne d'horizon. Cette direction m'étant interdite, il me fallait essayer des vraies montagnes du sud, par-delà la grand-route. L'auto que j'avais remarquée se rapprochait, mais il lui restait encore à franchir une bonne distance, aggravée de plusieurs côtes très fortes. Je pris ma course à toute vitesse, ne me redressant que dans les creux, et tout courant je ne cessais de surveiller la pente de la montagne devant moi. Illusion ou réalité, je croyais voir des personnages – un, deux, plus peut-être – se mouvoir dans un ravin de l'autre côté du torrent...

Quand on est bloqué de toutes parts dans une pièce de terrain, il n'y a plus qu'une chance d'échapper. On doit rester sur place, et laisser les ennemis chercher en vain. Voilà ce que me disait le bon sens ; mais comment diable échapper aux recherches sur cette espèce de table rase ? Je n'aurais pas hésité à m'enterrer jusqu'au cou dans la vase, ou à rester sous l'eau, ou à grimper sur la plus haute branche. Mais il n'y avait pas la moindre brindille de bois ; les trous marécageux n'étaient que des mares minuscules, le torrent, un simple filet d'eau. Il n'y avait rien que la courte bruyère, et le flanc pelé de la montagne, et la grand-route blanche.

Ce fut alors que dans un repli caché de la route, devant un tas de cailloux, je rencontrai le cantonnier.

Il venait tout juste d'arriver, et battait mollement du marteau. Il me regarda d'un œil vitreux, et bâilla.

– Maudit soit le jour où j'ai abandonné la culture ! lança-t-il, comme parlant à l'univers. Au moins je ne dépendais de personne, alors. À présent, me voilà l'esclave du gouvernement, enchaîné à la route, avec des yeux malades et des reins en compote.

Il souleva son marteau, cassa un caillou, rejeta l'outil en jurant, et se mit les deux mains sur les oreilles.

– Miséricorde ! ma tête éclate ! s'écria-t-il.

C'était un hirsute personnage, à peu près de ma taille, mais fort voûté, avec une barbe de huit jours au menton, et le nez chaussé de grosses bésicles de corne.

– Je n'en peux plus ! s'écria-t-il de nouveau. Que l'inspecteur me signale, tant pis ! je retourne à mon lit.

Je l'interrogeai sur la nature de son mal, bien que la cause en fût assez claire.

– Mon mal, c'est que j'ai bu. Ma fille Mary s'est mariée hier, et on a dansé jusqu'à 4 heures du matin sur l'aire. Moi, je suis resté à boire avec d'autres, et voilà. Je voudrais n'avoir jamais vu la couleur du vin.

Je lui concédai qu'il ferait mieux d'aller se remettre au lit.

– C'est facile à dire, geignit-il. Mais j'ai reçu hier soir une carte postale m'annonçant que le nouvel inspecteur des ponts et chaussées ferait sa tournée aujourd'hui. Il va venir et ne me trouvera pas, ou bien il me trouvera soûl, et de toute façon je suis fichu. Je vais retourner me coucher et je dirai que je suis malade, mais je crains que ça ne prenne pas, car on connaît mon genre de maladie.

Il me vint une inspiration.

– Est-ce que ce nouvel inspecteur vous connaît ? demandai-

– Lui ? pas du tout. Il n'y a pas huit jours qu'il est en place. Il court de tous côtés dans son auto de malheur, et vous dénicherait au fond d'une coquille d'escargot.

– Où est votre maison ? demandai-je.

Et il me montra d'un doigt vacillant la cabane au bord du torrent.

– Eh bien ! retournez vous coucher, déclarai-je, et dormez tranquille. Je vais prendre votre emploi pour un moment et je verrai l'inspecteur.

Il me regarda avec ahurissement ; puis quand l'idée eut pénétré dans sa cervelle embaumée, un sourire hébété d'ivrogne s'épanouit sur son visage.

– Vous êtes un bougre ! s'écria-t-il. Ça s'arrange très bien. Comme j'ai fini ce tas de cailloux, vous n'aurez plus à en casser ce matin. Prenez seulement la brouette, et ramenez des pierres de la carrière là-bas, assez pour faire un autre tas demain. Je m'appelle Alexander Turnbull, il y a sept ans que je fais ce métier, et avant ça j'ai été vingt ans cultivateur sur les bords de la Leithen Water. Mes amis m'appellent Boit-sans-soif, ou bien encore Quat-z'yeux, parce que je porte des bésicles, à cause de ma mauvaise vue. Vous n'aurez qu'à parler poliment à l'inspecteur, et lui dire « sir », et il n'en demandera pas plus. Je serai de retour à midi.

Je lui empruntai ses bésicles et son vieux chapeau crasseux ; je dépouillai veste, gilet, col, et les lui donnai à emporter

chez lui ; je lui empruntai aussi son mauvais tronçon de pipe en terre pour compléter l'accoutrement. Il m'indiqua mes modestes fonctions, et sans plus de façon partit au trot vers son lit. Bien que le lit fût son objectif principal, je suppose qu'il lui restait en outre un vieux fond de bouteille. Je fis des vœux pour qu'il arrivât sans encombre sous son toit avant l'entrée en scène de mes bons amis.

Après quoi je me mis en devoir de rendre ma toilette plus conforme à mon rôle. J'ouvris le col de ma chemise – une vulgaire chemise bleue à carreaux blancs comme en portent les terrassiers – et mis au jour un cou plus basané que celui d'un rétameur ambulant. Je roulai mes manches jusqu'au coude, révélant ainsi des avant-bras dignes d'appartenir à un forgeron, brûlés de soleil et sillonnés de vieilles cicatrices. Je saupoudrai avec la poussière de la route mes bottines et mes jambes de pantalon, relevant celles-ci et les liant au-dessus du genou à l'aide d'une ficelle. Puis je travaillai ma figure. Avec une poignée de poussière je traçai une démarcation de crasse autour de mon cou, à l'endroit où étaient censées s'arrêter les ablutions dominicales de Mr Turnbull. J'enduisis également d'une bonne couche de poussière le hâle de mes joues. Comme les yeux d'un cantonnier ne peuvent manquer d'être un peu enflammés, j'eus soin d'introduire de la poussière dans les miens, et leur donnai un aspect chassieux en me les frottant vigoureusement.

Les sandwiches que j'avais reçus de sir Harry étaient restés dans ma veste, mais la collation du cantonnier, emballée dans un mouchoir rouge, se trouvait à ma disposition. Je mangeai avec grand plaisir plusieurs grosses tranches de pain bis et de fromage, et bus une partie du thé froid. Le mouchoir contenait encore, noué d'une ficelle et adressé à Turnbull, un journal local – apparemment destiné à charmer les loisirs de la sieste. Je refis le paquet, et déposai le journal bien en vue à côté.

Mes bottines ne me satisfaisaient pas, mais au moyen de quelques bons coups de pied parmi les cailloux je leur donnai cet aspect granité qui caractérise la chaussure du cantonnier. Puis je mordis mes ongles et les éraflai, si bien que les bords en étaient tout abîmés et irréguliers. Aucun détail ne devait échapper aux gens contre qui j'étais en lutte. Je cassai un de mes cordons de souliers et le rattachai par un nœud grossier, puis je desserrai l'autre, en sorte que mes épaisses chaussettes débordaient par-dessus les tiges. Toujours aucune trace de qui que ce fût sur la route. L'auto que j'avais remarquée une demi-heure auparavant avait dû faire demi-tour.

Ma toilette terminée, j'empoignai la brouette et commençai à faire la navette jusqu'à la carrière, située à une centaine de mètres.

Un vieux batteur d'estrade que j'ai connu en Rhodésie, et qui avait fait en son temps de bien drôles de choses, me disait une fois que le secret pour bien jouer un rôle était de se croire devenu réellement le personnage. En conséquence, je me dépouillai de toute autre pensée pour m'absorber dans une seule : à savoir, l'entretien des routes. Je vis ma demeure dans la petite cabane blanche. J'évoquai les années où j'étais cultivateur sur les bords de la Leithen Water, je contraignis mon esprit à convoiter amoureusement le sommeil dans un lit en armoire, et une bouteille de whisky à bon marché. Toujours rien n'apparaissait sur la longue route blanche.

De temps à autre un mouton s'écartait de la bruyère pour venir me contempler. Un héron, à tire-d'ailes, s'abattit dans une vasque du torrent et se mit à pêcher, sans plus s'occuper de moi que si j'eusse été une borne milliaire. J'allais toujours brouettant mes charges de cailloux, avec la pesante dégaine du professionnel. Je ne tardai pas à suer, et la poussière de mon visage se changea en un enduit solide et tenace. Je comptais déjà les heu-

res à subir jusqu'au soir, où la nuit viendrait mettre fin à la besogne monotone de Mr Turnbull.

Tout à coup une voix cinglante m'interpella de la route, et en levant les yeux je vis une petite Ford à deux places, et un jeune homme à figure ronde et en chapeau melon.

– C'est vous, Alexander Turnbull ? demanda-t-il. Je suis le nouvel inspecteur des ponts et chaussées du comté. Vous habitez Blackhopefoot et vous êtes chargé de la section comprise entre Laidlaw-byres et Riggs ? Bien. Un joli bout de route, Turnbull, et pas mal entretenu. Un peu mou, à un mille d'ici, et les bas-côtés ont besoin d'être désherbés. Voyez à vous en occuper. Bonjour. Vous me reconnaîtrez la prochaine fois que vous me verrez.

D'évidence, ma simulation était assez bonne pour le redouté inspecteur. Je me remis au travail, et vers la fin de la matinée j'eus la distraction d'un peu de passage. Une carriole de boulanger affronta la montagne, et me vendit un sachet de pains d'épices que je bourrai à tout hasard dans ma poche de pantalon. Puis passa un troupeau suivi de son berger, qui m'inquiéta un peu en me demandant tout haut :

– Et Quat-z'yeux, qu'est-ce qu'il devient ?

– Il est dans son lit, avec la colique, répondis-je.

Et le troupeau s'éloigna.

Aux environs de midi, une grosse auto dévala de la montagne, me dépassa et s'arrêta cent mètres plus bas. Ses trois occupants descendirent comme pour se dégourdir les jambes, et vinrent flâner de mon côté.

De ces hommes, j'en reconnaissais deux pour les avoir vus par la fenêtre de l'auberge du Galloway – un grand brun mince et un autre bedonnant et souriant. Le troisième avait l'air d'un homme du pays – un vétérinaire, peut-être, ou un petit fermier. Il portait une culotte cycliste de confection, et ses yeux enfoncés luisaient, attentifs comme ceux d'une poule.

– Salut, dit ce dernier. C'est un métier joliment commode que vous faites là.

Je n'avais pas levé les yeux à leur approche, mais sur cette interpellation je redressai lentement et péniblement le dos, à la manière des cantonniers ; crachai vigoureusement, à la manière des Écossais du bas peuple ; et les considérai un moment avant de répondre. J'affrontai trois paires d'yeux auxquels rien n'échappait.

– Il y a des métiers pires et il y en a de meilleurs, prononçai-je sentencieusement. Pour moi, j'aimerais mieux faire comme vous, rester assis sur mon derrière toute la journée dans ces bons coussins. C'est vous qui massacrez mes routes avec vos satanées autos. Si le monde allait comme il doit, on vous forcerait à réparer ce que vous démolissez.

L'homme à l'œil luisant tiqua sur le journal posé à côté du paquet de Turnbull.

– Je vois que vous recevez les journaux assez vite, dit-il. Je jetai sur la feuille un regard négligent.

– Ouais, assez vite. Étant donné que cette feuille est parue samedi dernier, je ne l'ai que six jours en retard.

Il la ramassa, regarda l'adresse, et la reposa. L'un de ses compagnons examinait mes bottines, et d'un mot en allemand il appela sur elles l'attention de mon interlocuteur.

– Vous avez bon goût pour vos chaussures, fit-il. Celles-ci n'ont sûrement pas été fabriquées par un savetier de village.

– Comme vous dites, répliquai-je promptement. Elles ont été fabriquées à Londres. Je les ai eues du monsieur qui était ici l'an dernier pour la chasse. Comment s'appelait-il déjà ?

Et je me grattai la tête d'un air préoccupé.

De nouveau le maigre parla en allemand.

– Partons, dit-il. Ce garçon est franc.

Ils me posèrent une dernière question :

– Avez-vous vu passer quelqu'un, ce matin de bonne heure ? Il était peut-être à bicyclette ou peut-être à pied.

Je faillis donner dans le panneau, et leur raconter une histoire de cycliste qui serait passé à toute vitesse au petit jour. Mais j'eus l'esprit de voir le danger. Je fis semblant de réfléchir profondément.

– Je ne me suis pas levé très tôt, repris-je. Voyez-vous, ma fille s'est mariée hier, et nous nous sommes couchés tard. Je suis sorti de la maison qu'il pouvait être 7 heures, et il n'y avait personne sur la route à ce moment. Depuis que je suis monté ici, j'ai vu passer tout juste le boulanger et le berger de Ruchill, en plus de vous autres, messieurs.

L'un d'eux m'offrit un cigare, que je flairai respectueusement et fourrai dans le paquet de Turnbull. Ils remontèrent en voiture, et je les perdis de vue au bout de trois minutes.

Mon cœur bondit de soulagement, mais je continuai à brouetter mes cailloux. Je n'eus pas tort, car dix minutes plus tard l'auto repassa, et l'un de ses occupants me fit de la main un signe d'adieu. Ces nobles seigneurs ne laissaient rien au hasard.

J'achevai le pain et le fromage de Turnbull, et ne tardai pas à compléter le tas de cailloux. La suite m'inquiétait. Je ne pouvais faire indéfiniment ce métier de cantonnier. Une miséricordieuse providence avait retenu jusque-là Mr Turnbull sous son toit, mais s'il rentrait en scène, il y aurait du grabuge. Je soupçonnai que le cordon d'investissement se resserrait autour de la vallée, et que, dans quelque direction que je m'en allasse, je me heurterais à des questionneurs. Mais il me fallait sortir de là. Personne n'a les nerfs assez robustes pour supporter plus d'un jour d'être ainsi épié.

Je restai à mon poste jusque vers 5 heures. J'avais alors résolu de gagner à la nuit tombée la cabane de Turnbull et de me risquer à franchir les montagnes à la faveur de l'obscurité. Mais tout à coup une nouvelle auto arriva sur la route et ralentit à quelques mètres de moi. La brise se levait, et l'occupant voulait allumer une cigarette.

C'était une voiture de tourisme, dont un assortiment de bagage encombrait l'intérieur. Un seul homme s'y trouvait, et par un singulier hasard, je le connaissais. Il s'appelait Marmaduke Jopley, et faisait l'opprobre de la création. C'était une sorte de louche agent de change, dont la spécialité consistait à cultiver les fils aînés, les jeunes pairs riches et les vieilles dames évaporées. « Marmie » était, paraît-il, un personnage bien connu dans les bals, les semaines de polo et les maisons de campagne. Mais cet habile maître chanteur eût rampé un mille à plat ventre pour complaire à tout individu possédant un titre ou un million. Je dus m'adresser pour affaires à sa maison, lors de mon arrivée à Londres, et il m'invita aimablement à dîner à son club. Une fois là, il en vint bien vite aux confidences, et me rebattit les oreilles

de ses duchesses, tant et si bien que son snobisme m'écœura. Je demandai par la suite à quelqu'un comment il se faisait que personne ne lui flanquât le pied au derrière, et il me fut répondu que les Anglais respectaient le sexe faible.

Quoi qu'il en fût, je l'avais alors devant moi, tiré à quatre épingles, dans une belle auto neuve, et en chemin apparemment pour aller rendre visite à l'un ou l'autre de ses amis distingués. Une brusque foucade me prit, et en un clin d'œil je sautai dans la voiture et empoignai mon homme par l'épaule.

– Hello, Jopley ! m'exclamai-je. Quelle bonne rencontre, mon gars !

Il fut pris d'une frousse abominable. Il me regarda bouche bée.

– Qui diable êtes-vous ? haleta-t-il.

– Je m'appelle Hannay, répliquai-je. Retour de Rhodésie, souviens-toi.

– Bon Dieu ! L'assassin ! fit-il d'une voix étranglée.

– Tout juste. Et il va commettre un second assassinat, mon bon, si tu ne fais pas comme je te le dis. Retire ce paletot et donne-le-moi. Cette casquette, également.

Abruti de terreur, il obéit. Par-dessus mon pantalon sale et ma chemise grossière je revêtis son élégant paletot de chauffeur, que je boutonnai jusqu'en haut afin de cacher les défectuosités de mon col. J'enfonçai la casquette sur ma tête, et complétai ma tenue par ses gants. Le poudreux cantonnier fut en une minute métamorphosé en l'un des touristes les plus élégants d'Écosse. Sur la tête de Mr Jopley je collai l'inénarrable couvre-chef de Mr Turnbull, avec défense d'y toucher.

Puis, non sans peine, je tournai la voiture. Mon dessein était de refaire le chemin qu'il venait de parcourir, car mes surveillants, pour l'avoir déjà vu, le laisseraient sans doute passer sans objection, et la tête de Marmie offrait quelque analogie avec la mienne.

– Maintenant, mon petit, lui dis-je, tu vas rester tranquille comme un enfant bien sage. Je ne te veux pas de mal. Je ne fais qu'emprunter ta bagnole pour une heure ou deux. Mais si tu me joues des tours, et surtout si tu ouvres le bec, aussi sûr que Dieu me voit je te mords le cou. Compris ?

Je goûtai beaucoup cette promenade vespérale. Nous descendîmes la vallée pendant une huitaine de milles, traversâmes un village ou deux, et je ne pus m'empêcher de remarquer plusieurs individus d'aspect louche qui flânaient le long de la route. C'étaient là les surveillants qui auraient eu beaucoup à me dire s'ils m'avaient vu en un autre costume ou en une autre compagnie. Dans le fait, ils me regardèrent sans insister. L'un d'eux toucha sa casquette en guise de salut, et je lui répondis aimablement.

À la brune, je m'engageai dans une vallée transversale qui, d'après mes souvenirs de la carte, menait vers une partie déserte de la montagne. Bientôt les villages se raréfièrent, puis les fermes, et puis même les dernières cabanes. À la fin, nous atteignîmes une lande solitaire où la nuit obscurcissait peu à peu le couchant reflété par les mares fangeuses. En ce lieu nous fîmes halte, je tournai obligeamment la voiture, et restituai ses effets à Mr Jopley.

– Mille remerciements, lui dis-je. Vous êtes plus utile que je ne le croyais. Maintenant, filez prévenir la police.

Je m'assis sur le versant de la hauteur, et tout en regardant décroître les feux arrière, je réfléchis aux divers genres de crimes que j'avais déjà collectionnés. Contrairement à l'opinion générale, je n'étais pas un assassin, mais j'étais devenu un infâme menteur, un éhonté imposteur, et un voleur de grand chemin avec une prédilection marquée pour les autos de prix.

6

L'aventure de l’archéologue chauve

Je passai la nuit à l'abri d'un rocher sur une terrasse du versant de montagne où la bruyère poussait molle et fournie. Gîte plutôt froid, car je n'avais ni veste ni gilet. Ceux-ci se trouvaient sous la garde de Mr Turnbull, comme le petit calepin noir de Scudder, ma montre et – le pis de tout – ma pipe et ma blague à tabac. Seul mon argent m'accompagnait dans ma ceinture, avec une bonne demi-livre de pains d'épices dans ma poche de pantalon.

Je soupai d'une moitié de ces gâteaux, et en m'insinuant profondément dans la bruyère, je réussis à me réchauffer un peu. J'avais repris courage, et commençais à goûter cette folle partie de cache-cache. Jusque-là, une chance miraculeuse m'avait favorisé. Le laitier, l'aubergiste lettré, sir Harry, le cantonnier, et ce crétin de Marmie, tout cela était l'œuvre d'une bonne fortune immédiate. Ce premier succès me donnait en quelque sorte l'impression que je finirais bien par m'en tirer.

Mon principal tourment était une faim abominable. Quand un Juif de la City se tire un coup de revolver et qu'on fait une enquête, les journaux racontent toujours que le défunt avait « mangé un repas copieux ». Je me fis la réflexion qu'on n'en dirait pas autant de moi, si je me cassais le cou dans un trou de marais. Je me mettais à la torture – car les gâteaux de pain d'épices ne faisaient qu'accentuer ma pénible vacuité – avec les réminiscences de toutes les bonnes mangeailles dont à Londres j'avais fait fi. Par exemple les croustillantes saucisses de Paddock et ses savoureux émincés de lard, et ses moelleux œufs pochés – combien de fois m'en étais-je détourné avec dédain ! Et

ces côtelettes, spécialité du club, et ce jambon merveilleux figurant au menu froid, comme mon âme aspirait vers eux ! Mon désir flottait entre toutes les variétés existantes de comestibles, et il se fixa définitivement sur un bifteck de marchand de vin et un quart de brune avec un « Welsh rabbit » pour suivre. Dans l'attente sans espoir de ces délices, je m'endormis.

Je m'éveillai une heure avant l'aube, tout roidi et glacé. Il me fallut un moment pour me rappeler ma situation, car je m'étais endormi très fatigué et d'un sommeil pesant. Je vis d'abord le pâle ciel bleu à travers un lacis de bruyère, puis un grand pan de montagne, et enfin mes propres bottines correctement disposées dans un buisson de ronce. Je me dressai sur les coudes et jetai un coup d'œil dans la vallée, et ce simple coup d'œil me fit lacer mes bottines en toute hâte.

Car il y avait des hommes là-bas, à moins d'un quart de mille, égaillés en éventail sur le versant de la hauteur, en train de battre la bruyère. Marmie n'avait pas été long à chercher sa vengeance.

Je quittai ma terrasse en rampant et me dissimulai derrière un rocher ; puis de là je gagnai une crevasse peu profonde qui coupait en biais le flanc de la montagne. Cette crevasse me conduisit bientôt dans l'étroite gorge d'un torrent, par laquelle je me hissai jusqu'au sommet de l'arête. De là, je regardai en arrière, et vis que l'on ne m'avait pas encore aperçu. Mes ennemis fouillaient méthodiquement le versant de la montagne et s'élevaient peu à peu.

Caché derrière la ligne d'horizon, je courus, l'espace peut-être d'un demi-mille, jusqu'au moment où je m'estimai parvenu à hauteur de l'extrémité supérieure du ravin. Alors je me montrai, et fus découvert à l'instant par l'un des rabatteurs, qui avertit ses collègues. J'entendis s'élever des appels, et vis la ligne de recherche modifier sa direction. Je fis semblant de battre en

retraite au long de la crête, mais en réalité je revins sur mes pas, et en vingt minutes je fus de retour derrière l'arête dominant l'endroit où j'avais dormi. De ce poste, j'eus la satisfaction de voir la poursuite, complètement égarée sur une fausse piste, refluer sur la montagne jusqu'au plus haut du ravin.

J'avais devant moi tout un choix de chemins, et je me décidai pour une arête qui faisait un angle avec celle où j'étais, et qui par conséquent mettrait bientôt un profond ravin entre moi et mes ennemis. L'exercice m'avait réchauffé le sang, et je commençais à m'amuser beaucoup. Sans m'arrêter, je déjeunai des restes poudreux des pains d'épices.

Je connaissais très mal le pays, et n'avais pas idée de ce que j'allais faire. Je me fiais à la vigueur de mes jambes, mais je me rendais compte que ceux qui me poursuivaient connaissaient bien la topographie des lieux, et que mon ignorance m'handicapait fortement. Je voyais devant moi une mer de montagnes, s'élevant très haut dans le sud, mais vers le nord s'abaissant par vastes ondulations entrecoupées de vaux larges et peu profonds. L'arête que j'avais choisie s'abaissait, un mille ou deux plus loin, vers une lande qui formait comme une sorte de poche entre les hauteurs. Cette direction me semblait aussi bonne à prendre qu'une autre.

Mon stratagème m'avait procuré une bonne avance – de quelque vingt minutes – et j'avais déjà mis derrière moi la largeur d'un ravin lorsque je vis surgir les premières têtes de mes poursuivants. La police avait sans nul doute requis la coopération des talents locaux, et les hommes que je pus voir avaient l'apparence de bergers ou de gardes-chasse. Ils poussèrent une clameur en m'apercevant, et je les saluai de la main. Deux plongèrent dans le ravin et commencèrent à escalader mon arête, tandis que les autres restaient de leur côté de la montagne. Je me figurais prendre part à ce jeu de collégiens qu'on nomme « la poursuite ».

Mais le jeu ne tarda point à dégénérer. Ces gars derrière moi, des hommes robustes, étaient sur leur bruyère natale. En me retournant, je vis que trois seulement venaient sur moi en droite ligne, et je supposai que les autres faisaient un détour afin de me couper le chemin. Mon défaut de connaissance des lieux risquait fort de causer ma perte, et je résolus de quitter ce labyrinthe de ravins pour la poche de lande que j'avais vue des hauteurs. Il me fallait pour cela augmenter mon avance afin de me débarrasser d'eux, et je crus la chose faisable, à la condition de trouver un terrain propice. Avec du couvert, j'aurais essayé de l'affût, mais sur ces pentes dénudées on eût distingué une mouche à un mille. Je ne devais mettre mon espoir que dans la vigueur de mes jambes et dans la solidité de mes poumons, mais il me fallait pour les utiliser un terrain plus facile, car je n'avais pas le pied montagnard. Ah ! posséder ici un bon poney afrikander !

Je donnai un grand effort et quittai mon arête pour m'enfoncer dans la lande avant qu'aucune forme humaine eût surgi de la crête derrière moi. Je franchis un torrent, et arrivai sur une grande route qui faisait communiquer deux vallées. Devant moi s'étendait un large espace de bruyère en pente dont le sommet se couronnait d'un maigre plumeau d'arbres. Dans le talus longeant la route s'ouvrait un portail, d'où un sentier envahi d'herbes menait sur la première ondulation de la lande.

J'escaladai le talus et suivis le sentier. Au bout de cent mètres – sitôt hors de vue de la grande route – l'herbe cessait et il devenait un chemin très respectable, entretenu avec un soin évident. Nul doute qu'il allât à une maison, et l'envie me vint de faire comme lui. Jusque-là, ma veine s'était maintenue, et il se pouvait que ma meilleure chance m'attendît dans cette habitation écartée. En tout cas il y avait là-bas des arbres, et par conséquent du couvert.

Au lieu de suivre le chemin, je pris le lit du torrent qui coulait à sa droite, où la fougère poussait dru et dont les berges surélevées formaient un abri passable. Ma prudence était justifiée, car je n'eus pas plus tôt gagné ce creux qu'en me retournant je vis la meute surgir au sommet de l'arête d'où je venais de descendre.

Je cessai alors de me retourner ; je n'en avais pas le loisir. Je courais le long du torrent, me baissant aux endroits découverts, et la plupart du temps à gué dans l'eau peu profonde. Je rencontrai une maisonnette abandonnée avec les restes d'une meule de tourbe, et un jardin envahi de végétations folles. Puis j'arrivai dans une prairie fraîchement coupée, et aussitôt après sur la lisière d'un bosquet de sapins courbés par le vent. De là je vis les cheminées de la maison qui fumaient à quelque cent mètres sur ma gauche. J'abandonnai le torrent, franchis un autre talus – au-delà duquel j'eus sous les pieds, quasi sans m'y attendre, une pelouse négligée. Un regard en arrière m'apprit que j'étais hors de vue de la meute, laquelle n'avait pas encore dépassé la première ondulation de la lande.

La pelouse était très négligée, taillée non à la tondeuse mécanique mais à la faux, et ornée de massifs de rhododendrons broussailleux. Un couple de coqs de bruyère, oiseaux qu'on voit peu dans les jardins, s'envola à mon approche. La maison en face de moi était la ferme banale des pays de lande, mais il s'y accolait une annexe plus prétentieuse blanchie à la chaux. Cette aile se prolongeait par une véranda vitrée, où derrière les carreaux je vis un gentleman âgé qui me regardait avec mansuétude.

Je franchis la bordure de grossier cailloutis et pénétrai dans la véranda par la porte ouverte. L'intérieur formait une pièce agréable, des vitres d'un côté, et de l'autre une muraille de livres. D'autres bouquins s'entrevoyaient dans la pièce suivante. Sur le sol, en guise de meubles, reposaient des vitrines comme

on en voit dans les musées, pleines de monnaies et de bizarres ustensiles de pierre.

Il y avait dans le milieu un bureau américain, et assis à ce bureau, devant des papiers et des volumes ouverts, se tenait le paterne vieux gentleman. Sa figure était ronde et luisante, comme celle de Mr Pickwick, de grosses lunettes chevauchaient le bout de son nez, et le dessus de son crâne était aussi lisse et dénudé qu'un cul de bouteille. À mon entrée, il ne fit pas un mouvement, mais haussa ses placides sourcils, et attendit que je prisse la parole.

Il n'était guère facile, ayant à peine cinq minutes de répit, d'expliquer à un inconnu qui j'étais et ce que je désirais, et d'obtenir son assistance. Je ne l'essayai pas. L'œil de cet homme me parut si vif et perspicace, que je fus incapable de trouver un mot. Je restai à le contempler en balbutiant.

– Vous avez l'air pressé, mon garçon, dit-il avec calme.

D'un signe de tête je désignai la fenêtre. Elle donnait vue sur la lande par une trouée dans le bosquet, et révélait à un mille de distance plusieurs personnages qui s'avançaient à travers la bruyère.

– Ah ah ! je vois, dit-il.

Et s'emparant d'une paire de jumelles marines, il examina tranquillement les personnages.

– On fuit la justice, hein ? Eh bien ! nous étudierons l'affaire à loisir. En attendant je m'oppose à voir mon domicile envahi par ces lourdauds de policiers campagnards. Entrez dans mon cabinet, vous y verrez deux portes en face de vous. Prenez celle de gauche et enfermez-vous. Vous serez parfaitement en sûreté.

Et cet homme extraordinaire se remit à écrire.

Je suivis ses instructions et me trouvai dans une petite chambre noire à odeur de produits chimiques, et éclairée uniquement par une étroite lucarne tout en haut de la muraille. La porte s'était refermée derrière moi avec un déclic métallique, telle une porte de coffre-fort. Une fois de plus je rencontrais un asile inespéré.

Néanmoins je ne me sentais pas à mon aise. Il y avait dans ce vieux gentleman un quelque chose qui m'intriguait et qui m'effrayait presque. Il avait été trop aimable et trop accueillant : on eût dit qu'il m'attendait. Et son regard m'avait paru terriblement perspicace.

Aucun bruit ne me parvenait dans cette pièce obscure. Rien n'empêchait que les policiers fussent en train de fouiller la maison, et dans ce cas ils voudraient savoir ce qu'il y avait derrière cette porte. Je tâchai de m'armer de patience, et d'oublier la faim qui me tourmentait.

Puis je vis la chose sous un jour plus sympathique. Le vieux gentleman ne pouvait décemment me refuser à manger, et je me mis à évoquer mon déjeuner. Des œufs au lard me suffiraient à la rigueur, mais il me fallait tout un quartier de lard et un demi-cent d'œufs. Et alors, tandis que cette perspective me mettait l'eau à la bouche, il se fit un déclic, et la porte s'ouvrit.

Je me retrouvai au grand jour, et vis dans la pièce qu'il nommait son cabinet, le maître de la maison assis dans un fauteuil et me considérant d'un œil singulier.

– Sont-ils partis ? demandai-je.

– Ils sont partis. Je leur ai persuadé que vous aviez franchi la montagne. Je ne veux pas que la police s'interpose entre moi et quelqu'un dont je suis enchanté de faire la connaissance. Voici un matin heureux pour vous, monsieur Richard Hannay.

Tandis qu'il parlait, ses paupières tressaillirent et parurent s'avancer un peu au-dessus de ses yeux gris perçants. Je me rappelai dans un éclair l'expression qu'avait eue Scudder en me décrivant l'homme qu'il redoutait le plus au monde. Cet homme, d'après lui, « pouvait s'encapuchonner les yeux à la manière d'un épervier ». Et je compris que je m'étais jeté tête baissée dans le quartier-général de l'ennemi.

Mon premier mouvement fut d'étrangler le vieux scélérat et de gagner le large. Il parut deviner mon intention, car il sourit aimablement, et d'un signe de tête me montra la porte derrière moi. Je me retournai, et vis deux serviteurs qui me tenaient sous leurs revolvers.

Il savait mon nom, mais il ne me connaissait pas de vue. Et cette réflexion, en me traversant l'esprit, m'inspira un faible espoir.

– Je ne sais ce que vous voulez dire, répliquai-je avec rudesse. Qui donc appelez-vous Richard Hannay ? Je m'appelle Ainslie.

– Tiens tiens ! fit-il, souriant toujours. Mais bien entendu vous avez plusieurs noms. Nous n'allons pas nous chicaner pour un de plus ou de moins.

Je m'étais ressaisi, et je m'avisai que ma tenue, sans veste ni gilet ni col, ne me dénonçait du moins pas. J'affectai mon air le plus rogue, et haussai les épaules.

– Je comprends que vous allez me livrer pour finir, et j'appelle ça un sacré sale tour. Bon Dieu ! je voudrais n'avoir jamais vu cette maudite auto ! Tenez, voici l'argent, et que le diable vous emporte !

Et je jetai sur la table quatre souverains.

Il ouvrit un peu les yeux.

– Oh ! que non, je ne vais pas vous livrer. Mes amis et moi nous avons un petit compte à régler en particulier avec vous, et voilà tout. Vous en savez un peu trop, monsieur Richard Hannay. Votre habileté comme acteur est grande, mais il vous reste des progrès à faire.

Il parlait avec assurance, mais je voyais le doute poindre dans son esprit.

– Ah ! pour l'amour de Dieu, assez de boniments ! m'écriai-je. Tout se met contre moi. Je n'ai eu que de la déveine depuis mon débarquement à Leith. Quel mal fait un pauvre diable qui a le ventre vide, de ramasser un peu d'argent qu'il trouve dans une auto décarcassée ? Voilà tout ce que j'ai fait, et pour cela je suis turlupiné depuis deux jours par ces bougres de policiers sur ces bougresses de montagnes. Je vous jure que j'en ai assez. Vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, vieux frère. Ned Ainslie n'a plus le courage de lutter.

Je vis que le doute gagnait du terrain.

– Voulez-vous avoir l'obligeance de me faire le récit de vos derniers faits et gestes ? me demanda-t-il.

– J'en suis incapable, patron, fis-je sur le ton pleurnichard d'un authentique mendigot. Je n'ai rien eu à me mettre sous la

dent depuis deux jours. Donnez-moi d'abord un morceau à manger, et puis vous saurez la vérité vraie.

Ma faim devait se lire sur mon visage, car il fit signe à l'un des deux hommes du seuil. Un bout de pâté froid et un verre de bière furent déposés devant moi, et je les engloutis avec une avidité bestiale – ou plutôt avec l'avidité de Ned Ainslie, car je soutenais mon rôle. Au beau milieu de mon repas, il m'adressa tout à coup la parole en allemand, mais je levai vers lui un visage inexpressif autant qu'un mur de pierre.

Puis je lui contai mon histoire – comme quoi j'avais une semaine auparavant débarqué à Leith d'un navire d'Arkhangel, et faisais route par l'intérieur des terres pour aller rejoindre mon frère à Wigtown. Je me trouvais à court de galette – à la suite d'une bordée, laissai-je entendre – et j'étais absolument à sec lorsque je rencontrai un trou dans une haie, et regardant par ce trou, aperçus une grosse auto couchée dans le torrent. Étant descendu voir de quoi il retournait, je découvris trois souverains éparpillés sur le siège et un autre sur le plancher. Il n'y avait personne aux environs ni aucune trace de propriétaire, aussi j'empochai la galette. Mais de façon ou d'autre la justice m'avait pisté. Lorsque je voulus changer un souverain dans la boutique d'un boulanger, la femme se mit à crier au voleur, et un peu plus tard, tandis que je me débarbouillais dans un torrent, je faillis être pincé, et ne m'échappai qu'en abandonnant ma veste et mon gilet.

– Ils peuvent reprendre leur argent, m'écriai-je, pour ce que j'en suis devenu plus gras. Ces buveurs de sang ne s'en prennent jamais qu'aux pauvres bougres. Tenez, si c'était vous, patron, qui aviez trouvé les jaunets, personne ne vous aurait rien dit.

– Vous faites un bon menteur, Hannay, me dit-il.

Je me mis en rage.

– Vous m'embêtez à la fin, nom d'un tonnerre ! Je vous répète que je m'appelle Ainslie, et que de ma vie je n'ai jamais entendu parler de quelqu'un nommé Hannay. J'aimerais encore mieux la police que vous, avec vos Hannay et vos trucs de larbins à pistolets... Mais non, patron, je n'ai rien dit. Je vous suis très obligé de la boustifaille, et je vous remercierai de me laisser aller, maintenant que la voie est libre.

De toute évidence il était fort embarrassé. Il faut comprendre qu'il ne m'avait jamais vu, et mon aspect devait différer considérablement de mes photographies, à supposer qu'il en ait eu une en main. À Londres, j'étais très correct et bien habillé, et ici j'étais un vulgaire chemineau.

– Je n'ai pas l'intention de vous laisser aller. Si vous êtes en effet ce que vous prétendez, vous aurez bientôt une occasion de le prouver. Si vous êtes ce que je crois, je doute que vous voyiez encore longtemps la lumière du jour.

Il frappa sur un timbre, et un troisième domestique surgit de la véranda.

– Je veux l'auto dans cinq minutes, dit-il. Nous serons trois à déjeuner.

Puis il me regarda fixement, et cette épreuve fut la plus rude de toutes.

Il y avait quelque chose d'effrayant et de diabolique dans ces yeux froids, méchants, inhumains, et de la plus infernale malice. Ils me fascinaient comme des yeux de serpent. J'éprouvai la tentation violente de me rendre à merci et de lui offrir de passer sous ses ordres ; mais si l'on songe aux sentiments que m'inspirait toute l'affaire on se rendra compte que cette tenta-

tion dut être purement physique, la faiblesse d'un cerveau hypnotisé et dominé par une volonté plus forte. Je réussis néanmoins à tenir bon et même à ricaner.

– Vous me reconnaîtrez la prochaine fois, patron, dis-je.

– Karl, fit-il en allemand à l'un des hommes du seuil, vous mettrez cet individu dans le magasin jusqu'à mon retour, et vous me répondrez de lui.

Je fus emmené hors de la pièce, un revolver à chaque tempe.

Le magasin était une pièce humide située dans la partie ancienne qui servait jadis de ferme. Il n'y avait pas de tapis sur le plancher déjeté, et rien pour s'asseoir qu'un tabouret d'écolier. Il y faisait noir comme dans un four, car les fenêtres étaient closes de contrevents massifs. À tâtons je me rendis compte que le long des murs s'empilaient des caisses, des barils et des sacs pleins d'une matière dense. Cet intérieur sentait le moisi et l'abandon. Mes geôliers tournèrent la clef dans la serrure et je les entendis traîner la semelle en montant la garde au-dehors.

Je m'assis dans ces ténèbres glaciales, tout à fait déprimé. Le vieux était parti en auto chercher les deux gredins qui m'avaient interrogé la veille. Or, eux m'avaient vu sous les apparences du cantonnier, et ils ne pouvaient manquer de me reconnaître, car j'étais dans la même tenue. Que pouvait bien faire un cantonnier à vingt milles de son chantier, et poursuivi par la police ! Une question ou deux les mettraient sur la voie. Probablement ils avaient vu Mr Turnbull, probablement aussi Marmie ; selon toute apparence ils remonteraient jusqu'à sir Harry, et le tout leur deviendrait clair comme de l'eau de roche. Quel espoir me restait-il, dans cette maison perdue de la lande, avec ces trois bandits et leurs serviteurs armés ?

Je songeai avec regret aux policiers, en train de patauger à ma recherche dans la montagne. Eux du moins étaient des compatriotes et d'honnêtes gens, et ils seraient plus miséricordieux que ces vampires étrangers. Mais ils ne m'auraient pas écouté. Ce vieux démon aux paupières glissées n'avait pas mis longtemps à se débarrasser d'eux. Il possédait sûrement des accointances avec le commissariat. Sans nul doute il avait des recommandations ministérielles qui lui accordaient pleine licence de conspirer contre l'Angleterre. Car telle est la politique aveugle que nous suivons dans la mère patrie.

Les trois hommes devant être de retour pour le déjeuner, il ne me restait plus qu'une paire d'heures à attendre. Ce qui équivalait à attendre la mort, car je ne voyais aucun moyen de me dépêtrer de là. J'enviai la force d'âme de Scudder, car j'avoue sans ambages que je ne me sentais pas grande fermeté. La seule chose qui me soutînt était la fureur. Je bouillais de rage à songer de quelle façon ces espions avaient mis le grappin sur moi. Je souhaitai pouvoir au moins tordre le cou à l'un d'eux avant de succomber.

Plus j'y songeais plus ma colère augmentait ; à la fin je n'y tins plus et je me levai pour faire le tour de la chambre. J'essayai les volets, mais ils avaient un système de fermeture à clef, et je ne parvins pas à les ébranler. Du dehors m'arrivait un caquètement assourdi de poules au grand soleil. Puis je fourrageai parmi les sacs et les caisses. Je ne pus ouvrir ces dernières, et les sacs semblaient remplis d'espèces de biscuits de chien qui fleuraient la cannelle. Mais dans mon périple autour de la pièce, je trouvai dans un renfoncement du mur une poignée qui me parut mériter un plus ample examen.

C'était la porte d'un placard – ce qu'on nomme « resserre » en Écosse – et elle était fermée à clef. Je la secouai, et elle me parut peu résistante. À défaut de meilleure occupation, je dé-

ployai ma vigueur contre cette porte, en obtenant plus de prise sur la poignée grâce à mes bretelles dont je l'entortillai. Elle céda enfin avec un craquement qui devait, pensais-je, attirer mes gardiens. Après une courte attente, je me mis à explorer les rayons du placard.

Il contenait une foule d'objets bizarres. Je retrouvai dans mes poches de pantalon une ou deux allumettes-bougies, et en craquai une. Elle s'éteignit presque tout de suite, mais à sa lueur j'eus le temps d'apercevoir dans un coin un petit tas de lampes électriques de poche. J'en cueillis une : elle fonctionnait.

Muni de cette lampe, je continuai mes investigations. Il y avait des flacons et des caisses de substances aux odeurs suspectes, évidemment des produits chimiques destinés à des expériences, et aussi des rouleaux de fil de cuivre fin et des coupons innombrables d'une mince soie imperméabilisée. Il y avait une boîte de détonateurs et une provision de cordeau Bickford. Puis, tout au fond d'un rayon, je trouvai un emballage de fort carton brun, et à l'intérieur une caissette de bois. Je réussis à en arracher le couvercle ; elle contenait une demi-douzaine de petits blocs grisâtres, de deux pouces de côté chacun.

J'en pris un, et constatai qu'il s'effritait sans peine entre mes doigts. Puis je le flairai et y portai la langue. Après quoi je m'assis pour réfléchir. Je n'avais pas été ingénieur des mines pour rien, et au premier coup d'œil, je reconnus de la cheddite.

Avec un de ces blocs, je pouvais faire sauter la maison en mille morceaux. J'avais vu agir le produit en Rhodésie, et je savais sa puissance. Mais, par malheur, mon savoir n'était pas précis. J'ignorais la charge exacte et la vraie manière de l'amorcer ; je n'avais même qu'une vague idée de sa force, car je ne l'avais pas manipulé de mes propres mains.

Toutefois c'était une chance, la seule possible. Le risque était grand, mais d'autre part il y avait la certitude absolue de ma perte. Si je m'en servais, les chances étaient, à mon estimation, de cinq contre une pour me faire sauter jusqu'au plus haut des arbres ; mais si je ne m'en servais pas, selon toute probabilité j'occuperais avant le soir une fosse de six pieds dans le jardin. Telle fut la manière dont j'envisageai la situation. La perspective était plutôt sombre des deux parts, mais en tout cas il restait une chance, aussi bien pour moi que pour mon pays.

Le souvenir du petit Scudder me décida. Je connus là peut-être le plus sale moment de ma vie, car je ne vaux rien pour ces résolutions de sang-froid. Je réussis néanmoins à trouver la force de serrer les dents et de rejeter les craintes hideuses qui m'envahissaient. Je refusai simplement d'y penser, et affectai de croire que je me livrais à une simple expérience de feu d'artifice.

Je pris un détonateur, et y fixai une couple de pieds de mèche. Puis je pris le quart d'un bloc de cheddite, y adaptai le détonateur, et l'enfouis sous l'un des sacs voisins de la porte, dans une fissure du plancher. Je soupçonnais la moitié des caisses de renfermer de la dynamite. Pourquoi pas, en effet, puisque le placard contenait de si violents explosifs ? Dans ce cas nous ferions un merveilleux voyage aérien, moi, les domestiques allemands et un bon arpent du terrain circonvoisin. En outre, comme j'avais presque tout oublié concernant la cheddite, il se pouvait que l'explosion fît détoner les autres blocs du placard. Mais cela ne menait à rien d'envisager ces possibilités. Les risques étaient effroyables, mais je devais les subir.

Je me ratatinai tout au-dessous de l'appui de fenêtre, et allumai la mèche. Puis j'attendis une minute ou deux. Il régnait un silence de mort – troublé par le seul frottement de lourdes semelles dans le couloir, et le paisible caquètement des poules au-dehors. Je recommandai mon âme à son créateur, et me demandai si dans cinq secondes…

Une onde de feu énorme sembla jaillir du plancher et m'enveloppa un instant d'une atmosphère de fournaise. Puis le mur en face de moi s'éclaira de jaune d'or et s'écroula dans un fracas de tonnerre qui me mit la cervelle en bouillie. Quelque chose tomba sur moi, m'attrapant le coin de l'épaule gauche.

Et je crois bien qu'alors je perdis connaissance.

Ma syncope dura tout au plus quelques secondes. Je me sentis asphyxié par d'épaisses vapeurs jaunâtres, et, me dégageant des décombres, je me remis débout. Quelque part derrière moi je perçus l'air libre. Le cadre de la fenêtre était tombé, et par la brèche irrégulière la fumée se déversait au soleil de midi. J'enjambai le linteau brisé et me trouvai dans une cour, emplie d'un brouillard dense et acre. Je me sentais fort mal en point, et prêt à défaillir, mais je pouvais encore me mouvoir, et je m'éloignai de la maison à l'aveuglette et en titubant.

Un petit ru de moulin coulait dans un chenal de bois, de l'autre côté de la cour : je tombai dedans. L'eau fraîche me ranima, et je retrouvai assez mes esprits pour songer à m'enfuir. Je remontai le ru en pataugeant parmi son visqueux enduit verdâtre, et parvins à la roue du moulin. Arrivé là, je m'insinuai par le pertuis de l'arbre de couche dans le vieux moulin où je m'abattis sur un matelas de balle d'avoine. Un clou m'accrocha, le fond de la culotte, et je laissai derrière moi un lambeau de « mélange bruyère ».

Le moulin ne servait plus depuis longtemps. Les échelles tombaient de vétusté et les rats avaient rongé de grands trous dans le plancher du grenier. Un malaise me prit, un vertige tourbillonna sous mon crâne, tandis que mon bras et mon épaule gauches semblaient frappés de paralysie. Je regardai par la fenêtre, et vis la maison encore surmontée d'un brouillard, et de la fumée s'échappant d'une fenêtre de l'étage. J'avais, Dieu

me pardonne, mis le feu à l'immeuble, et de derrière celui-ci me parvenaient des cris confus.

Mais je ne pouvais m'attarder, car le moulin était évidemment une mauvaise cachette. Pour peu que l'on me cherchât, on suivrait naturellement le ru, et je ne doutais pas que la recherche dût commencer dès qu'ils verraient que mon cadavre n'était pas dans le magasin. D'une seconde fenêtre, je vis que de l'autre côté du moulin se dressait un vieux colombier de pierre. Si je pouvais y arriver sans laisser de traces, j'y trouverais peut-être un refuge, car je me disais que mes ennemis, s'ils me croyaient en état de me mouvoir, s'imagineraient que j'avais gagné le large, et me chercheraient sur la lande.

Je descendis tant bien que mal par l'échelle rompue, en éparpillant de la balle d'avoine derrière moi afin de dissimuler mes empreintes. Je fis de même sur le plancher du moulin, et sur le seuil, où la porte ne tenait plus qu'à des gonds branlants. J'avançai prudemment la tête, et vis qu'entre moi et le colombier s'étendait un morceau de terrain aride et négligé, où mes pas ne laisseraient aucune trace. De plus, on y était bien caché de la maison par les bâtiments du moulin. Je traversai furtivement ce terrain, gagnai le derrière du colombier, et me mis en devoir d'y grimper.

J'ai rarement entrepris quelque chose de plus malaisé. Mon épaule et mon bras me cuisaient en diable, et mon état de vertige risquait à chaque instant de me faire tomber. Mais je réussis quand même. En utilisant des pierres en saillie et des brèches entre les moellons, ainsi qu'une solide tige de lierre, je finis par atteindre le sommet. Un petit parapet l'entourait, derrière lequel je trouvai la place de m'étendre sur le dos. Puis je continuai mes exercices par le classique évanouissement.

Je repris connaissance avec un fort mal de tête, et le soleil me brûlant la figure. Un bon moment, je restai immobile, car

ces abominables exhalaisons semblaient avoir dissous mes membres et obnubilé mon cerveau. Il m'arrivait de la maison des éclats de voix gutturales et le bruit de moteur d'une auto arrêtée. Le parapet offrait une petite brèche ; je me traînai jusque-là, et ma vue plongea sur une partie de la cour. Des personnages surgirent : un domestique, la tête embobelinée d'un pansement, et un jeune homme en culotte cycliste. Ils avaient l'air de chercher quelque chose ; et ils se dirigèrent vers le moulin. Tout à coup l'un d'eux aperçut le lambeau de « mélange bruyère » accroché au clou, et appela son compagnon. Tous deux regagnèrent la maison, et en ramenèrent deux autres individus pour l'examiner. Je reconnus la face ronde de celui qui m'avait capturé tout à l'heure, et crus distinguer aussi l'homme au zézaiement. Tous étaient munis de revolvers.

Durant une demi-heure ils mirent le moulin sens dessus dessous. Je les entendais donner des coups de pied dans les tonneaux et soulever les lames pourries du plancher. Après quoi ils ressortirent et restèrent juste au-dessous du colombier à discuter avec vivacité. Le domestique au pansement reçut une verte semonce. Je les entendis toucher à la porte du colombier, et un instant je m'imaginai avec terreur qu'ils allaient monter. Mais ils se ravisèrent, et regagnèrent la maison.

Tout ce long après-midi de soleil dévorant, je restai à rôtir sur la plate-forme. Je souffrais surtout de la soif. Ma langue était sèche comme du bois, et pour comble j'entendais le bruissement frais de l'eau dans le ru de moulin. Je suivais des yeux le petit cours d'eau à travers la lande, et le remontais en imagination jusqu'au haut du val, où il devait jaillir d'une source glacée, ourlée de fougères et de mousses. J'aurais donné mille livres pour m'y tremper la figure.

Je découvrais la plus grande partie du cercle de bruyère. Je vis l'auto s'éloigner rapidement avec deux passagers, et un indi-

vidu monté sur un poney galoper vers l'est. Je pensai qu'ils me cherchaient, et leur souhaitai bien du plaisir.

Mais je vis autre chose de plus intéressant. La maison se trouvait située presque au sommet d'une intumescence de la lande qui couronnait une sorte de plateau, et le seul point qui fût plus élevé était la grande montagne à six milles de là. Son sommet réel, comme je l'ai déjà dit, portait un assez gros bouquet d'arbres – formé en majeure partie de sapins, avec quelques frênes et hêtres. Sur le colombier, j'étais à peu près de niveau avec le sommet des arbres, et je pouvais voir ce qui se passait derrière. Au lieu d'être massif, le bois formait un simple anneau, à l'intérieur duquel s'étendait un ovale de gazon vert, qui ressemblait fort à un vaste terrain de cricket.

Je ne mis pas longtemps à deviner son usage. C'était un aérodrome, et un aérodrome secret. L'endroit avait été fort judicieusement choisi. À supposer en effet que quelqu'un vît un avion y descendre derrière les arbres, il le croirait parti au-delà de la hauteur. Comme l'endroit se trouvait au sommet d'une pente et au milieu d'un vaste amphithéâtre, un observateur quelconque, d'une direction quelconque, devait conclure que l'avion avait continué son chemin. Seul, quelqu'un de tout proche s'apercevrait que l'aéro, sans dépasser la colline, était descendu au milieu du bois. Un observateur muni d'une longue-vue et placé sur la grande montagne, plus élevée, aurait peut-être découvert la vérité, mais il n'y venait que des bergers, et les bergers n'emportent pas avec eux de lunettes d'approche. En regardant du colombier, je distinguais tout au loin une ligne bleue que je savais être la mer, et j'enrageais de me dire que nos ennemis possédaient cette tour de guet secrète pour épier nos eaux.

Je m'avisai ensuite que si l'avion revenait j'avais dix chances contre une d'être découvert. Aussi, durant tout l'après-midi, je restai couché, priant Dieu de ramener l'obscurité, et je me

réjouis de voir enfin le soleil disparaître derrière les montagnes de l'ouest, et la brume du soir s'étaler sur la lande. L'aéroplane revint tard. Le crépuscule était déjà très avancé lorsque je perçus le bruissement de ses ailes et le vis descendre en vol plané vers son gîte, dans le bois. Des lumières s'agitèrent un moment, et il y eut beaucoup d'allées et venues du côté de la maison. Puis la nuit tomba, et le silence se fit.

Grâce à Dieu, la nuit était sombre. La lune, à son dernier quartier, ne se lèverait que très tard. Vers 9 heures, autant que j'en pus juger, n'y tenant plus de soif, je me mis en devoir de descendre. Ce n'était pas facile ; et de plus, arrivé à mi-chemin, j'entendis s'ouvrir la porte de derrière de la maison, et vis la lueur d'une lanterne sur le mur du moulin. Durant quelques minutes d'angoisse je restai suspendu au lierre et priai Dieu que l'individu, quel qu'il fût, ne vînt pas vers le colombier. Enfin la lumière disparut, et je me laissai tomber le plus doucement possible sur le pavé de la cour.

Je rampai à plat ventre, dissimulé derrière une digue de pierre, jusqu'au rideau d'arbres qui entourait la maison. Si j'avais su comment m'y prendre, j'aurais mis l'aéro en action, mais je compris que toute tentative de ce genre serait probablement vaine. Comme je ne doutais pas qu'il y eût une protection quelconque autour de la maison, je m'enfonçai dans le bois sur les mains et les genoux, en tâtant avec précaution chaque pouce de terrain devant moi. Je faisais sagement, car j'arrivai bientôt à un fil de fer tendu à deux pieds du sol. Si j'avais buté contre, il n'eût pas manqué de mettre en branle une sonnerie dans la maison, et j'étais pris.

Cent mètres plus loin, je trouvai un autre fil ingénieusement disposé sur la berge d'un ruisselet. Plus loin c'était la lande, et au bout de cinq minutes j'étais enfoncé dans la fougère et la bruyère. Peu après je contournais l'épaulement de la hauteur, par le petit ravin d'où coulait le ru du moulin. Dix minutes

plus tard je trempais ma figure dans la source et j'absorbais des pintes de l'eau béatifique.

Mais je ne fis halte pour de bon qu'après avoir mis une douzaine de milles entre moi et cette maudite demeure.

7

Le pêcheur à la mouche

Je m'assis au sommet d'une colline et envisageai ma situation. J'étais médiocrement satisfait, car la joie résultant de mon évasion disparaissait sous un violent malaise physique. Les gaz de la cheddite m'avaient positivement empoisonné, et les heures d'insolation sur le colombier n'avaient pas amélioré les choses. J'éprouvais un mal de tête fou, et me sentais malade comme un chien. Mon épaule était mal arrangée. Au début je croyais qu'il s'agissait seulement d'une ecchymose, mais elle commençait à enfler, et je ne pouvais plus me servir de mon bras gauche.

J'avais projeté de retrouver la cabane de Mr Turnbull, afin de reprendre mes affaires, et en particulier le calepin de Scudder, après quoi je rejoindrais la grande ligne et retournerais vers le sud. Il me semblait que plus tôt je me mettrais en relations avec l'homme du Foreign Office, sir Walter Bullivant, mieux cela vaudrait. Je ne voyais pas comment je pourrais obtenir plus de preuves que je n'en avais déjà. Il accepterait mon histoire ou la rejetterait, mais de toute façon, avec lui, je serais en meilleures mains qu'avec ces diaboliques Allemands. J'éprouvais une bienveillance croissante à l'égard de la police anglaise.

Il faisait un merveilleux clair d'étoiles, et je n'eus pas grande difficulté à trouver mon chemin. La carte de sir Harry m'avait donné une idée générale du pays, et je n'eus qu'à me diriger vers l'ouest-sud-ouest pour atteindre la rivière où j'avais rencontré le cantonnier. Dans toutes ces pérégrinations j'ignorais les noms des localités, mais je crois que cette rivière n'était rien de moins que le cours supérieur de la Tweed. D'après mon calcul je devais m'en trouver à quelque dix-huit milles, ce qui

m'empêcherait d'y être avant le matin. Il me fallait donc passer la journée quelque part, car je ne pouvais, mis comme je l'étais, me montrer au grand jour. Je n'avais ni veste ni gilet, ni col ni chapeau ; mon pantalon était en loques, mon visage et mes mains noircis par l'explosion. Je suppose que j'avais encore d'autres agréments, car je me sentais les yeux terriblement injectés. Bref je n'étais pas un spectacle à offrir sur une grand-route à d'honnêtes citoyens.

Peu après le lever du jour, je tentai de me débarbouiller dans un torrent, puis me dirigeai vers une cabane de paysan, car j'avais besoin de nourriture. Le paysan était sorti, et sa femme restait seule, sans voisin une lieue à la ronde. C'était une honnête vieille, et courageuse d'ailleurs, car malgré l'effroi que lui inspirait ma vue, elle s'empara d'une hache, dont elle n'eût pas hésité à se servir contre un malfaiteur.

– J'ai fait une chute, lui dis-je, sans donner d'explications.

Et elle vit à mon air que j'étais très mal en point. Sans me poser de questions, cette bonne samaritaine me donna une jatte de lait additionnée d'une rasade de whisky, et m'offrit de me reposer un peu devant l'âtre de la cuisine. Elle voulut panser mon épaule, mais celle-ci me faisait tant de mal que je ne lui permis pas d'y toucher.

Je ne sais pour quoi elle me prit – un voleur repentant, peut-être ; car lorsque j'allai pour lui payer le lait, et lui tendis un souverain (je n'avais pas de plus petite monnaie) elle secoua la tête et marmotta que « je ferais mieux de donner ça à ceux à qui ça revenait ». Là-dessus je protestai si énergiquement qu'elle dut finir par me croire honnête : elle accepta la pièce et me donna en échange, outre un vieux chapeau de son homme, un plaid chaud et neuf. Elle me montra la manière de draper le plaid autour de mes épaules, et quand je sortis de la chaumière je représentais au naturel l'Écossais type que l'on voit sur les

illustrations des poèmes de Burns. Mais en tout cas j'étais plus ou moins vêtu.

Je m'en trouvai bien, car le temps changea dans la matinée, et la pluie se mit à tomber dru. Je cherchai un abri dans le creux d'un ravin, sous un rocher où une accumulation de fougères mortes faisait une couche passable. Je m'y livrai au sommeil, et ne me réveillai qu'à la tombée de la nuit, misérablement courbaturé, lanciné par mon épaule comme par une rage de dents. Je mangeai le pain d'avoine et le fromage que la vieille m'avait donnés, et me remis en marche avant l'obscurité.

Je ne dis rien des souffrances de cette nuit passée dans l'humidité des montagnes. Faute d'étoiles pour me guider, je dus m'en tirer tant bien que mal d'après mes souvenirs de la carte. Par deux fois je perdis mon chemin, et je fis plusieurs mauvaises chutes dans des trous à tourbe. Je n'avais à parcourir qu'environ dix milles à vol d'oiseau, mais j'en fis plus près de vingt, grâce à mes erreurs. Vers la fin du trajet, je marchais les dents serrées, la tête vide et bourdonnante. Mais j'en vins à bout, et au petit jour je frappais à la porte de M. Turnbull. Le brouillard était dense et opaque, et de la cabane je ne voyais pas la grand-route.

Turnbull en personne m'ouvrit – dégrisé, et même plus que dégrisé. Il était tiré à quatre épingles dans un complet noir, antique mais bien conservé ; il s'était rasé pas plus tard que le soir précédent, il portait un col de toile, et dans sa main gauche il tenait une bible de poche. Il ne me reconnut pas tout de suite.

– Qui êtes-vous, pour venir vagabonder par ici un dimanche matin ? me demanda-t-il.

J'avais entièrement perdu le compte des jours. Le dimanche ! telle était donc l'explication de cette grande tenue insolite.

La tête me tournait si violemment que je ne pus former de réponse cohérente. Mais il me reconnut, et vit que j'étais malade.

– Avez-vous rapporté mes bésicles ? demanda-t-il.

Je les tirai de la poche de mon pantalon et les lui tendis.

– Vous venez sans doute pour votre jaquette et votre gilet ? Entrez toujours… Fichtre, camarade, vous avez l'air rudement démoli. Tenez-vous un peu, que je vous apporte une chaise.

Je compris que j'en étais pour un accès de paludisme. Il me restait de vieilles fièvres dans le sang, et la nuit d'humidité venait de les faire sortir ; de plus, mon épaule et les effets des gaz se coalisaient pour m'aplatir tout à fait. Sans me laisser le temps de me reconnaître, Mr Turnbull m'aida à me déshabiller, et me mit au lit dans l'une des deux armoires qui garnissaient les murs de la cuisine.

Il ne vous abandonnait pas dans le besoin, ce vieux cantonnier. Sa femme était morte des années auparavant, et depuis le mariage de sa fille il vivait seul. Pendant près de dix jours, il me donna tous les soins rudimentaires que réclamait mon état. Il ne me fallait qu'être laissé en paix tant que la fièvre suivait son cours, et, lorsque ma peau reprit sa température normale, je m'aperçus que l'accès avait à peu près guéri mon épaule. Mais il fut assez grave, et tout en quittant le lit au bout de cinq jours, il me fallut encore du temps pour me remettre d'aplomb.

Il partait chaque matin, me laissant du lait pour la journée, et fermant à clef la porte derrière lui ; et à la brune il revenait s'asseoir silencieux au coin de l'âtre. Pas une âme n'approcha de la maison. Quand je me trouvai mieux, il ne m'importuna pas de questions. À plusieurs reprises il me procura un *Scotsman* vieux de deux jours, et je remarquai que l'intérêt soulevé par l'assassi-

nat de Portland Place était épuisé. On n'en parlait plus, et il n'était guère question que d'une certaine Assemblée générale – une sorte de farce ecclésiastique, à ce que je compris.

Un jour, il tira ma ceinture d'un tiroir fermé à clef.

– Il y a joliment de la galette là-dedans, me dit-il. Vous feriez bien de compter pour voir si tout y est.

Il ne s'informa même pas de mon nom. Je lui demandai si personne n'était venu prendre des informations à la suite de mon accès de travaux routiers.

– Si fait, un homme en automobile. Il voulait savoir qui avait pris ma place ce jour-là, et je lui ai répondu qu'il était maboul. Mais comme il ne me lâchait pas, je lui ai dit finalement qu'il parlait sans doute de mon beau-frère de Cleuch, qui des fois me donne un coup de main. Il avait l'air d'un homme du Sud, et je ne comprenais pas la moitié de son parler anglais.

Je devins très impatient, ces derniers jours, et je ne me sentis pas plus tôt d'aplomb que je décidai de partir. On était alors au 12 juin, et comme si la chance me favorisait, un bouvier passa ce matin-là, menant des bêtes à Moffat. C'était un nommé Hislop, un ami de Turnbull : il entra pour déjeuner avec nous et m'offrit de m'emmener avec lui.

Je forçai Turnbull à accepter cinq livres pour ma pension, mais ce ne fut pas sans peine. Il n'y eut jamais être plus indépendant. Il devint positivement grossier quand je le pressai, et tout rouge et bourru il prit à la fin mon argent sans dire merci. Lorsque je lui parlai de ce que je lui devais, il grommela confusément qu'« une bonne manière en valait une autre ». On eût cru, à nous voir nous séparer, que nous nous quittions fâchés.

Hislop était une joyeuse créature, qui bavarda tout le long de la montée et jusque dans le val ensoleillé d'Annan. Je lui parlai des marchés du Galloway, et du prix des moutons, et il resta persuadé que j'étais un berger de par là-bas. Mon plaid et mon vieux chapeau, comme je l'ai dit, me donnaient l'air d'un vrai Écossais de théâtre. Mais c'est une corvée singulièrement lente que de conduire du bétail, et nous mîmes presque une journée à parcourir une douzaine de milles.

Si j'avais eu l'esprit moins inquiet, j'aurais goûté ces heures-là. Il faisait un azur éclatant, le paysage se modifiait constamment, avec ses collines rousses et ses lointaines prairies vertes, et il s'élevait un concert perpétuel de rossignols, de courlis et d'eaux courantes. Mais je ne me souciais guère de l'été imminent, et moins encore de la conversation d'Hislop, car l'approche du fatidique 15 juin m'accablait sous les difficultés de mon entreprise désespérée.

Je dînai dans un modeste cabaret de Moffat, et fis à pied les deux derniers milles jusqu'à la bifurcation de la grande ligne. L'express de nuit pour le sud ne devait passer que vers minuit, et pour tuer le temps je montai sur le versant de la hauteur, où, fatigué de la marche, je m'endormis. Je faillis dormir trop longtemps : je dus courir à la station et j'attrapai le train deux minutes avant son départ. Le contact des dures banquettes de troisième et l'odeur du tabac grossier me réjouirent étonnamment. Et puis, je me sentais enfin prêt à en venir aux prises avec ma tâche.

Je fus débarqué à Crewe en pleine nuit, et il me fallut attendre jusqu'à 6 heures un train pour Birmingham. Dans l'après-midi, j'arrivai à Reading, et me transférai dans un train vicinal qui serpentait parmi les bas-fonds du Berkshire. Je me trouvai alors dans une grasse contrée de prairies submergées et de lentes rivières envahies de roseaux. Vers 8 heures du soir, un individu éreinté et sali par le voyage – un hybride entre le valet

de ferme et le vétérinaire – avec un plaid à carreaux noirs et blancs sur le bras (car je n'osais le porter au sud de la frontière écossaise) descendit à la petite station d'Artinswell. Il y avait du monde sur le quai ; et je préférai attendre d'être sorti de là pour demander mon chemin.

La route traversait d'abord un bois de grands hêtres, puis longeait une vallée peu profonde, d'où l'on voyait de verts sommets de dunes par-dessus les arbres lointains. Au sortir de l'Écosse, l'air semblait lourd et fade, mais infiniment doux, car les tilleuls, les marronniers et les lilas formaient des berceaux de fleurs. J'arrivai bientôt à un pont au-dessous duquel un cours d'eau limpide et lente coulait entre des parterres neigeux de renoncules aquatiques. Un peu plus haut il y avait un moulin ; et son déversoir faisait dans l'ombre odorante un bruit agréablement frais. Ce paysage, en somme, m'apaisa et me tranquillisa. Je me mis à siffler en considérant les vertes profondeurs, et l'air qui me vint aux lèvres fut « Annie Laurie ».

Un pêcheur remontait du bord de l'eau, et en approchant de moi lui aussi commença de siffler. Mon air devait être communicatif, car il suivit mon exemple. C'était un homme robuste, en vieux complet de flanelle peu propre, avec une musette de toile en bandoulière. Il m'adressa un signe de tête ; et je crois bien n'avoir jamais vu figure plus fine et plus avenante. Il appuya contre le pont sa mince canne à pêche de dix pieds et regarda l'eau avec moi.

– Elle est limpide, hein ? fit-il aimablement. Regardez-moi ce gros là-bas. Il pèse quatre livres comme une once. Mais le bon moment du soir est passé et il n'y a plus moyen de les crocher.

– Je ne le vois pas, dis-je.

– Regardez, là-bas ! À un mètre des roseaux, juste au-dessus de cette épinoche.

– Je le tiens à présent. On jurerait une pierre noire.

– Tout juste, dit-il.

Et il siffla encore une mesure d'« Annie Laurie ».

– C'est Twisdon qu'il s'appelle, n'est-ce pas ? fit-il par-dessus l'épaule, sans quitter des yeux le courant.

– Non…, dis-je. C'est-à-dire oui.

J'avais entièrement oublié mon pseudonyme.

– Un sage conspirateur ne doit pas oublier son nom, observa-t-il, en adressant un sourire épanoui à une poule de bruyère qui émergeait de l'ombre du pont.

Je restai à le considérer ; et sa mâchoire ferme et carrée, son front large et ridé, les plus énergiques de ses joues, me firent voir que j'avais enfin trouvé un allié qui en valait la peine. Ses yeux bleus et bizarres semblaient voir très profondément.

Tout à coup il fronça le sourcil.

– C'est honteux ! fit-il, élevant la voix, honteux qu'un homme bien constitué comme vous ose demander l'aumône. Je veux bien vous faire donner à manger, mais vous n'aurez pas un sou de moi.

Un *dog-cart* passait, conduit par un jeune homme qui leva son fouet pour saluer le pêcheur. Lorsqu'il eut disparu, celui-ci reprit sa canne.

– Voilà ma maison, dit-il, en désignant un portail blanc à cent mètres de là. Attendez cinq minutes, et puis allez-vous-en à la porte de derrière.

Et là-dessus il me quitta.

Je fis comme il m'indiquait. Au bout d'un chemin que bordait une véritable jungle de boules-de-neige et de lilas, je trouvai un joli chalet dont la pelouse descendait à la rivière. La porte de derrière était ouverte, et un majestueux maître d'hôtel m'attendait.

– Par ici, monsieur, dit-il.

Et il me conduisit par un corridor et par un escalier de service à une jolie chambre donnant sur la rivière. J'y trouvai à ma disposition une garde-robe assortie : un habit de soirée avec tous ses accessoires, un complet de flanelle marron, des chemises, cols, cravates, rasoirs et brosses à cheveux, jusqu'à une paire de bottines de marque.

– Sir Walter a pensé que les effets de Mr Reggie vous iraient, monsieur, dit le maître d'hôtel. Il a ici quelques affaires, car il vient régulièrement passer le dimanche. La salle de bains est à côté, monsieur, et j'ai fait chauffer l'eau. On dîne dans une demi-heure, monsieur. Vous entendrez le gong.

L'imposant individu se retira, et je me laissai aller tout ébaubi dans une bergère recouverte de guipure. C'était une vraie féerie de passer tout à coup de la mendicité à ce confort bien ordonné. D'évidence, pour un motif qui m'échappait, sir Walter croyait en moi. Je me regardai dans la glace et vis un personnage basané, hirsute et farouche, avec une barbe de huit jours, de la poussière dans les yeux et les oreilles, pourvu d'une chemise grossière et sans col, d'informes vêtements de vieille cheviotte, et de souliers qui ne connaissaient plus le cirage depuis

un mois. Je faisais un charmant chemineau et un joli bouvier ; et voici que j'étais introduit par un majordome distingué dans ce gracieux temple du luxe. Et le plus beau, c'est qu'on ne savait même pas mon nom.

Je résolus de ne pas me casser la tête sur ce problème, et d'accepter les dons que m'envoyaient les dieux. Je me rasai et me baignai avec délices, m'insinuai dans la belle chemise craquante et dans le costume de soirée qui ne m'allait pas trop mal. Lorsque j'eus fini, la glace me renvoya l'image d'un jeune homme assez présentable.

Sir Walter m'attendait dans la pénombre d'une salle à manger où une petite table ronde s'éclairait de flambeaux d'argent. À sa vue – à la vue de cet homme si respectable, posé et sûr de lui, incarnation de la loi, du gouvernement et de toutes les convenances – j'eus un geste de recul et me sentis un intrus. Il était impossible qu'il sût la vérité à mon sujet, ou sinon il ne m'aurait pas traité de la sorte. Je ne pouvais réellement accepter son hospitalité sur des bases mensongères.

– Je vous suis plus obligé que je ne peux l'exprimer, mais je me vois forcé de mettre les choses au point, lui dis-je. Bien que je sois innocent, la police est à ma recherche. Je tiens à vous en informer, et je ne m'étonnerais pas si vous me jetiez à la porte.

Il sourit.

– Ça va bien. Que cela ne trouble pas votre appétit. Nous en reparlerons après dîner.

Jamais repas ne me fit plus grand plaisir, car je n'avais rien mangé de toute la journée que des sandwiches de buffet. Sir Walter me traita avec distinction, en m'offrant un champagne supérieur, suivi d'un porto exquis. Je faillis pleurer d'énervement, à me voir assis là, servi par un valet de pied et un maître

d'hôtel impeccable, et à me rappeler que je venais de vivre trois semaines durant comme un bandit, avec le monde entier contre moi. J'entretins sir Walter du poisson-tigre du Zambèze, qui vous emporterait les doigts d'un coup de dents si on le laissait faire, et nous causâmes cynégétique en long et en large du globe, car il avait chassé un peu dans sa jeunesse.

Nous prîmes le café dans son cabinet, agréable pièce garnie de livres et de trophées, pleine de désordre et de confort. Je pris la résolution, si jamais je me dépêtrais de cette affaire et possédais un jour une maison à moi, de m'organiser une chambre pareille. Puis, les tasses à café débarrassées et nos cigares allumés, mon hôte passa ses longues jambes pardessus le bras de son fauteuil et me pria de lui débiter mon récit.

– J'ai obéi aux instructions de Harry, ajouta-t-il, et il m'a promis qu'en échange vous me raconteriez quelque chose d'intéressant. Je vous écoute, Mr Hannay.

Je sursautai à l'entendre m'appeler par mon vrai nom.

Je commençai par le tout commencement. Je dis mon ennui à Londres, et ce soir où, en rentrant chez moi, Scudder m'arrêta devant ma porte. Je lui répétai tout ce que Scudder m'avait raconté au sujet de Karolidès et de la conférence du Foreign Office, sur quoi il pinça les lèvres en souriant. Puis j'en vins à l'assassinat, et il reprit son sérieux. Il sut tout concernant le laitier, mon voyage dans le Galloway, et mon déchiffrement des notes de Scudder, à l'auberge.

– Vous les avez sur vous ? demanda-t-il avec vivacité.

Et il poussa un soupir de soulagement lorsque je tirai de ma poche le petit calepin.

Je ne parlai pas de son contenu. Mais je rapportai ma rencontre avec sir Harry, et les discours de la réunion. Cela le fit rire aux éclats.

– Harry a débité les pires absurdités, alors ? Je le crois bien volontiers. C'est le meilleur garçon du monde, mais sa ganache d'oncle lui a bourré la cervelle de bourdes. Allez toujours, Mr Hannay.

Ma journée de cantonnier excita son intérêt. Il me fit décrire méticuleusement les deux individus de l'auto, et parut interroger sa mémoire. Il retrouva sa gaieté en apprenant le sort de cet imbécile de Jopley.

Mais l'épisode du vieillard dans la maison de la lande le rendit grave. De nouveau il me fallut décrire son extérieur dans le dernier détail.

– Doucereux et chauve, et clignant des yeux comme un volatile... Un vrai oiseau de mauvais augure ! Et vous avez dynamité son ermitage après qu'il vous eut sauvé de la police ! Voilà du noble travail !

J'arrivai enfin au bout de mes pérégrinations. Il se leva lentement, et debout sur le devant du foyer, abaissa vers moi son regard.

– Vous pouvez rayer la police de vos soucis, dit-il. Vous n'avez plus à craindre en rien la justice de votre pays.

– Grand Dieu ! m'écriai-je. A-t-on retrouvé l'assassin ?

– Non. Mais depuis une quinzaine on ne songe plus à vous inculper.

– Pourquoi ? demandai-je avec étonnement.

– Tout d'abord parce que j'ai reçu une lettre de Scudder. Je le connaissais un peu, et il a travaillé plusieurs fois pour moi. Il était à demi-toqué, à demi génial, mais foncièrement honnête. L'ennui avec lui était son inclination à mener sa partie seul. Cela le rendait à peu près inutile dans un service secret – chose regrettable, car il possédait des facultés hors ligne. C'était, je crois, l'homme le plus brave du monde, car il tremblait toujours de peur, et cependant il ne reculait devant rien. J'ai reçu de lui une lettre le 31 mai.

– Mais il était mort depuis huit jours.

– La lettre fut écrite et mise à la poste le 23. Évidemment il ne prévoyait pas une fin aussi proche. Sa correspondance mettait d'ordinaire une semaine à me parvenir, car elle était expédiée sous double enveloppe en Espagne, et de là à Newcastle. Il avait la manie, vous le savez, de dissimuler ses traces.

– Que disait-il ? balbutiai-je.

– Rien. Simplement qu'il était en danger, mais qu'il avait trouvé asile chez un ami sûr, et que je recevrais de ses nouvelles avant le 15 juin. Il ne me donnait pas d'adresse, mais disait qu'il logeait près de Portland Place. Son intention était, je crois, de vous disculper s'il lui arrivait quelque chose. En recevant cette lettre je me rendis à Scotland Yard, repassai les détails de l'enquête, et conclus que c'était vous, Mr Hannay, l'ami en question. Nous prîmes sur votre compte des informations, qui se trouvèrent favorables. Je crus comprendre que votre disparition avait pour cause non seulement la police, mais encore une autre crainte – et en recevant le billet de Harry je devinai le reste. Je vous ai attendu à tout moment depuis huit jours.

On peut imaginer quel poids cela m'ôta de l'esprit. Je me sentis de nouveau un homme libre, car je n'avais plus à lutter

que contre les ennemis de mon pays, et non plus contre sa justice.

– Et maintenant, voyons ce petit calepin, dit sir Walter.

Son examen nous prit une grande heure. Je lui expliquai le chiffre, et il sut s'en servir tout de suite. Il corrigea ma lecture en divers passages, mais ma traduction se trouva correcte en gros. Dès avant la fin son visage revêtait un sérieux extrême, et il resta ensuite quelque temps silencieux.

– Je ne sais que faire, dit-il enfin. Il a raison sur un point – à savoir : ce qui va se passer après-demain. Comment diable cela a-t-il pu transpirer ? Voilà déjà qui est assez mauvais. Mais tout ce qui concerne la guerre et la Pierre-Noire – cela me fait l'effet du pire mélo. Que n'ai-je plus de confiance dans le jugement de Scudder ! L'ennui avec lui c'est qu'il était trop romanesque. Il avait le tempérament artiste, et il prétendait embellir la vérité toute nue. Il avait en outre quelques travers bizarres. Les Juifs, par exemple, le faisaient voir rouge. Les Juifs et la haute finance.

« La Pierre-Noire, reprit-il. *Der Schwarzstein*. C'est comme dans les livraisons à deux sous. Et tout ce bourrage concernant Karolidès. C'est la partie faible de l'histoire, car je sais pertinemment que le vertueux Karolidès est capable de durer plus longtemps que nous deux. Aucun pays en Europe ne désire le voir disparaître. De plus, il vient de déployer ses talents à Berlin et à Vienne et de procurer à mon chef quelques mauvais moments. Non ! Scudder a perdu la piste là-dessus. Franchement, Hannay, je ne crois pas cette partie de son histoire. Il se brasse quelque vilaine affaire, il en a découvert trop, et il y a perdu la vie. Soit. Mais je suis prêt à donner ma parole qu'il s'agit là de simple espionnage. Une certaine grande puissance européenne est entichée de son système d'espionnage, et ses méthodes ne sont pas des plus scrupuleuses. Comme elle paye

aux pièces, ses émissaires n'iront pas reculer devant un meurtre ou deux. Ils veulent nos instructions navales pour leur collection du Marinamt[7] ; mais ces instructions seront classées dans un cartonnier – voilà tout.

À ce moment le majordome pénétra dans la pièce.

– On vous demande au téléphone, de Londres, sir Walter. C'est Mr Heath, qui désire vous parler personnellement.

Mon hôte s'en alla au téléphone.

Il revint au bout de cinq minutes, tout pâle.

– Je fais mes excuses aux mânes de Scudder, dit-il. Karolidès a été tué d'un coup de revolver, ce soir, quelques minutes avant 7 heures.

---

[7] Ministère allemand de la marine.

8

Où la pierre-noire apparaît

Le lendemain matin, après huit heures d'un sommeil sans rêves, je descendis pour déjeuner, et trouvai devant les rôties et les confitures sir Walter occupé à déchiffrer un télégramme. Ses fraîches couleurs de la veille semblaient un peu atténuées.

– J'ai passé une heure au téléphone après votre coucher, dit-il. J'ai engagé mon chef à parler au Premier Lord et au secrétaire de la guerre, et ils font venir Royer un jour plus tôt. Cette dépêche le confirme. Il sera à Londres à 5 heures. Bizarre que le mot du code pour sous-chef d'état-major général soit « Porcher ».

Il me désigna les plats chauds et reprit :

– Je ne crois d'ailleurs pas que cela serve à grand-chose. Si vos bons amis ont été assez malins pour découvrir le premier arrangement, ils le seront encore pour découvrir sa modification. Je donnerais un an de ma vie pour savoir où est la fuite. Nous croyons qu'il n'y avait en Angleterre que cinq personnes au courant de la visite de Royer, et vous pouvez être certain qu'il n'y en avait même pas autant en France, car là-bas ils prennent mieux leurs précautions.

Tandis que je mangeais il continua de parler, et à mon étonnement, il me favorisa de son entière confiance.

– Ne peut-on changer les dispositions ? demandai-je.

– On pourrait, répondit-il. Mais nous voulons l'éviter, si possible. Elles sont le résultat d'un travail infini, et aucun succédané ne les vaudrait. D'ailleurs, sur certains points, tout changement est impossible. Néanmoins on pourrait faire quelque chose, si c'était absolument nécessaire. Mais vous voyez la difficulté, Hannay. Nos ennemis ne vont pas être stupides au point de dévaliser Royer, ou autre truc enfantin du même genre. Ils savent que cela ferait du bruit et nous mettrait sur nos gardes. Ce qu'ils veulent, c'est obtenir les détails à l'insu de nous tous, de façon à ce que Royer retourne à Paris persuadé que toute l'affaire est demeurée absolument secrète. S'ils ne peuvent arriver à ce résultat, ils ratent leur coup, car ils savent que dès l'instant où nous avons des soupçons, tous les plans vont être modifiés.

– Alors nous devons nous attacher aux pas du Français jusqu'à son retour chez lui, répliquai-je. S'ils croyaient pouvoir obtenir l'information à Paris, c'est là qu'ils essaieraient. Autrement dit, ils ont préparé à Londres quelque dessein machiavélique, dont ils escomptent le succès.

– Royer dîne avec mon chef, après quoi il vient chez moi, où quatre personnes le verront : Whittaker de l'amirauté, moi-même, sir Arthur Drew, et le général Winstanley. Le Premier Lord, un peu souffrant, est parti à Sherringham. Chez moi, Royer recevra de Whittaker un certain document, après quoi il sera transporté en auto à Portsmouth, d'où un torpilleur l'emmènera au Havre. Son voyage est trop sérieux pour user du paquebot ordinaire. On ne le perdra pas de vue un seul instant jusqu'à ce qu'il soit rendu sain et sauf sur la terre de France. De même pour Whittaker jusqu'à sa rencontre avec Royer. C'est tout ce que nous pouvons faire de mieux, et je ne vois pas la moindre anicroche possible. Mais je n'en avoue pas moins que je ne suis aucunement rassuré. Cet assassinat de Karolidès va faire un bruit de tous les diables dans les chancelleries d'Europe.

Après le déjeuner, il me demanda si je savais conduire une auto.

– Eh bien ! vous me servirez de chauffeur pour aujourd'hui et vous porterez la livrée de Hudson. Vous avez à peu près sa taille. Vous êtes intéressé dans cette affaire et nous ne devons rien laisser au hasard. Nos adversaires sont des hommes résolus à tout, qui ne respecteraient pas la retraite campagnarde d'un homme d'État surmené.

Lors de mon arrivée à Londres, j'avais acheté une auto, et je m'étais amusé à parcourir le sud de l'Angleterre, de sorte que je connaissais un peu la géographie du pays. J'emmenai sir Walter à la ville par la route de Bath et marchai bon train. C'était une matinée de juin, tiède et sans un souffle, qui promettait de s'alourdir par la suite, mais en attendant il faisait délicieux à rouler par les petites villes aux rues arrosées de frais, et le long des jardins de la vallée de la Tamise. Je débarquai sir Walter à son hôtel de Queen Anne's Gâte à 11 heures et demie précises. Le majordome suivait par le train avec le bagage.

Son premier soin fut de me conduire à Scotland Yard. Un correct gentleman à figure rase de notaire nous y reçut.

– Je vous amène l'assassin de Portland Place.

Telle fut la présentation de sir Walter.

On lui répondit par un sourire oblique.

– Le cadeau eût naguère été le bienvenu, Bullivant. Car c'est là, je suppose, ce Mr Richard Hannay qui pendant quelques jours a si fort intéressé mon service ?

– Mr Hannay l'intéressera encore. Il a beaucoup à vous raconter, mais pas aujourd'hui. Pour des raisons majeures, son histoire doit attendre encore vingt-quatre heures. Alors, je vous le garantis, elle vous intéressera et même vous édifiera. Je tiens à ce que vous affirmiez à Mr Hannay qu'il n'a plus à craindre aucune tracasserie.

Cette assurance me fut donnée aussitôt.

– Vous pouvez aller où bon vous semblera, me dit-on. Votre appartement, que vous ne désirez peut-être plus occuper, vous attend, gardé par votre domestique. Comme on ne vous a jamais inculpé officiellement, nous pensions qu'il n'y avait pas lieu à réhabilitation publique. Mais sur ce point, bien entendu, vous ferez comme bon vous semblera.

– Nous aurons peut-être encore besoin de votre aide, Macgillivray, dit sir Walter quand nous prîmes congé.

Après quoi il me rendit ma liberté.

– Venez me revoir demain, Hannay. Je n'ai pas besoin de vous recommander de vous tenir parfaitement coi. À votre place, j'irais me coucher, d'autant que vous devez avoir des arriérés de sommeil à liquider. Vous ferez mieux de ne pas vous montrer, car si l'un de vos bons amis de la Pierre-Noire vous voyait, cela pourrait vous attirer des désagréments.

Je me sentis singulièrement désemparé. Au début, je trouvai fort agréable d'être à nouveau un homme libre, et de pouvoir aller où je voulais sans crainte aucune. Cet unique mois passé au ban de la société m'avait amplement suffi. J'allai au Savoy, et m'y commandai un déjeuner des plus soignés, après quoi je fumai le meilleur cigare qu'on trouvât dans l'établissement. Mais mon inquiétude persistait. Lorsque je me voyais regardé par

quelqu'un du restaurant, je me figurais qu'il pensait à l'assassinat.

Je pris ensuite un taxi et me fis conduire à plusieurs milles dans le nord de Londres. Je revins à pied entre des champs et des rangées de villas et de terrasses, auxquelles succédèrent des bouges et des rues sordides. Ce retour ne me prit guère moins de deux heures. Cependant mon inquiétude ne faisait qu'empirer. Je sentais que de graves, de formidables événements étaient sur le point de s'accomplir, et moi, moi la cheville ouvrière de toute l'affaire, je m'en trouvais exclu. Royer allait débarquer à Douvres, sir Walter allait faire des projets avec les quelques personnes d'Angleterre qui étaient dans le secret, et quelque part dans l'ombre la Pierre-Noire travaillerait. J'éprouvais le sentiment du danger et de la catastrophe imminente, et j'avais la singulière persuasion que moi seul je pouvais la conjurer, que moi seul je pouvais lutter. Mais j'étais hors du jeu à présent. Et quoi de plus naturel ? Il n'y avait nulle apparence que des ministres de cabinet, des lords de l'amirauté et des généraux iraient m'admettre dans leurs conseils.

J'en vins bientôt à désirer la rencontre de l'un de mes trois ennemis. Il s'ensuivrait des résultats. J'éprouvais un désir immodéré d'avoir avec ces messieurs une explication, au cours de laquelle je pourrais cogner et démolir quelqu'un. J'en arrivai bientôt à être d'une humeur exécrable.

Je n'éprouvais aucune envie de retourner à mon appartement. Il faudrait bien en arriver là un jour ou l'autre, mais comme il me restait encore assez d'argent, je résolus de remettre la chose au lendemain matin et d'aller coucher à l'hôtel.

Mon irritation persista durant tout le dîner, que je pris dans un restaurant de Jermyn Street. Je n'avais plus faim, et je laissai passer plusieurs plats sans y toucher. Je bus presque toute une bouteille de bourgogne, sans qu'elle parvînt à me dé-

rider. Une agitation abominable s'était emparée de moi. J'avais beau n'être qu'un garçon comme tout le monde, sans talents particuliers, je n'en restais pas moins convaincu que l'on avait besoin de moi pour aider à terminer cette affaire – que sans moi tout irait à vau-l'eau. Je me répétais que c'était là une sotte outrecuidance, que trois ou quatre des plus habiles personnages qui fussent, et disposant de toutes les ressources de l'Empire britannique, s'occupaient de l'affaire. Je n'arrivais pas à me persuader. Il me semblait qu'une voix me parlât à l'oreille, ne cessant de m'exhorter à agir, faute de quoi je m'en repentirais à tout jamais.

En fin de compte, vers 9 heures et demie, je résolus d'aller à Queen Anne's Gate. Fort probablement je ne serais pas reçu, mais cela me mettrait la conscience en repos, d'essayer.

Je descendis Jermyn Street. Au coin de Duke Street je croisai une troupe de jeunes hommes en habit de soirée qui sortaient de dîner et se rendaient au music-hall. Parmi eux se trouvait Mr Marmaduke Jopley.

À ma vue, il s'arrêta court.

– Bon Dieu ! c'est l'assassin ! s'écria-t-il. À moi, les amis, attrapez-le ! C'est Hannay, l'auteur du crime de Portland Place.

Il me saisit par le bras, et ses compagnons m'entourèrent. Bien qu'il n'en pût résulter pour moi aucun ennui, ma mauvaise humeur me poussa à me conduire stupidement. Un policeman survint. J'aurais dû lui dire la vérité, et au cas où il ne m'eût pas cru, lui demander de me conduire à Scotland Yard, ou du moins au poste de police le plus proche. Mais sur le moment tout délai me parut insupportable, et je ne pus me contenir devant la tête de crétin que faisait Marmie. Je lui appliquai un « gauche », et eus la satisfaction de le voir s'étaler de tout son long dans le ruisseau. Il s'ensuivit une affreuse bagarre. Tous sautèrent sur

moi en un instant, et le policeman me prit à revers. Je distribuai quelques bons coups, et je pense qu'en combat loyal je les aurais tous roulés ; mais le policeman me ceintura par-derrière, et un autre individu en profita pour me serrer à la gorge.

En proie à une fureur noire, j'entendis le gardien de l'ordre demander de quoi il s'agissait, et Marmie déclarer entre ses dents brisées, que j'étais l'assassin Hannay.

– Oh ! Assez, nom de Dieu ! m'écriai-je. Faites-le taire ! Quant à vous, l'agent, je vous conseille de me laisser tranquille. Scotland Yard est édifié sur mon compte, et vous attraperez un fameux savon si vous vous occupez de moi.

– Il vous faut venir avec moi, jeune homme, dit le policeman. Je vous ai vu frapper ce monsieur avec une brutalité inouïe. C'est vous d'ailleurs qui avez commencé, car il ne vous faisait rien. Je vous ai vu. Si vous ne venez pas tranquillement, je serai forcé de vous attacher.

Mon exaspération, jointe à l'idée tyrannique qu'à aucun prix je ne devais m'attarder, me donna la force d'un éléphant en rut. Je culbutai proprement le policeman, envoyai au plancher l'homme qui me tenait au collet, et détalai à toute allure dans Duke Street. J'entendis derrière moi un coup de sifflet, et une ruée de gens.

Je suis doué d'une jolie vitesse, et ce soir-là j'avais des ailes. En un clin d'œil je fus dans Pall Mall et tournai vers Saint-James's Park. J'évitai le policeman de garde aux portes du palais, plongeai dans un embarras de voitures à l'entrée du Mall, et me dirigeai vers le pont, le tout avant que mes poursuivants eussent traversé la chaussée. Dans les allées du parc, je me lançai à fond de train. Heureusement elles étaient presque désertes, et personne ne tenta de m'arrêter. Je ne voyais qu'une chose : arriver à Queen Anne's Gate.

Lorsque je pénétrai dans cette paisible artère, elle me parut vide. En face de l'hôtel de sir Walter, situé dans la partie resserrée, je vis trois ou quatre autos arrêtées. Je ralentis à quelques mètres en avant, et marchai droit à la porte. Si le majordome me refusait l'entrée, ou si même il tardait à m'ouvrir, j'étais fichu.

Il ne tarda point. J'avais à peine sonné que la porte s'ouvrit.

– Il faut que je voie sir Walter, haletai-je. Mon affaire est d'importance capitale.

Le majordome était de haute taille. Sans qu'un de ses muscles bougeât, il me tint le battant ouvert, puis le referma sur moi.

– Sir Walter est occupé, monsieur, et j'ai reçu l'ordre de n'introduire personne chez lui. Vous voudrez bien attendre.

L'hôtel était à l'ancienne mode, avec un grand vestibule où des pièces donnaient de chaque côté. Au fond se voyait un réduit, pourvu d'un téléphone et d'une couple de chaises, où le majordome m'offrit de m'asseoir.

– Écoutez, chuchotai-je. Il se passe du vilain et j'y suis mêlé. Mais sir Walter est au courant, et c'est pour lui que je travaille. Si on vient vous demander après moi, dites que vous ne m'avez pas vu.

Il fit un signe d'assentiment, et tout aussitôt un bruit de voix s'éleva au-dehors, et on sonna violemment. Le majordome fut admirable. Il ouvrit la porte, et l'air impassible comme une image attendit la question. Puis il leur en donna de sa façon. Il leur dit à qui appartenait l'hôtel, répéta les ordres reçus, et les repoussa du seuil, majestueusement. Je voyais tout de mon réduit, et m'amusais comme au théâtre.

J'attendais depuis peu de temps lorsqu'on sonna de nouveau. Le majordome ne fit pas de difficultés à introduire le nouveau visiteur.

Pendant qu'il retirait son pardessus, je vis qui c'était. On ne pouvait alors ouvrir un journal ou une revue sans rencontrer cette figure – la barbe grise taillée en bouc, les dures mâchoires de lutteur, le nez carré du bout, et les yeux bleus et perçants. C'était le Premier Lord de l'Amirauté, l'homme qui a, dit-on, reconstitué la flotte britannique.

Il passa devant mon réduit, et pénétra dans une salle en arrière du vestibule. La porte en s'ouvrant me laissa entendre un bruit de voix assourdies. Elle se referma, et je me trouvai de nouveau seul.

Durant vingt minutes, je restai là, sans savoir à quoi me résoudre. J'éprouvais encore l'absolue conviction que j'étais nécessaire, mais quand ou comment, je l'ignorais tout à fait. Je ne cessais de consulter ma montre, et lorsque les aiguilles approchèrent de 10 heures et demie, je commençai à croire que la conférence tirait à sa fin. D'ici un quart d'heure, Royer filerait sur la route de Portsmouth.

Soudain un timbre retentit, et le majordome parut. La porte de la salle du fond se rouvrit, et le Premier Lord de l'Amirauté sortit. Comme il passait devant moi, il jeta un coup d'œil dans ma direction, et pendant une seconde nous nous dévisageâmes.

Cela ne dura qu'une seconde, mais c'en fut assez pour me faire bondir le cœur. Je n'avais jamais vu le grand homme auparavant, et il ne me connaissait pas non plus. Mais au cours de cette durée infime, une lueur parut dans son regard : il me reconnaissait ! Impossible de s'y méprendre. C'était un éclair, une

étincelle, un rien, mais ce rien signifiait une chose, et une seule. Ce fut involontaire de sa part, et cela disparut aussitôt. Il continua son chemin. Livré à un tourbillon de folles imaginations, j'entendis la porte de la rue se refermer sur lui.

J'attrapai l'annuaire du téléphone et cherchai le numéro de son domicile. La communication me fut donnée aussitôt, et je perçus la voix d'un valet.

– Est-ce que Sa Seigneurie est chez elle ? demandai-je.

– Mylord est rentré il y a une demi-heure, fit la voix. Il est déjà couché, car il est indisposé ce soir. Peut-on faire votre commission, monsieur ?

Je raccrochai et me laissai tomber sur une chaise. Mon rôle dans cette affaire n'était décidément pas terminé. Nous l'échappions belle, mais j'arrivais à temps.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Je me dirigeai vers la porte de la salle du fond, où j'entrai sans frapper. Cinq personnes installées autour d'une table ronde levèrent sur moi des yeux étonnés. Il y avait là sir Walter, et le ministre de la guerre, Drew, que je connaissais par ses photographies. Un petit homme âgé devait être Whittaker, le chef de l'amirauté, et j'identifiai le général Winstanley grâce à la longue cicatrice de son front. Le cinquième était un gros petit homme à la moustache poivre et sel et aux sourcils broussailleux, qui venait de s'arrêter au milieu d'une phrase.

Les traits de sir Walter exprimaient la surprise et l'irritation.

– Je vous présente Mr Hannay, dont je vous ai parlé, dit-il à la ronde, en manière d'excuse. Il me semble, Mr Hannay, que votre visite est intempestive.

Je recouvrais peu à peu mon sang-froid.

– Cela reste à voir, monsieur, répliquai-je ; mais je crois plutôt qu'elle arrive juste à point. Pour l'amour de Dieu, messieurs, dites-moi qui vient de sortir d'ici à la minute ?

– Lord Alloa, dit sir Walter, rougissant de colère.

– Ce n'était pas lui ! m'écriai-je ; c'était sa vivante image, mais ce n'était pas lord Alloa ! c'était quelqu'un qui m'a reconnu, quelqu'un que j'ai vu le mois dernier. Il venait à peine de franchir le seuil que j'ai téléphoné à l'hôtel de lord Alloa : on m'a répondu qu'il était rentré depuis une demi-heure, pour se mettre au lit aussitôt.

– Mais qui... qui..., haleta quelqu'un.

– La Pierre-Noire ! m'écriai-je.

Et je me laissai tomber dans le fauteuil vacant depuis si peu de temps, au milieu de cinq personnages entièrement bouleversés.

9

Les trente-neuf marches

– C'est absurde ! déclara le chef de l'amirauté.

Sir Walter se leva et quitta la pièce, nous laissant pensifs et les yeux baissés. Il revint au bout de dix minutes, la mine allongée.

– J'ai causé avec Alloa, dit-il. Je l'ai fait tirer de son lit – non sans difficulté. Il est rentré directement après le dîner chez Mulross.

– Mais c'est de la folie ! interrompit le général Winstanley. Vous voudriez me faire croire que cet homme a pu venir ici et rester là à côté de moi pendant toute une demi-heure sans que je m'aperçoive de la substitution ? Il faut qu'Alloa ait perdu la tête.

– Ne voyez-vous pas de quelle habileté ils ont fait preuve ? dis-je. Vous étiez trop préoccupés d'autre chose pour voir clair. L'identité de lord Alloa allait de soi. S'il se fût agi de quelqu'un d'autre, vous l'auriez peut-être regardé plus attentivement, mais sa présence à lui était toute naturelle, et cela vous a fermé les yeux.

Mais alors le Français parla, très posément, et en bon anglais.

– Ce jeune homme a raison. Sa psychologie est juste. Nos ennemis n'ont pas été si bêtes !

Il pencha sur l'assistance son front méditatif.

– Je vais vous conter une histoire, fit-il. Elle m'est arrivée il y a longtemps, au Sénégal. J'étais cantonné dans un poste perdu, et pour me distraire j'avais pris l'habitude de pêcher dans la rivière où abondaient de gros barbeaux. Une petite jument arabe – appartenant à cette race, originaire des dunes salines, que l'on trouvait naguère à Tombouctou – portait de coutume mon panier à provisions. Or, un matin où je faisais bonne pêche, la jument se montra singulièrement agitée. Je l'entendis hennir, se plaindre et frapper du pied, et je la calmai de la voix, tout en m'occupant du poisson. Je ne cessais pas de la voir du coin de l'œil, croyais-je, attachée à un arbre distant de vingt mètres... Au bout de deux heures, l'envie me vint de manger un morceau. Je rassemblai mon poisson dans un sac de toile goudronnée et descendis vers ma jument le long de la berge, en traînant ma ligne. Arrivé auprès d'elle, je lui jetai sur le dos le sac...

Il s'interrompit et nous regarda.

– Ce fut l'odeur qui me donna l'éveil. Je tournai la tête et vis à trois pas de moi un lion qui me considérait... Un vieux mangeur d'hommes, la terreur du village... Il ne restait plus de la jument qu'un amas sanglant d'os et de peau, caché derrière lui...

– Comment cela finit-il ? demandai-je, car j'étais assez chasseur pour reconnaître une histoire authentique.

– Je lui fourrai ma canne à pêche dans la gueule, et j'avais un revolver. Puis mes serviteurs arrivaient justement avec des fusils. Mais il m'a laissé sa marque.

Et il nous montra sa main où manquaient trois doigts.

– Réfléchissez, dit-il. La jument était morte depuis plus d'une heure, et le fauve n'avait cessé de me surveiller depuis. J'ignorai le meurtre parce que j'étais habitué à l'agitation de ma bête, et je ne remarquai pas son absence, parce que je la percevais simplement comme une tache rousse, et le lion en tenait lieu. Eh bien ! messieurs, s'il me fut possible de me leurrer de la sorte, dans un pays où l'on a les sens aux aguets, pourquoi voudriez-vous que nous, citadins préoccupés d'affaires, ne nous trompions pas également ?

Sir Walter acquiesça. Nul ne songeait à le contredire.

– Mais je ne comprends pas, reprit Winstanley. Leur but était d'obtenir ces renseignements à notre insu. Or il suffisait pour découvrir la supercherie que l'un de nous rappelât notre rencontre de ce soir à Alloa.

Sir Walter eut un rire bref.

– Ce choix d'Alloa prouve leur intelligence. Lequel d'entre nous fût allé lui reparler de ce soir ? Ou lui serait-il arrivé, à lui, d'entamer ce sujet ?

Et en effet le Premier Lord de la Mer était bien connu pour sa taciturnité et son humeur peu endurante.

– Resterait à savoir, dit le général, quel avantage sa visite ici va procurer à cet espion ? Il n'a pu retenir de mémoire plusieurs pages de chiffres et de noms étrangers.

– Ce n'est pas difficile, répliqua le Français. Un bon espion doit s'exercer à posséder une mémoire photographique. À l'instar de votre Macaulay. Remarquez qu'il n'a rien dit, mais qu'il a parcouru ces papiers à diverses reprises. Nous devons, je crois, admettre qu'il en a emporté tout le détail imprimé dans son

souvenir. Quand j'étais plus jeune, j'étais capable de ce petit tour de force.

– Dans ce cas il ne nous reste plus qu'une chose à faire, c'est de changer nos dispositions, dit avec tristesse sir Walter.

Whittaker semblait fort ennuyé.

– Avez-vous raconté à lord Alloa ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Non ? Eh bien ! je ne puis l'affirmer en toute certitude, mais je crains fort que pour faire des changements sérieux il ne nous faille modifier la géographie de l'Angleterre.

– Je dois vous dire autre chose, ajouta Royer. J'ai parlé librement lorsque cet homme était ici. J'ai laissé échapper quelques mots sur les dispositions militaires de mon gouvernement. J'avais l'autorisation de le faire. Mais cette information est d'un prix inestimable pour nos adversaires. Non, mes amis, je ne vois qu'un moyen. L'homme qui est venu ici doit, ainsi que ses confédérés, être pris, et pris sans retard.

– Bon Dieu ! m'écriai-je, mais nous n'avons pas l'ombre d'un indice.

– En outre, fit Whittaker, il y a la poste. À l'heure qu'il est, la nouvelle est peut-être en route.

– Non, répliqua le Français. Vous ne connaissez pas la manière de faire d'un espion. Il reçoit sa récompense en personne, et il remet en personne ses renseignements. Nous autres, en France, nous ne connaissons que trop cette espèce. Il nous reste une chance, mes amis. Ces individus doivent passer la mer : que l'on fouille les navires et que l'on surveille les ports. Croyez-moi, c'est un cas des plus graves, tant pour la France que pour l'Angleterre.

Le bon sens parfait de Royer nous réconforta. Il représentait l'homme d'action parmi des indécis. Mais je ne voyais d'espoir d'aucun côté. Comment pouvions-nous, parmi les cinquante millions d'habitants de ces îles, et en douze heures, mettre la main sur les plus habiles canailles de l'Europe ?

Tout à coup il me vint une idée.

– Où est le calepin de Scudder ? lançai-je à sir Walter. Vite, donnez-le ; je me rappelle qu'il y a quelque chose dedans.

Il ouvrit un pupitre fermé à clef et me passa le calepin.

Je trouvai l'endroit, et lus :

– « Trente-neuf marches. » Et encore une fois : « Trente-neuf marches – je les ai comptées. – Haute mer à 22 h 17. »

L'homme de l'amirauté me regardait comme s'il m'eût cru fou.

– Ne comprenez-vous pas que c'est un indice ? m'écriai-je. Scudder connaissait le repaire de ces gens... Il a gardé pour lui le nom de l'endroit, mais il savait par où ils devaient quitter le pays. C'est demain leur jour, et c'est un endroit où la mer est haute à 22 heures 17.

– Ils sont peut-être partis ce soir, dit quelqu'un.

– Sûrement non. Ils n'iraient pas se presser, quand ils ont leur bon petit moyen secret. Je connais les Allemands. Ils sont entichés de travailler d'après un plan. Où diable puis-je me procurer un annuaire des marées ?

Whittaker reprit courage.

– C'est un moyen, fit-il. Allons-nous-en jusqu'à l'Amirauté. Nous montâmes dans deux des autos qui attendaient – à l'exception de sir Walter, qui se rendit à Scotland Yard pour « mobiliser Macgillivray », comme il dit.

Après avoir parcouru d'interminables corridors et des pièces nues où s'affairaient les femmes de ménage, nous arrivâmes enfin à une petite salle garnie de livres et de cartes. On dénicha le préposé, qui tira aussitôt de la bibliothèque l'Annuaire officiel des marées. Je m'installai au pupitre, entouré de mes compagnons debout, car j'avais en quelque sorte pris le commandement de l'expédition.

Rien à faire. Il y avait des centaines de rubriques, et autant que je pus voir, 22 heures 17 s'appliquait à cinquante endroits. Il nous fallait trouver un moyen de rétrécir le champ de nos investigations.

Je me pris la tête à deux mains pour réfléchir. Il devait y avoir un moyen de déchiffrer cette énigme. Que voulait dire Scudder avec ses trente-neuf marches ? Je pensai à des marches de quai ; mais s'il s'était agi de cela, il n'eût pas mentionné leur nombre. Il devait s'agir d'un endroit comportant plusieurs escaliers, dont l'un se distinguait des autres par le fait de posséder trente-neuf marches.

Tout à coup il me vint une idée, et je me mis à rechercher tous les départs de paquebots. Aucun ne partait à 22 heures 17.

Quelle importance avait la marée haute ? S'il s'agissait d'un port, ce devait être un petit port, où l'on attendait la marée, ou bien il s'agissait d'un navire à gros tirant d'eau. Mais aucun vapeur de service régulier ne partait à cette heure-là, et d'ailleurs je ne pouvais m'imaginer qu'ils iraient voyager par un grand navire quittant un port régulier. Donc il s'agissait d'un petit port

où la marée prenait de l'importance, ou même il n'y avait pas de port du tout.

Mais dans le cas d'un petit port, je ne voyais pas ce que les marches signifiaient. Aucun port à ma connaissance ne présentait une série d'escaliers. Ce devait être plutôt un endroit que caractérisait un escalier déterminé, et où la mer était pleine à 22 heures 17. En somme je conjecturai que l'endroit devait se trouver sur une côte sans abri. Mais les escaliers continuaient à m'embarrasser.

Je revins ensuite à des considérations plus générales. Par où y avait-il chance qu'un homme partît pour l'Allemagne, un homme pressé, désirant faire une traversée rapide et secrète ? Assurément pas d'aucun des grands ports. Non plus que des côtes de la Manche, de l'Ouest ou de l'Écosse, étant donné que cet homme partait de Londres. Je mesurai les distances sur la carte, et m'efforçai de me mettre dans la peau de mon adversaire. À sa place je gagnerais Ostende, Anvers ou Rotterdam, et je partirais de quelque part sur la côte Est, entre Cromer et Douvres.

Toutes ces conjectures demeuraient très vagues, et je ne prétends pas qu'elles fussent ingénieuses ni scientifiques. Je n'avais rien d'un Sherlock Holmes. Mais je me suis toujours reconnu une sorte d'instinct, dans les matières de ce genre. Je ne sais si je me fais comprendre, mais je m'efforçais de tirer de ma raison tout ce qu'elle pouvait fournir, et une fois qu'elle se butait à une impasse, je m'en remettais à l'instinct, et mes divinations se trouvaient d'ordinaire correctes.

Je consignai donc toutes mes déductions sur une feuille du papier de l'amirauté. Je les libellai comme suit :

ENTIÈRES CERTITUDES

(1) Endroit où existent plusieurs escaliers ; celui en question se distingue par le fait qu'il a trente-neuf marches.

(2) Marée haute à 22 h 17. Appareillage uniquement possible à marée haute.

(3) Les marches ne sont pas des marches de quai : l'endroit n'est donc probablement pas un port.

(4) Pas de paquebot de nuit régulier à 22 h 17. Le moyen de transport doit être un caboteur (peu probable), un yacht, ou un bateau de pêche. Mon raisonnement n'allait pas plus loin. Je dressai une autre liste, que j'intitulai « Conjectures », mais je lui attribuais la même certitude qu'à l'autre.

CONJECTURES

(1) L'endroit n'est pas un port, mais une côte ouverte.

(2) Bateau petit – lougre, yacht, ou canot à moteur.

(3) L'endroit, quelque part sur la côte, est entre Cromer et Douvres.

Il m'apparut peu banal de trôner devant ce bureau, sous les yeux d'un ministre, d'un maréchal de l'armée britannique, de deux hauts dignitaires du gouvernement, et d'un général français, cependant que du griffonnage d'un défunt je m'efforçais d'extraire un secret qui était pour nous une question de vie ou de mort.

Sir Walter nous avait rejoints, et Macgillivray ne tarda pas à le suivre. Il venait d'envoyer des ordres pour faire rechercher, dans les ports et les gares, les trois hommes dont j'avais donné le signalement à sir Walter. Pas plus que les autres, toutefois, il ne croyait que cela dût servir à grand-chose.

– Voici tout ce que je peux y voir, dis-je. Il nous faut découvrir un lieu où plusieurs escaliers descendent au rivage, l'un de ces escaliers possédant trente-neuf marches. Ce lieu me paraît situé sur une côte ouverte, aux falaises assez élevées, quelque part entre le Walsh et la Manche. De plus en cet endroit la mer est haute demain soir à 22 heures 17.

Puis une idée me vint. J'ajoutai :

– N'y a-t-il pas un inspecteur des garde-côtes ou quelqu'un du même genre qui connaisse la côte Est ?

Whittaker en savait un, qui habitait à Clapham. Il partit en auto le chercher, et nous restâmes dans la petite salle à l'attendre, en causant de choses et autres. J'allumai une pipe et repassai toute l'affaire au point de m'endolorir les méninges.

Vers 1 heure du matin, l'homme des garde-côtes arriva. C'était un beau vieillard, qui ressemblait à un officier de marine, et qui montrait pour nous tous un respect excessif. Je laissai le ministre de la guerre l'interroger lui-même, car je sentais qu'il me trouverait bien osé de parler le premier.

– Voudriez-vous nous énumérer les endroits que vous connaissez sur la côte Est, où il y a des falaises, et où plusieurs escaliers descendent à la mer ?

Il réfléchit un instant.

– De quel genre d'escaliers parlez-vous, monsieur ? Il existe beaucoup d'endroits où des chemins sont taillés dans la falaise, et beaucoup de ces chemins possèdent quelques marches. Ou parlez-vous d'escaliers ordinaires, d'escaliers tout en marches, si l'on peut dire ?

Sir Walter se tourna vers moi.

– Nous parlons d'escaliers ordinaires, dis-je.

Il réfléchit une minute ou deux.

– Il me semble que je n'en connais pas. Mais attendez. Il y a un endroit du Norfolk – Brattlesham – auprès d'un terrain de golf, où se trouvent des escaliers pour permettre aux joueurs d'aller chercher les balles perdues.

– Ce n'est pas cela, dis-je.

– Il y a ensuite beaucoup de digues-promenades ; c'est peut-être ce que vous voulez dire. Chaque station de bains de mer en possède.

Je fis un signe négatif.

– Ça doit être plus retiré que cela, dis-je.

– Ma foi, messieurs, je ne vois rien d'autre. À moins que, peut-être, le Ruff…

– Qu'est-ce que le Ruff ? demandai-je.

– C'est un grand promontoire de craie, dans le Kent, tout près de Bradgate. On a bâti dessus un tas de villas, dont plusieurs ont des escaliers descendant à un rivage privé. C'est un endroit tout à fait grand genre, et ceux qui y résident aiment d'être tranquilles chez eux.

J'ouvris en toute hâte l'annuaire des marées et cherchai Bradgate. La marée haute y était le 15 juin, à 22 heures 27.

– Nous voilà enfin sur la piste, m'écriai-je avec animation. Comment puis-je savoir l'heure de la marée au Ruff ?

– Je vais vous le dire, monsieur, fit l'homme des garde-côtes. J'ai une fois occupé une maison là-bas dans ce même mois-ci, et je sortais chaque soir pour aller pêcher en mer. La marée y est de dix minutes en avance sur Bradgate.

Je refermai le livre et regardai mes compagnons.

– Messieurs, leur dis-je, si l'un de ces escaliers possède trente-neuf marches, nous avons résolu le problème. Je voudrais que vous me prêtiez votre voiture, sir Walter, et une carte routière. Si Mr Macgillivray veut bien m'accorder dix minutes, nous pourrons combiner quelque chose pour demain.

Je sentais le ridicule de prendre ainsi la direction de l'affaire, mais ils ne parurent pas s'en apercevoir, et après tout, puisque j'avais moi-même ouvert la danse… D'ailleurs les entreprises ardues me connaissaient, et ces éminents personnages étaient trop avisés pour ne pas le voir. Ce fut le général Royer qui me donna tout pouvoir.

– Pour ma part, dit-il, je remets volontiers l'affaire entre les mains de Mr Hannay.

À 3 heures et demie, je filais à toute vitesse au clair de lune entre les haies du Kent, avec le meilleur policier de Macgillivray, sur le siège à côté de moi.

10

Où plusieurs sociétés se retrouvent à la mer

Par un matin de juin rose et bleu, je me trouvai à Bradgate, dominant du Griffin Hôtel une mer d'huile où le bateau-phare du banc de Cock se réduisait aux dimensions d'une bouée de sauvetage. Une couple de milles au-delà dans le sud, et beaucoup plus près de la côte, un petit torpilleur avait jeté l'ancre. En sa qualité d'ancien marin, Scaife, l'homme de Macgillivray, reconnut le navire, et me dit son nom et celui du commandant. Je pus donc télégraphier aussitôt à sir Walter.

Après le petit déjeuner, Scaife obtint d'un agent de location la clef ouvrant les portes des six ou sept escaliers du Ruff. Je l'y accompagnai à pied par la plage, et tandis qu'il les explorait successivement, je restai caché dans un creux de falaise, car je ne voulais pas risquer d'être vu. Mais à cette heure les environs étaient absolument déserts, et tout le temps que je restai sur ce rivage, je ne vis rien que des mouettes.

Il mit plus d'une heure à remplir sa mission, et lorsque je le vis revenir vers moi, consultant un bout de papier, je ne nierai pas que je ne fusse ému. Tout, en effet, reposait sur l'exactitude de ma supposition.

Il me lut à haute voix le nombre des marches de chaque escalier : 34, 33, 39, 42, 47, puis, à l'endroit où la falaise s'abaissait : 21. Je faillis pousser un cri en me dressant.

Nous regagnâmes la ville en toute hâte, pour télégraphier à Macgillivray. Je lui demandai six hommes, qui auraient à se répartir entre plusieurs hôtels déterminés. Après quoi Scaife se

mit en devoir de jeter un coup d'œil sur la maison d'où dépendaient les trente-neuf marches.

Les nouvelles qu'il me rapporta m'intriguèrent et me rassurèrent à la fois. La maison – dite Trafalgar Lodge – appartenait à un vieux monsieur nommé Appleton – un agent de change retiré des affaires, disait le loueur de villas. Mr Appleton, qui passait là une bonne partie de l'été, s'y trouvait actuellement, depuis près de huit jours. Scaife ne put recueillir beaucoup de détails à son sujet, sinon que ce vieillard était fort comme il faut, payait régulièrement ses factures, et tenait toujours un billet de cinq livres à la disposition des bonnes œuvres de l'endroit. Mais de plus Scaife réussit à pénétrer dans la maison par la porte de service, en se faisant passer pour un représentant en machines à coudre. La domesticité se composait de trois personnes seulement – une cuisinière, une servante, une femme de chambre – qui ressemblaient à toutes celles qu'on trouve dans un honnête intérieur bourgeois. La cuisinière n'était pas bavarde, et elle eut vite fait de mettre à la porte Scaife ; mais celui-ci crut pouvoir m'affirmer qu'elle ne savait rien. La maison attenante, en construction, offrait un bon abri pour l'observation ; de l'autre côté, une villa à louer possédait un jardin négligé et broussailleux.

J'empruntai la longue-vue de Scaife, et partis faire un tour sur le Ruff, avant le déjeuner. Je me tins constamment derrière la rangée des villas, et trouvai un bon poste d'observation sur la lisière du terrain de golf. De là, je découvrais la bande de gazon qui longeait le sommet de la falaise, avec des bancs disposés à intervalles réguliers, et les petits enfoncements carrés, munis de garde-fous et entourés de plates-bandes, par où les escaliers descendaient à la plage. Je voyais en plein Trafalgar Lodge, villa de briques rouges munie d'une véranda, et située entre une pelouse de tennis derrière, et, devant, le classique jardinet des stations balnéaires, plein de marguerites et de géraniums rabougris. D'un mât de pavillon gigantesque, un Union Jack retombait à longs plis dans l'air immobile.

Je ne tardai pas à voir quelqu'un sortir de la maison et vaguer sur la falaise. Lorsque je le tins dans le champ de ma longue-vue, je distinguai un vieillard vêtu d'un pantalon de flanelle blanche, d'une veste de drap bleu, et d'un chapeau de paille, et qui tenait à a la main une jumelle marine et un journal. Il s'assit sur l'un des bancs de fer et se mit à lire. Par instants il déposait sa feuille et dirigeait sa jumelle sur la mer. Il examina longuement le torpilleur. Quand je l'eus surveillé une demi-heure, il se leva et rentra dans la maison pour déjeuner. De mon côté, je retournai à l'hôtel.

Je n'avais pas grande confiance. Cette honnête et banale demeure ne répondait guère à mon attente. Cet homme était-il l'archéologue chauve de l'odieuse ferme de la lande ? Impossible de le dire. Il ressemblait tout à fait à ces vieux birbes béats que l'on rencontre immanquablement dans la banlieue et aux bains de mer. On n'eût pu trouver meilleur spécimen d'individu absolument inoffensif.

Mais après déjeuner, assis sur la terrasse de l'hôtel, je repris courage, en voyant apparaître l'objet précis que j'attendais et que j'avais craint de ne pas voir. Un yacht s'en vint du sud et jeta l'ancre tout juste en face du Ruff. C'était un bateau d'environ cent cinquante tonnes, et son enseigne blanche me montra qu'il appartenait à l'escadre. En conséquence je descendis au port avec Scaife, et nous engageâmes un batelier pour nous mener à la pêche.

Il faisait un après-midi calme et chaud. Nous prîmes à nous deux environ vingt livres de perches et d'églefins, et le bercement de la mer bleue me fit envisager la situation sous un jour plus riant. Au haut des blanches falaises du Ruff je voyais le rouge et le vert des villas, et en particulier le grand mât de pavillon de Trafalgar Lodge. Vers 4 heures, quand nous en eûmes assez de la pêche, je commandai au matelot de nous promener

autour du yacht, qui semblait posé sur la mer comme un bel oiseau blanc prêt à prendre son essor. Scaife me déclara que ce devait être un bâtiment très vite, et pourvu d'une machinerie puissante.

Il se nommait l'*Ariadne*, comme me l'apprit le béret d'un de ses hommes occupé à astiquer des cuivres. Je lui adressai la parole, et il me répondit dans l'aimable parler de l'Essex. Un autre matelot qui survint échangea quelques mots avec moi dans un anglais indéniable. Notre batelier entama une conversation avec l'un d'eux au sujet du temps, et nous restâmes ainsi quelques minutes à nous balancer à une longueur d'aviron des écubiers de tribord.

Mais soudain les hommes se détournèrent de nous et se penchèrent sur leur besogne : un officier s'approchait sur le pont. C'était un jeune homme avenant et de bonne mine, qui nous posa quelques questions concernant notre pêche dans le meilleur anglais. Mais il ne pouvait y avoir de doute à son égard. Sa chevelure frisottée, non plus que la coupe de son col et de sa cravate, ne provenaient sûrement pas d'Angleterre.

Cela contribuait un peu à me rassurer ; mais en regagnant Bradgate à l'aviron, mes doutes revinrent avec obstination. Mon principal souci était de me dire que mes ennemis savaient que je tenais mes informations de Scudder, et que c'était Scudder qui m'avait mis sur la piste pour trouver cet endroit. S'ils savaient que Scudder possédait cet indice, ne modifieraient-ils pas inévitablement leurs dispositions ? Ils attachaient trop d'importance à leur réussite pour rien laisser au hasard. Restait donc à savoir jusqu'à quel point ils se trouvaient informés de ce que savait Scudder. La veille au soir, je déclarais avec assurance que les Allemands ne dévient jamais de la ligne tracée ; mais s'ils soupçonnaient le moins du monde que je tenais leur piste, ils ne commettraient pas la sottise de ne pas la brouiller. Je me demandai si l'homme d'hier soir s'était aperçu que je le reconnais-

sais. Je ne le croyais pas, et je m'attachai à cette persuasion. Mais toute l'affaire ne m'avait jamais paru aussi difficile que cet après-midi-là, alors que, tout compte fait, j'aurais dû me réjouir d'un succès assuré.

À l'hôtel, je rencontrai le commandant du torpilleur, auquel Scaife me présenta, et avec qui j'échangeai quelques mots. Après quoi je crus bon de consacrer une heure ou deux à surveiller Trafalgar Lodge.

Je trouvai plus loin sur la hauteur un endroit propice dans le jardin d'une maison inoccupée. De là, j'apercevais en plein la pelouse, où deux personnages jouaient au tennis. L'un était le vieillard déjà vu, l'autre était plus jeune, et portait à la taille une écharpe aux couleurs d'une société. Ils jouaient avec une activité frénétique, tels des gens de la ville qui recherchent l'exercice violent pour s'assouplir les membres. On ne peut imaginer plus innocent spectacle. Ils poussaient des appels et des rires, et ils s'arrêtèrent pour boire, lorsqu'une servante leur apporta deux gobelets sur un plateau. Je n'en croyais pas mes yeux, me demandant si je ne faisais pas le plus magnifique imbécile du globe. Un mystère profond enveloppait les hommes qui m'avaient pourchassé sur la lande d'Écosse en avion et en auto, et quelque peu aussi le diabolique antiquaire. Il était tout simple d'attribuer à ces gens-là le coup de couteau qui cloua Scudder au parquet, aussi bien que des projets fatals à la paix du monde. Mais ces deux impeccables citoyens qui prenaient leur inoffensif divertissement, et s'apprêtaient à se mettre à table pour dîner en causant platement Bourse, cricket et ragots de leur Surbiton natal ! J'avais tissé un filet pour prendre des vautours et des faucons, et patatras ! voilà que deux grosses perdrix venaient se jeter dedans !

Survint ensuite un troisième personnage, un jeune homme à bicyclette, portant sur le dos un étui à crosses de golf. Il s'en alla vers la pelouse de tennis, où les joueurs l'accueillirent tu-

multueusement. De toute évidence ces derniers le blaguaient, et leur blague sonnait terriblement anglaise. Puis le gros homme, s'épongeant le front à l'aide d'un foulard de soie, déclara qu'il allait prendre un tub. Je l'entendis prononcer mot pour mot : « Je suis absolument en nage, Bob. Ça va diminuer mon poids et mon handicap. Vous verrez demain si je ne vous bats pas ; je vous rends même un coup d'avance. » On trouverait difficilement expressions beaucoup plus anglaises.

Ils rentrèrent tous trois dans la maison, et je me sentais le dernier des idiots. Pour cette fois, j'avais « écorcé l'arbre qu'il ne fallait pas ». Ces hommes jouaient peut-être la comédie ; mais pour quel public ? Ils ne savaient pas que j'étais à trente mètres d'eux, caché derrière un rhododendron. Il était réellement impossible de croire que ces trois joyeux compagnons fussent autre chose que ce qu'ils paraissaient être : c'est-à-dire trois banals Anglais, banlieusards, sportifs, ennuyeux, si l'on veut, mais abjectement innocents.

Et pourtant ils *étaient* trois ; et l'un était vieux, l'autre gros, le troisième brun et maigre ; et leur maison concordait avec les notes de Scudder ; et à un demi-mille au large se balançait un yacht à vapeur avec à bord au moins un officier allemand. Je songeai à Karolidès assassiné, à l'Europe menacée du cataclysme, et à ceux que j'avais laissés dans Londres et qui attendaient anxieusement ce qui allait se passer d'ici quelques heures. On ne pouvait douter que l'enfer fût déchaîné quelque part. La Pierre-Noire avait gagné la partie, et si elle survivait à cette nuit de juin, elle placerait son gain en banque.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire : marcher de l'avant, et à fond, comme si je ne doutais de rien, et au risque de me rendre ridicule. De ma vie, je n'ai entrepris une tâche avec plus de répugnance. J'aurais préféré, dans la disposition d'esprit où j'étais alors, entrer dans un repaire d'anarchistes tous browning au poing, ou combattre un lion furieux avec un pistolet à

bouchon, plutôt que de pénétrer dans l'heureuse demeure de ces trois joyeux Anglais pour leur dire que rien n'allait plus. Quelles gorges chaudes on ferait de moi !

Mais soudain je me rappelai une chose que m'avait dite autrefois en Rhodésie le vieux Peter Pienaar. J'ai déjà cité Peter dans ce récit. C'était le meilleur éclaireur que j'aie jamais connu, et avant de se convertir à la respectabilité, il piétina bien souvent les plates-bandes de la loi, ce qui lui valut d'être recherché activement par les autorités. Examinant un jour avec moi le chapitre des déguisements, Peter me sortit une théorie qui me frappa. D'après lui, en dehors des certitudes absolues telles que les empreintes digitales, la simple apparence physique avait bien peu d'utilité pour l'identification dès que le fugitif savait réellement son affaire. Les cheveux teints et les fausses barbes le faisaient rire, ainsi que les autres puérilités du même genre. Une seule chose importait : l' »atmosphère », comme prononçait Peter.

Celui qui arrive à se situer dans un milieu absolument différent de celui qui l'entourait lorsqu'on le vit d'abord, et qui en outre – c'est le plus important – se met au diapason de ce milieu et se conduit comme s'il n'en était jamais sorti, celui-là est capable de dérouter les plus fins détectives. Et il vous racontait cette anecdote à l'appui : ayant un jour emprunté un habit noir, il alla à l'église et assista à l'office côte à côte avec l'homme qui le recherchait. Si ce dernier l'eût vu en honnête compagnie avant ce jour-là, il l'eût reconnu ; mais il ne l'avait jamais vu que dans une taverne, occupé à moucher les lampes à coups de revolver.

Le souvenir des propos de Peter me donna le premier réconfort réel que j'eusse éprouvé de la journée. J'avais connu en Peter un vieil oiseau fort avisé, et par ailleurs les gars que je poursuivais étaient l'élite de la volière. Pourquoi ne joueraient-

ils pas le jeu de Peter ? Un sot s'efforce de paraître différent ; un homme habile paraît lui-même tout en étant différent.

Peter avait encore une autre maxime, que j'utilisai dans mon rôle de cantonnier. « Si vous faites un personnage, vous ne serez jamais à sa hauteur tant que vous ne vous persuaderez pas que vous êtes ce personnage. » Le jeu de tennis s'expliquait peut-être ainsi. Ces gens n'avaient pas besoin de jouer la comédie : il leur suffisait de tourner la manette pour passer dans une autre vie, où ils évoluaient avec le même naturel que dans la première. Et Peter ne se lassait pas de répéter que c'était là le grand secret de tous les criminels fameux.

Comme 8 heures approchaient, j'allai retrouver Scaife pour lui donner ses instructions. Je convins avec lui de la façon de disposer ses hommes, et sortis ensuite faire un tour, car je ne me sentais aucun appétit. Je longeai le terrain de golf désert, puis gagnai un point de la falaise situé plus au nord derrière la rangée de villas. Sur les jolis petits chemins tout neufs je croisai des gens en villégiature qui revenaient du tennis ou de la plage, et un garde-côtes du poste de T. S. F., plus des baudets et leurs conducteurs qui rentraient chez eux. Au large, dans le crépuscule bleu, je vis des feux s'allumer sur l'Ariadne, et plus au sud sur le torpilleur ; et au-delà du banc de Cock, les feux plus puissants des vapeurs qui se dirigeaient vers la Tamise. Tout ce spectacle était si paisible et si normal que ma confiance décroissait à chaque minute. Vers 9 heures et demie, je dus prendre mon courage à deux mains pour m'en aller vers Trafalgar Lodge.

Chemin faisant je repris confiance à la vue d'un lévrier qui marchait d'un pas élastique derrière une bonne d'enfant. Il me rappela un chien que je possédais en Rhodésie, et l'époque où je l'emmenais sur les monts Pali chasser le bouquetin de la variété grise. Or, un jour que nous en poursuivions un, nous le perdîmes subitement tous les deux. Un lévrier se fit à sa vue, et j'ai

moi-même de bons yeux ; mais ce bouquetin s'évanouit purement et simplement du paysage. Par la suite je me rendis compte de sa manœuvre. Sur la roche grise des kopjes il ne se détachait pas plus qu'un corbeau sur une nuée d'orage. Il n'eut pas besoin de courir : il lui suffit de rester immobile pour se confondre avec le terrain.

À peine ce souvenir m'eut-il traversé l'esprit que je l'appliquai au cas présent et tirai la conclusion. Les gens de la Pierre-Noire n'avaient pas besoin de fuir. Ils se résorbaient tranquillement dans le paysage. J'étais sur la bonne piste ; et m'enfonçant cette vérité dans la tête, je me jurai de ne plus l'oublier. Le dernier mot restait à Peter Pienaar.

Les hommes de Scaife devaient être maintenant à leurs postes ; mais on ne voyait âme qui vive. La maison se livrait comme une place publique aux regards des passants. Une barrière de trois pieds de haut la séparait du chemin de la falaise ; toutes les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes, et des lumières voilées, avec un murmure de voix, indiquaient où ses habitants achevaient de dîner. C'était réellement la maison de verre. Avec l'impression d'être le plus grand sot de la terre, j'ouvris le portail et sonnai.

Un homme dans mon genre, qui a parcouru le monde à la dure, s'entend très bien avec deux catégories de gens, que l'on peut nommer la supérieure et l'inférieure. Il les comprend, et eux le comprennent. Je me trouvais en pays de connaissance avec des paysans, des chemineaux et des cantonniers ; j'étais également assez à l'aise avec des hommes comme sir Walter et ceux que j'avais rencontrés le soir précédent. J'en ignore la cause, mais c'est là un fait. Mais ce qu'un type de ma sorte ne comprend pas, c'est le monde béat et satisfait de la haute bourgeoisie, les gens qui habitent dans les villas et dans la banlieue. Il ignore leur façon de voir, il ne partage pas leurs préjugés, et il

est aussi intimidé par eux que par un ours brun. Quand une pimpante soubrette vint m'ouvrir la porte, j'eus peine à recouvrer la parole.

Je demandai Mr Appleton, et fus introduit. Mon plan était de marcher droit à la salle à manger, et par ma brusque apparition de provoquer chez ces hommes, qui devaient me connaître, le sursaut révélateur qui eût confirmé mon hypothèse. Mais lorsque je me trouvai dans cet élégant vestibule, son aspect me dompta. Il y avait là ces crosses de golf et ces raquettes de tennis, ces chapeaux de paille et ces casquettes, cet assortiment de gants, ce porte-cannes garni, que l'on rencontre dans dix mille demeures d'Angleterre. Un tas de pardessus et d'imperméables correctement plies garnissait le couvercle d'un coffre de chêne ancien ; une horloge de nos aïeux tiquetaquait ; des bassinoires de cuivre fourbi ornaient les murs, avec un baromètre et une lithographie représentant Chiltern gagnant le Saint-Léger. Cet intérieur était aussi orthodoxe qu'une église anglicane. Lorsque la fille me demanda mon nom, je le lui donnai machinalement, et elle me fit entrer dans le fumoir, sur la droite du vestibule.

Le fumoir était pire encore. Je n'eus pas le temps de l'examiner en détail, mais je pus voir au-dessus de la cheminée plusieurs photographies encadrées, et j'aurais juré que ces groupes représentaient des collèges ou des universités anglaises. Je n'y jetai qu'un regard, et parvenant à me ressaisir, je suivis la fille. Mais j'arrivai trop tard. Elle avait déjà pénétré dans la salle à manger et dit mon nom à son maître : je manquai ainsi l'occasion de voir l'effet qu'il produisit sur les trois hommes.

À mon entrée, le vieillard, placé à l'autre bout de la table, se leva pour venir au-devant de moi. Il était en habit de soirée – smoking et cravate noire – comme l'autre, que j'appelais en moi-même le gros. Quant au troisième, l'individu brun, il portait un complet de serge bleu, un col blanc souple, et les couleurs d'un club ou d'un collège.

L'accueil du vieillard fut parfait.

– Mr Hannay ? dit-il, avec hésitation. Vous désirez me causer ? Un instant, mes amis, et je reviens. Voulez-vous passer dans le fumoir ?

Bien que je n'eusse pas pour un liard d'assurance, je m'efforçai de jouer la partie. Sans obéir à son invitation, je pris une chaise et m'y installai.

– Je pense que nous nous sommes déjà rencontrés, dis-je, et vous devez connaître l'affaire qui m'amène.

La pièce était peu éclairée, mais je pus néanmoins voir, à la physionomie des trois hommes, qu'ils jouaient à merveille l'incompréhension.

– Possible, possible, répartit le vieillard. Je n'ai pas très bonne mémoire, mais je vous prierais néanmoins, monsieur, d'exposer le but de votre mission, car en vérité je l'ignore.

– Eh bien ! voilà, repris-je (cependant que je me faisais tout l'effet de raconter de pures inepties), je suis venu vous dire que rien ne va plus. J'ai en poche un mandat d'arrêt contre vous trois, messieurs.

– Un mandat d'arrêt ! fit le vieillard, d'un air authentiquement scandalisé. Un mandat d'arrêt ! Juste ciel, et pour quel crime ?

– Pour l'assassinat de Franklin Scudder, à Londres, le 23 du mois dernier.

– C'est la première fois que j'entends ce nom, répliqua le vieillard, d'un air abasourdi.

L'un de ses compagnons prit la parole :

– C'est l'homme assassiné à Portland Place. Je me rappelle l'avoir lu. Mais bon Dieu ! monsieur, c'est de la démence ! D'où sortez-vous donc ?

– De Scotland Yard, répondis-je.

Il y eut alors une minute de parfait silence. Le vieillard, les yeux baissés sur son assiette, tripotait une noix. Il incarnait la stupeur de l'innocence.

Puis le gros parla. Il hésitait un peu, comme s'il cherchait ses mots.

– Ne vous tourmentez pas, mon oncle, fit-il. Ce n'est rien qu'une absurde méprise, comme il en arrive parfois ; mais nous n'aurons pas de peine à rétablir les faits et à démontrer notre innocence. Je puis prouver que, le 23 mai, je n'étais pas en Angleterre, et que Bob était dans un sanatorium. Vous étiez à Londres, il est vrai, mais vous pouvez dire ce que vous faisiez ce jour-là.

– Naturellement, Percy ! Rien de plus facile. Le 23 ? C'était le lendemain du mariage d'Agathe… Ce que je faisais ? Voyons. Je suis arrivé le matin de Woking et j'ai déjeuné au club avec Charlie Symons. Après… Ah oui ! j'ai dîné chez les Fishmongers. Je me le rappelle, car le punch ne m'a pas réussi, et je me suis trouvé indisposé le lendemain. Et tenez, quand le diable y serait, voilà la boîte à cigares dont on m'a fait cadeau à ce dîner.

Et avec un rire nerveux, il désigna l'objet sur la table.

– Je crois, monsieur, dit le jeune homme, s'adressant à moi avec déférence, que vous reconnaissez votre erreur. Comme tout

bon Anglais, nous ne demandons pas mieux que d'aider la justice ; mais nous ne voulons pas que les gens de Scotland Yard se rendent ridicules. N'est-ce pas, mon oncle ?

Le vieillard sembla recouvrer la parole.

– Assurément, Bob, assurément, nous ferons tout notre possible pour aider les autorités. Mais... mais ceci est un peu exagéré. Je n'en reviens pas.

– Comme Nellie va rire, dit le gros homme. Elle qui prétend toujours que vous finirez par mourir d'ennui parce qu'il ne vous arrive jamais rien. Mais cette fois-ci vous êtes servi à souhait.

Et il se mit à rire, l'air très amusé.

– C'est pardieu vrai. Quand j'y pense ! Quelle histoire cela fera pour le club ! En vérité, Mr Hannay, je devrais plutôt me fâcher, invoquer mon innocence ; mais c'est vraiment trop farce ! Je vous pardonne presque la peur que vous m'avez faite. À vous voir si funèbre, je me demandais si par hasard je n'avais pas tué quelqu'un dans un accès de somnambulisme.

C'était trop évidemment sincère pour être de la comédie. Tout courage m'abandonnait, et mon premier mouvement fut de m'excuser et de déguerpir. Mais je me répétai que je devais aller jusqu'au bout, dussé-je devenir la risée du Royaume-Uni. Les bougies de la table donnaient un éclairage insuffisant, et pour cacher mon trouble je me levai, m'approchai de la porte, et, tournant le commutateur, donnai l'électricité. La brusque illumination les éblouit tous, et j'en profitai pour examiner les trois visages.

Ils ne m'apprirent rien. L'un était vieux et chauve, l'autre épais, le troisième brun et mince. D'après leurs physionomies,

rien n'empêchait ces trois hommes d'être ceux qui m'avaient persécuté en Écosse, mais rien non plus ne me permettait de les identifier. J'en suis encore à me demander par quel mystère, après avoir, dans le personnage du cantonnier, scruté deux de ces paires d'yeux, et dans celui de Ned Ainslie, la troisième, je ne pus alors me faire une certitude, malgré ma bonne mémoire et ma passable faculté d'observation. Tous trois semblaient être exactement ce qu'ils prétendaient, et je n'étais sûr d'en reconnaître aucun.

Dans cette gaie salle à manger, avec ses eaux-fortes aux murs, et le portrait d'une vieille dame en grands atours au-dessus de la cheminée, je n'apercevais rien qui pût rappeler les bandits de la lande. Sur l'étui à cigarettes en argent posé à côté de moi je lisais qu'il avait été gagné par Percival Appleton, esq., du club St. Bede, dans un concours de golf... Il me fallut me raccrocher ferme à Peter Pienaar pour ne pas déguerpir aussitôt de la maison.

– Eh bien ! monsieur, dit poliment le vieillard, êtes-vous satisfait de votre examen ?

Il me fut impossible d'articuler un mot.

– Vous reconnaîtrez, j'espère, qu'il est de votre devoir d'abandonner cette ridicule affaire. Je ne porte pas plainte, mais vous sentez bien quel ennui ce doit être pour des gens honorables.

Je fis un signe négatif.

– Pardieu ! s'exclama le jeune homme. Voilà qui est par trop violent.

– Auriez-vous l'intention de nous emmener au poste ? demanda le gros. Ce serait peut-être le meilleur moyen d'en finir,

mais je suppose que le commissariat local ne vous satisferait pas. J'ai le droit de vous faire exhiber vos pouvoirs, mais je ne tiens pas à vous attirer des désagréments. Vous accomplissez votre devoir, après tout. Mais vous admettrez que c'est là une affreuse maladresse. Quelles sont vos intentions ?

Il ne me restait plus qu'une alternative : ou bien appeler mes hommes pour les faire arrêter tous trois, ou bien reconnaître ma gaffe et vider les lieux. Je me sentis magnétisé par tout cet entourage, par l'innocence évidente – et non seulement par l'innocence, mais par l'étonnement et l'ennui ingénus qu'exprimaient ces trois honnêtes visages.

« Oh ! Peter Pienaar ! » me lamentai-je en moi-même.

Et pour un instant je fus sur le point de me traiter d'idiot et de leur présenter mes excuses.

– En attendant, je propose une partie de bridge, dit le gros. Cela donnera le temps de réfléchir à Mr Hannay. Vous savez d'ailleurs qu'il nous fallait un quatrième. Jouez-vous, monsieur ?

J'acceptai comme s'il se fût agi d'une banale invitation au club. Tout cet ensemble m'avait magnétisé, je le répète. Nous passâmes dans le fumoir où une table de jeu était dressée, et l'on m'offrit à boire et à fumer. Je pris place à la table comme dans un songe. Par la fenêtre ouverte on voyait la lune baigner de sa lumière blonde les falaises et la mer. Les trois hommes avaient repris leur sang-froid, et causaient avec aisance, émaillant leur conversation de cet argot inévitable dans une maison de joueurs de golf. Je devais faire une drôle de tête, au milieu d'eux, avec mes sourcils froncés et mes regards errants.

Mon partenaire était le jeune homme brun. Je joue bien au bridge, d'habitude, mais ce soir-là je dus être absolument exé-

crable. Ils me sentaient dérouté, et cela leur inspirait une confiance toujours croissante. Je ne les perdais pas de vue, mais leurs traits ne m'apprenaient rien. Non seulement ils avaient l'air autres, mais ils *étaient* autres. Je me raccrochai en désespéré aux maximes de Peter Pienaar.

Ce fut un petit incident qui m'ouvrit les yeux.

Le vieillard alla pour prendre un cigare. Mais au lieu de le choisir tout de suite, il laissa retomber sa main, et s'adossa un instant à son fauteuil, tandis que ses doigts tambourinaient sur ses genoux.

Je lui avais vu faire ce même geste dans la ferme de la lande, alors que je me tenais devant lui avec, braqués sur moi, les revolvers de ses serviteurs.

C'était un rien, qui dura une seconde à peine, et il y avait mille chances contre une pour qu'il m'échappât, mais je le surpris, et en un clin d'œil l'atmosphère me parut s'éclaircir. Le brouillard qui enveloppait mon cerveau se dissipa, et ce fut en pleine et absolue certitude que je reconnus les trois hommes.

La pendule de la cheminée sonnait alors 10 heures.

Leurs visages me parurent se métamorphoser sous mes yeux et me révéler leurs secrets. Le jeune était l'assassin. Je discernais à présent une impitoyable cruauté là où je ne voyais tantôt que de la bonne humeur. C'était son poignard, je n'en doutais plus, qui avait cloué Scudder au parquet ; c'était son pareil qui avait percé d'une balle Karolidès.

Les traits du gros homme me semblaient se dissocier et se reformer continuellement sous mes yeux. Il possédait, non pas un seul visage, mais bien cent masques divers qu'il revêtait à

son gré. Ce garçon eût fait un acteur admirable. J'ignorais si oui ou non c'était lui le lord Alloa de la soirée précédente, mais peu m'importait. C'était lui, je le devinais, qui avait d'abord repéré Scudder, et laissé sa carte pour celui-ci. D'après Scudder, il zézayait, et j'imaginais sans peine combien cette affectation pouvait contribuer à le rendre effrayant.

Mais le vieux les dépassait de loin. Il était pur cerveau, et froid, impassible, mathématique, impitoyable comme un marteau-pilon. À présent que mes yeux s'étaient dessillés, je ne voyais plus en lui aucune affabilité. Sa mâchoire semblait avoir la trempe de l'acier, et ses yeux l'inhumaine phosphorescence des yeux d'oiseau.

Cependant je jouais toujours, et à chaque seconde une haine plus grande inondait mon cœur. Elle m'étouffait, et je n'arrivais plus à répondre à mon partenaire. Leur compagnie à tous me devenait de plus en plus intolérable…

– Hé là ! Bob, voyez donc l'heure ! dit le vieillard. Vous ferez bien de songer à prendre votre train. Bob doit aller en ville ce soir, ajouta-t-il, en s'adressant à moi.

Son ton était à présent d'une fausseté infernale.

Je consultai la pendule. Il était près de 10 heures et demie.

– Je regrette, mais il lui faut renoncer à ce voyage, déclarai-je.

– Oh zut ! fit le jeune homme. Je croyais que vous aviez laissé tomber cette ineptie. Je suis réellement forcé de partir. Je vous laisserai mon adresse si vous voulez, avec les garanties que vous jugerez convenables.

– Non, il faut que vous restiez, répliquai-je.

Ils durent comprendre que la partie était perdue. Leur unique espoir était de me persuader que je me trompais grossièrement, et cet espoir leur échappait. Mais le vieillard prit de nouveau la parole.

– Je me porte caution pour mon neveu. Cela doit vous suffire, Mr Hannay.

C'était peut-être l'imagination, mais je crus remarquer de l'embarras dans la placidité de son ton.

Il y en avait certainement, car lorsque je le regardai ses paupières retombèrent avec cet encapuchonnement d'épervier que la crainte m'avait gravé dans la mémoire.

Je lançai un coup de sifflet.

Au même instant la lumière s'éteignit. Deux bras vigoureux m'enveloppèrent le torse, m'interceptant les poches où l'on porte d'habitude un revolver.

– *Schnell, Franz ! Das Boot, das Boot* ! cria une voix, tandis que je voyais deux de mes gens apparaître sur la pelouse illuminée.

Le jeune homme brun s'élança, et sautant par la fenêtre, il franchit la clôture basse avant qu'une main pût le saisir. J'agrippai le vieux, et la pièce se remplit de personnages. Je vis empoigner le gros, mais je ne m'occupais que du dehors, où Franz galopait vers l'entrée de l'escalier de la plage. Un homme le poursuivit, mais sans succès. La porte de l'escalier se referma derrière le fugitif, et je restai béant, toujours serrant la gorge du vieux à peu près la durée nécessaire à effectuer la descente des marches jusqu'à la mer.

Soudain mon prisonnier m'échappa et s'élança vers le mur. Il se fit un déclic, comme d'une manette rabattue. Puis retentit un grondement lointain, bien au-dessous du niveau du sol, et par la fenêtre je vis un nuage de craie pulvérisée jaillir à l'entrée de l'escalier.

Quelqu'un ralluma l'électricité.

Le vieillard me considérait avec des yeux flamboyants.

– Il est sauvé, s'écria-t-il ; vous ne l'attraperez pas. Il est déjà loin… et victorieux… *Der Schwarzstein ist in der Siegeskrone*[8].

Ses yeux exprimaient plus que la simple joie du triomphe. Naguère encapuchonnés comme ceux d'un oiseau de proie, ils étincelaient à présent d'un orgueil farouche. Une éclatante flambée de fanatisme les emplissait, et je compris enfin quelle puissance formidable j'avais combattue. Cet homme était plus qu'un espion ; c'était, à sa façon perverse, un patriote.

Tandis que les menottes se refermaient sur ses poignets, je lui lançai ce dernier trait :

– Je souhaite que Franz supporte bien sa victoire. Je dois vous dire que depuis une heure l'*Ariadne* est en notre pouvoir.

Six semaines plus tard, comme chacun sait, nous étions en guerre. Je m'engageai dès la première semaine dans l'armée nouvelle, où mon expérience acquise au Matabeleland me valut dès l'abord le grade de capitaine. Mais j'avais, je crois, fait ma vraie campagne avant de revêtir l'uniforme kaki.

---

8 « La Pierre-Noire est enchâssée dans la couronne de la victoire. »